

L'Exécuteur [151]

– Les bataillons du diable

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



LES BATAILLONS DU DIABLE

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**LES BATAILLONS
DU DIABLE**



CHAPITRE PREMIER

Mack Bolan comprit aussitôt qu'un flic était en train de mourir sous ses yeux.

Alors que le sinistre crépitement d'armes automatiques résonnait dans l'air et que des éclairs jaillissaient des canons, des lignes de feu surgies d'une camionnette noire déchirèrent la nuit, une cinquantaine de mètres devant l'Exécuteur, sur la Rocky Mountain highway. Il vit le policier s'effondrer sous une averse mortelle de balles et d'éclats de verre. En l'espace d'une seconde, ce qui avait tout l'air d'un banal contrôle de routine venait de tourner au drame.

Fugitivement, l'Exécuteur songea que les petites vacances qu'il s'était accordées à son retour de Sicile prenaient fin brutalement.

Dirigeant sa Ford Bronco vers la voiture du flic, Bolan se mit pleins phares, le temps de prendre la mesure de la situation. Il plongea la main dans son bomber de cuir noir et sortit le gros .44 Magnum Desert Eagle de son holster d'épaule. À bord de la camionnette noire, il dénombra trois hommes armés de fusils d'assaut M-16 – deux assis du côté passager et un autre derrière le volant.

Pendant un instant, le trio fut baigné par la vive clarté des phares de Bolan et le gyrophare de la voiture de patrouille. Dans les yeux des flingueurs, l'Exécuteur surprit un reflet métallique menaçant, qui tenait lieu de mise en garde : il avait affaire à des pros.

Le flic qu'ils venaient de canarder était effondré à côté de la portière ouverte de sa voiture, le torse imprégné de sang, et Bolan comprit qu'il serait la prochaine cible. Il freina à fond, envoyant la Bronco dans un long dérapage qui fit hurler la gomme des pneus, donna un grand coup de volant sur la droite, et exposa ainsi le côté passager de son véhicule aux flingueurs. La manœuvre avait pour but d'abriter le policier. S'il était encore vivant, Bolan voulait être sûr qu'il le resterait.

Comme il s'y attendait, les fusils d'assaut ennemis reprirent leur concert mortel, mais à son intention cette fois. Le pare-brise et la vitre du côté passager de la Bronco explosèrent. Sous un torrent de verre, Bolan ouvrit la portière à la volée, le Desert Eagle dans une main. Il gagna l'arrière du véhicule alors que des grêlons de 5.56 mm martelaient le véhicule.

La fusillade cessa aussi brutalement qu'elle avait commencé, et Bolan entendit ses adversaires changer les chargeurs de leurs armes. Il profita de la courte accalmie pour rejoindre le flic. Il était couché au beau milieu d'une impressionnante mare de sang, sur un lit d'éclats de verre, émettant un son entre le halètement et le gargouillement. Le pauvre type s'était pris une balle en plein poumon. Rien qu'à voir le filet de sang qui coulait de sa bouche, son visage dépourvu de couleur, il était facile de comprendre qu'il n'en avait plus pour longtemps si on ne lui venait pas en aide rapidement. Au même moment, Bolan entendit une voix, dans la radio intérieure de la voiture, qui demandait au patrouilleur Cowlins de répondre.

Mais un bruit de course sur l'asphalte attira son attention. Les flingueurs venaient droit sur lui. Vu leur puissance de feu, espérer se débarrasser de ce trio avec le Desert Eagle était présomptueux. Au moins avait-il la possibilité de faire regretter à un ou deux de ces salauds de s'être trouvé là cette nuit, et peut-être même, de viser les pneus de leur camionnette s'ils cherchaient à lui échapper.

Bolan évalua la distance qui le séparait de leur véhicule – un peu moins de vingt mètres, soit à peu près ce qui séparait la camionnette noire de la voiture de patrouille. Il n'avait évidemment aucune idée de la raison pour laquelle le flic avait fait stopper les trois flingueurs, mais ils devaient avoir quelque chose à cacher, quelque chose pour lequel ils étaient prêts à tuer.

Dans la radio, le type du standard de la police continuait à demander au patrouilleur Cowlins de répondre. Avec un peu de chance, l'endroit où ils se trouvaient avait été localisé. Et au cas où les flingueurs réussiraient à s'enfuir, l'Exécuteur espérait que le flic avait déjà donné une description de la camionnette et le numéro de sa plaque minéralogique, lui-même n'étant pas certain de pouvoir la lire dans les minutes à venir.

Il se dressa brusquement, se trouvant une cible immédiate en la personne d'un des trois flingueurs qui venait droit vers lui. Le guerrier pressa la détente de son arme, et il abattit le pourri d'une seule balle, qui lui perfora le torse et l'envoya valser vers l'arrière. Quand le gars commença à laisser échapper des beuglements d'agonie, Bolan comprit qu'il ne s'en était pas débarrassé pour de bon. Alors que le coup de tonnerre du Desert Eagle résonnait encore, il fut couvert par le crépitement des armes automatiques de l'ennemi. L'Exécuteur dut s'agenouiller. Au-dessus de sa tête, du verre vola en éclats ; tout autour de lui, les balles jetaient des étincelles dans un miaulement parfaitement désagréable. Bolan songea qu'il devait mettre le patrouilleur Cowlins à l'abri. Il rejoignit la portière ouverte de la voiture du flic et, alors qu'il faisait feu, pour se couvrir, il s'aperçut

que l'un des flingueurs avait commencé à faire retraite vers la camionnette.

Le salaud que Bolan avait touché hurla de douleur quand son copain le tira par le bras, tenant son M-16 d'une main. Le fusil d'assaut du troisième tueur continuait à vomir du plomb. La grêle mortelle qui s'était abattue sur la Bronco se déplaça bientôt vers la voiture de patrouille, pulvérisant le pare-brise. Bolan sut qu'il n'avait dans ces conditions aucune chance de pouvoir viser tranquillement les pneus de la camionnette.

Les gyrophares de la voiture de patrouille ne résistèrent pas longtemps au déluge de balles. Quand ils explosèrent, Bolan tira le patrouilleur Cowlins vers l'arrière du véhicule. Puis, se glissant jusqu'à l'avant, du côté passager, il ouvrit la portière. Il y parvint, malgré le pilonnage incessant des fusils d'assaut, et se jeta sur le siège. Des éclats de verre crissèrent sous lui et s'enfoncèrent dans son blouson. Il agrippa l'émetteur de la radio et cria :

— Un de vos officiers s'est fait buter !

— Quoi ? répondit le type du standard. Qu'est-ce qui se passe ? Qui êtes-vous ?

— Quelqu'un qui essaye de sauver un de vos hommes ! hurla Bolan par-dessus une nouvelle volée de balles de 5.56 mm.

Au-dessus de sa tête, le rétroviseur intérieur vola en éclats.

— Vous feriez mieux d'envoyer un hélico rapidement, sinon votre gars va y passer.

Bolan entendit une portière claquer. Il risqua un coup d'œil à travers la mâchoire déchiquetée que formait le pare-brise, puis se baissa aussitôt pour éviter l'essaim de plomb qui s'abattit sur la voiture de patrouille.

— Trois suspects, de sexe masculin et de type caucasien. Un blessé. Ils circulent à bord d'une camionnette noire, mais je ne peux pas voir la plaque. Ça vous dit quelque chose ?

— Je sais où vous vous trouvez. Les renforts sont en route.

Bolan entendit le moteur de la camionnette rugir, et il comprit qu'il allait laisser filer les flingueurs.

— Envoyez des unités au nord de notre position. Je suis passé devant un panneau, à peu près à cinq kilomètres d'ici, qui indiquait que je me trouvais dans le comté d'Honor, sur la Route 69. Vous avez noté ?

— Puisque je vous dis que je sais où vous êtes, bordel !

Bolan laissa tomber l'émetteur, et se glissa hors de la voiture de patrouille. Une odeur forte, au même moment, l'assaillit. De l'essence.

Le réservoir du véhicule avait été percé. Il suffirait d'une balle perdue pour faire exploser le véhicule et les réduire en bouillie, lui et le patrouilleur Cowlins. L'Exécuteur se rua donc sur le flic et le chargea sur son épaule. Il entendit un fusil qui tirait encore, et alors que la camionnette s'engageait sur la route, Bolan vit le flingueur accroché au montant de la portière. Tenant son M-16 d'une main, il vidait son chargeur sur eux.

Comme Bolan le craignait, une ligne de balles vint dessiner des pointillés sur la voiture de patrouille avant d'enflammer le goudron imprégné d'essence. Tandis que le guerrier courait vers le bas-côté de la route, en direction des bois, le dessous de la voiture s'embrasa. La seconde d'après, le véhicule fut presque coupé en deux par une explosion assourdissante qui transforma toute la zone qui se trouvait derrière le guerrier en un mur de feu. Des débris de ferraille volèrent de tout côté, et le souffle de la déflagration projeta Bolan au sol, faisant tomber le flic de son épaule.

La route était éclairée comme en plein jour, et l'Exécuteur ne put qu'assister sans rien faire au départ de la camionnette. Le conducteur donna un grand coup d'accélérateur, qui fit déraeper le véhicule. L'instant d'après, il était avalé par les ténèbres.

Le silence tomba sur le lieu de la fusillade, rompu seulement par le crépitement des flammes.

Le patrouilleur se mit à gémir et laissa échapper un flot de sang. Bolan s'agenouilla à côté de lui.

— Doucement, Cowlins. Tenez bon, les secours arrivent.

Comme s'il avait compris qu'il n'en avait plus pour longtemps, Cowlins agrippa le bras de Bolan et tenta de se redresser. Il ouvrit la bouche, voulut dire quelque chose, mais seul du sang franchit ses lèvres.

— Ne bougez pas ! lui ordonna Bolan en l'obligeant à se rallonger.

Il ôta son blouson et le posa sur le blessé. Il s'apprêtait à jeter un coup d'œil aux blessures de l'homme quand une violente convulsion secoua Cowlins, qui laissa échapper un long gémissement. Ce fut le dernier. Il était mort. D'un geste lent, Bolan lui ferma les yeux.

Bon Dieu, que foutaient les renforts annoncés ? se demanda-t-il en scrutant la route vers le sud. Il n'y avait rien que le silence et les flammes, et ce flic.

Une explosion à retardement secoua la carcasse de la voiture de patrouille.

Bolan se redressa. Il se dirigeait vers la Bronco, afin de l'examiner et peut-être de se lancer à la poursuite des flingueurs, quand il aperçut les phares et les gyrophares, au sud, qui filaient droit sur lui. Il compta

six voitures de patrouille.

Il s'attendait à ce que deux ou trois des unités au moins passent devant lui et essayent de rattraper la camionnette. Au lieu de quoi, les six véhicules freinèrent dans de longs dérapages, deux d'entre eux pilant net devant la carcasse fumante du véhicule de Cowlins. Quelques instants plus tard, l'Exécuteur se trouva face à une douzaine de policiers qui pointaient sur lui des 9 mm ou des fusils, les yeux étincelants d'une rage meurtrière.

— Levez les mains bien au-dessus de votre tête ! ordonna une voix surgie des ténèbres. Et couchez-vous sur le sol ! Maintenant !

Le bruit des fusils que l'on armait sonna comme une menace.

Les mâchoires crispées, Bolan commença à lever les bras.

— Je vous ai dit de vous coucher ! Sur le ventre !

Le guerrier pouvait comprendre la colère de ces gars, leurs soupçons aussi, mais tout ça ne lui plaisait pas, vraiment pas. Surtout quand les autres pourris, les tueurs, étaient en train de leur échapper. Il hésita.

— Si vous ne vous couchez pas à terre sur-le-champ, monsieur, nous serons obligés de tirer !

Bolan jura en silence, puis s'agenouilla lentement.

— Écoutez, dit-il, les trois hommes qui ont tué Cowlins sont en fuite. Appelez votre standard, et...

— Fermez-la ! Couchez-vous sur le ventre.

Il semblait inutile d'essayer de leur expliquer ce qui s'était passé. Bolan sentit qu'il suffirait de rien pour que la douzaine d'armes pointées sur lui se mettent en action. Alors, sans autre choix que celui d'obéir, il s'allongea sur la route. Les flics quittèrent leurs abris pour venir l'encercler.

CHAPITRE II

Gary Bannon, un grand type plutôt volumineux vêtu d'un manteau en peau de mouton, sortit de l'ombre des arbres. Il s'arrêta au bord de la zone délimitée par les phares avant de la camionnette. Les traits tendus, il posa un regard dur et glacial sur Bennett et Simmons. Depuis l'intérieur de la camionnette, lui parvenaient les gémissements sourds de Paul Dugan. Il pensa à l'incompétence et à l'imprudence de ces trois abrutis, aux conséquences de ce fiasco, et la colère lui noua les tripes. Ces imbéciles avaient risqué de compromettre tout ce qu'il avait si minutieusement préparé. Par leur faute, le Mouvement allait peut-être connaître un arrêt dans sa lente marche. Et ils le savaient. Malgré leur expression impénétrable, Bannon pouvait lire la peur dans leurs yeux.

— Est-ce que vous vous rendez compte que les flics auraient pu intercepter votre message radio ? lança-t-il.

Mal à l'aise, Bennett lança un coup d'œil à Simmons, puis se tourna vers Bannon.

— C'était risqué, je sais, mais on n'a pas vu d'autre moyen. Il fallait qu'on se débarrasse de la caisse. Vous vouliez la marchandise, pas vrai ? Et puis, il y avait Dugan. Il s'est pris une balle en pleine poitrine et il pisse tout son sang. Il a besoin d'un toubib.

Une branche craqua, et Peterson sortit de l'ombre. Il regarda Bennett et Simmons avec mépris.

— Se faire arrêter pour excès de vitesse avec ce que vous transportiez dans la camionnette ! marmonna-t-il. Et quand je pense que vous êtes allés raconter sur la radio que vous l'aviez piquée. Quelle bon Dieu de connerie ! Comment avez-vous pu...

— Ça suffit ! intervint Bannon. Ce qui est fait est fait. Allez chercher la jeep et ramenez-la, dit-il à Peterson. On va planquer la caisse, et on la récupérera quand les choses se seront tassées.

Une fois que Peterson se fut éloigné, Bannon dit :

— Éteignez les phares, mais laissez les veilleuses.

Tandis qu'il scrutait le ciel, guettant un éventuel hélicoptère, Bennett alla éteindre les phares avant de la camionnette. Bannon entra dans le véhicule par la portière de côté. Dans la pénombre, Dugan leva

sur lui un regard empli de douleur.

Bannon consulta le cadran lumineux de sa Rolex.

— Vous dites que ça fait vingt minutes que vous avez quitté le flic ? demanda-t-il à Simmons.

— À peu près, oui, répondit l'autre.

— Pourquoi avez-vous volé la camionnette ?

— La notre est tombée en panne sur le chemin du retour, après Durango, expliqua Bennett. On était au milieu de nulle part. On est entré dans un ranch. Comme il y avait pas de lumière, on s'est dit qu'ils remarqueraient pas la disparition de la camionnette avant le jour. De toute façon, on n'avait pas le temps ni le choix. On a piqué la camionnette, voilà tout.

Bannon acquiesça.

— C'est le flic qui a tiré sur Dugan ?

— Non. Un autre type que j'avais jamais vu s'est pointé juste quand on a ouvert le feu, répondit Bennett.

— Un flic ?

— Je crois pas. Il roulait dans une Ford Bronco. Mon avis, c'est qu'il se trouvait là par hasard. Il était grand, costaud et il m'a fait l'impression d'être un pro.

Bennett parlait à toute allure, visiblement soulagé d'avoir quelque chose à dire à Bannon.

— Il a eu Dugan avec un flingue. Un Magnum.

— Avant qu'on se tire, ajouta Simmons, j'ai pu loger une balle dans le réservoir de la voiture du flic. La bagnole a explosé.

Il marqua une pause et ajouta :

— Ses copains peuvent toujours courir pour en tirer quoi que ce soit.

— Que sont devenus le flic et son invité surprise ?

Simmons hésita. Dans ses yeux, la peur brillait de nouveau.

— Eh bien... Je ne sais pas si le flic est mort, mais la dernière chose que j'ai vue c'était l'autre qui se tenait derrière la carcasse de la bagnole.

— Si je comprends bien, dit Bannon, on ne sait pas si le flic est mort ou vivant. Et on a un balèze armé d'un gros flingue, inconnu au bataillon, qui se balade dans la nature et peut vous identifier, vous et la camionnette.

— Y'a rien qui prouve qu'il ait eu le temps de bien voir, protesta Bennett.

Au même moment, le grondement d'un moteur de voiture se fit entendre à travers l'épaisseur des arbres. Bannon porta son attention vers l'objet volumineux qui se trouvait dans la camionnette, sous une toile goudronnée, juste derrière Dugan. Les phares de la jeep de Peterson déversèrent des flots de lumière sur le véhicule, lui permettant de voir le sang répandu sur le plancher. Une vraie boucherie.

— Sortez la caisse ! ordonna Bannon à ses hommes. Et ne la faites pas traîner dans le sang. Portez-la. Je ne veux aucune trace dans la jeep.

Les phares s'éteignirent quand Peterson s'arrêta tout près d'eux. Il sauta du véhicule, puis se hissa à l'intérieur de la camionnette, à côté de Bannon, qui observait Bennett et Simmons ôter la toile qui dissimulait la caisse. Dugan gémit pitoyablement.

— Et moi ? coassa-t-il. Aidez-moi...

Bennett et Simmons sortirent la grosse caisse de bois de l'arrière de la camionnette et, alors qu'elle passait devant ses yeux, Bannon put lire, écrit dessus, les mots United States Army. Il sourit. Au moins ces abrutis avaient-ils fait quelque chose de positif.

— Tiens bon, Paul ! lança Bennett. On va te trouver un toubib.

— Magnez-vous ! marmonna Peterson en aidant les deux autres à porter la caisse. Tout le coin va bientôt grouiller de flics.

Les yeux fixés sur Dugan, Bannon déboutonna son manteau. Il écouta ses hommes tandis qu'ils se démenaient pour hisser la caisse à bord de la jeep. Il n'avait pas le choix. Ces trois minables ne méritaient pas d'appartenir au Mouvement. Leur sacrifice serait aussi pour lui une manière de faire comprendre aux autres qu'il ne tolérerait aucune bavure. Il descendit de la camionnette et vit Bennett et Simmons revenir de la jeep. Lentement, il glissa la main sous son manteau. Quand il exhiba son 357 Magnum Colt Python, il vit leurs yeux s'écarter de terreur.

— Je regrette de devoir en passer par là, dit-il en braquant son arme sur Bennett, mais vous devez comprendre que le Mouvement est bien plus important que la vie de l'un de nous...

— Qu'est-ce que...

Ce furent les derniers mots de Bennett. Le Colt vomit deux projectiles qui lui creusèrent dans le torse deux trous rapprochés. Puis Bannon pressa de nouveau sur la détente, à deux reprises, deux coups de tonnerre destructeurs qui frappèrent Simmons dans le dos, à bout portant, et le projetèrent dans les taillis.

Alors que l'écho des détonations roulait dans l'obscurité, Bannon marcha jusqu'à la camionnette et abaissa le canon du Colt Python vers

le visage figé de stupeur de Dugan. Les deux dernières balles du chargeur effacèrent pour toujours cette expression, avec une violence dévastatrice.

Après avoir balancé l'arme vers les arbres, Bannon se débarrassa de son holster et le laissa tomber sur le sol. Le Colt était une arme volée dont le numéro de série était effacé. Il n'y avait aucune chance pour qu'on remonte avec elle jusqu'à lui, mais il préférait ne prendre aucun risque : on ne tue pas deux fois avec la même arme !

Sans perdre de temps, il passa à côté de Peterson sans même lui jeter un regard. Il examina la jeep, et ne trouva aucune trace de sang. Et alors qu'il se glissait sur le siège du passager, Gary Bannon, ancien agent du FBI, lança à Peterson :

— Avant de monter, assure-toi qu'il n'y a pas de sang sur tes chaussures.

Bolan estimait que cela faisait bien vingt minutes qu'il avait été désarmé, qu'on lui avait passé les menottes et qu'on l'avait fourré à l'arrière de la voiture de patrouille. Il avait expliqué aux flics ce qui était arrivé, mais ils n'étaient apparemment pas encore prêts à gober sa version de l'histoire.

Pour l'instant, l'Exécuteur était traité comme un suspect. Ils lui avaient pris le permis de conduire et la carte du *Justice Department* qui lui servait de couverture, afin de procéder à des vérifications informatiques. Ils avaient aussi fouillé de fond en comble son 4x4 endommagé. Avant d'être balancé sur la banquette arrière de la voiture de patrouille, Bolan leur avait donné le numéro de Hal Brognola, une ligne d'urgence opérationnelle vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le numéro Un du *Justice Department* allait le sortir de là, c'était sûr, mais en attendant Bolan ne pouvait que patienter et regarder.

Et il y avait du spectacle.

C'était le branle-bas de combat sur le lieu de l'affrontement. Les légistes et les gars de la balistique passaient toute la zone au peigne fin. Il y avait des traits de craie et des cordelettes de sécurité partout, les flashes des appareils photos crépitaient, et le moindre élément de preuve était mis sous sachet et étiqueté. À l'aide d'extincteurs, on avait fini par éteindre le sinistre qui avait réduit la voiture de Cowlins à l'état de carcasse noirâtre. Dans les deux sens, la circulation sur la route nationale était bloquée par des voitures de patrouille. Le décor de la fusillade était illuminé par les lumières tournoyantes des gyrophares, et il ne se passait pas une minute sans qu'un nouveau flic arrive pour se joindre aux autres. Mais des minutes décisives s'étaient

écoulées avant qu'un hélicoptère de la police ne décolle des lieux et disparaisse quelque part vers le nord. Dans l'obscurité, avec des milliers d'hectares de nature sauvage et accidentée, repérer les flingueurs en fuite dans les montagnes Rocheuses du Colorado était impossible, Bolan le savait.

Et un flic était mort. Le médecin avait déjà remonté la fermeture à glissière du sac en plastique qui contenait le patrouilleur Cowlins, avant de le faire embarquer à bord d'une ambulance arrivée trop tard.

Avec impatience, Bolan observa les flics qui étudiaient les cartes, échangeaient quelques mots, envoyaient des messages radio – et, parfois, jetaient un coup d'œil vers lui.

Une nouvelle voiture, banalisée, fit son apparition. Quand elle s'arrêta, plusieurs flics en uniforme convergèrent dans sa direction. La portière s'ouvrit, laissant le passage à un gros homme en manteau de cuir, avec un 9 mm sur sa cuisse. L'Exécuteur ne put entendre ce qui se disait mais, à en juger par les regards nerveux que les flics lui jetaient à la dérobée, il comprit qu'il y avait du nouveau. Un des policiers montra quelque chose à l'homme qui venait d'arriver. Bolan espéra qu'il s'agissait de son permis de conduire et de sa carte du *Justice Department*.

Finalement, le flic au manteau de cuir désigna le périmètre où s'effectuaient les premières recherches, puis se dirigea vers Bolan. La portière de la voiture s'ouvrit, et l'homme se pencha. Ses yeux sombres trahissaient son embarras.

— Je suis le capitaine Matt Dawson, monsieur Belasko. Je dirige l'enquête. Pourriez-vous descendre, je vous prie ?

La voix rauque et profonde s'accordait parfaitement avec le visage dur, granitique de l'homme. Dawson se redressa, et le flic qui se trouvait derrière lui agita avec nervosité un trousseau de clés. À l'évidence, Brognola avait bien fait comprendre qui était Mike Belasko – la couverture que l'Exécuteur utilisait pour la première fois et qui aurait dû servir simplement à passer quelques jours tranquilles pour se refaire une santé. Raté !

Dès qu'il fut sorti de la voiture, le policier lui ôta les menottes. Au même moment, le flot d'adrénaline qui irriguait ses veines se tarit, et le guerrier sentit une douleur sourde irradier en lui. Il sentit aussi un filet de sang couler sur le côté de son visage – une blessure sans doute causée par des fragments de l'explosion. Il fit jouer les bras de ses muscles, puis massa ses poignets endoloris.

Dawson lui rendit ses papiers.

— Vous vous doutez de ce que mes hommes ont pu penser..., dit-il.

Du dos de la main, Bolan essuya le filet de sang, sur sa tempe. Il venait d'avoir droit à des excuses, il le savait.

— Ce sera tout, dit Dawson au policier. Aussitôt que vous avez du nouveau, vous...

— Compris, capitaine.

Bolan observa Dawson tandis que celui-ci surveillait le travail de tous les hommes présents.

— Le patrouilleur Cowlins avait dix ans de service. C'était un sacrement bon policier. Et c'était aussi un ami. Bon Dieu ! Le pire, dans l'histoire, c'est qu'il laisse une femme et trois enfants.

— Vous avez trois suspects en cavale, capitaine. Et à l'heure qu'il est, j' imagine qu'ils ont une bonne demi-heure d'avance sur nous.

— J'ai déjà lu le rapport de mes hommes, avec votre signalement des suspects et de leur véhicule.

Dawson frotta une allumette sur la semelle de sa botte et alluma une Camel sans filtre. Il tira longuement dessus.

— J'ai cru comprendre que vous aviez eu un de ces enfoirés, déclara-t-il. À vue de nez, je dirai qu'on a dû tirer ici au moins une centaine de balles.

Il marqua une pause.

— Même si on avait récupéré Cowlins à temps, le toubib m'a dit qu'il avait perdu trop de sang. Il s'est pris quatre balles dans la poitrine. Que ces fumiers aillent griller en enfer !

Dawson fit tomber la cendre de sa cigarette.

— Ne m'en voulez pas si je pose la question, monsieur Belasko, mais qu'est-ce qui amène un agent du *Justice Department* dans le Colorado ?

— Les vacances.

— Ouais, fit Dawson avec un grognement. Eh bien, soyez le bienvenu. Vous pouvez récupérer tout ce qui se trouvait dans votre véhicule. Il a l'air bon pour la casse, mais nous devons le conserver comme pièce à conviction.

— Je comprends.

— Je vais me débrouiller pour vous faire obtenir une autre voiture. Mais j'aimerais que vous restiez dans la région au moins quelques jours. Nous aurons d'autres questions à vous poser ; et puis, vous pourriez vous souvenir de quelque chose. Sans compter que si nous mettons la main sur ces enflures, on aura besoin de vous pour les identifier.

— Je connais la chanson, capitaine, répondit Bolan. Je n'ai pas

l'intention de partir. Et pour mes armes ?

— Si vous connaissez la chanson, vous savez que je dois les garder. La balle que vous avez laissée en souvenir dans un des flingueurs est un élément de preuve.

— Je vous ai dit que je restais dans le coin. Si jamais vous voulez faire analyser mon Beretta et le Desert Eagle, vous n'aurez qu'à me prévenir. En plus, il y a de bonnes chances pour que la balle ait traversé le bonhomme et se soit perdue dans la nature.

— Je m'inquiéterai de ça au moment voulu, quand nous retrouverons cette balle de .44.

— J'ai aussi deux fusils dans le coffre, ajouta Bolan. J'aimerais les récupérer.

Il faisait allusion à la Marlin 1894-S de calibre .44 Magnum équipée d'une lunette et au Mossberg 500.

— On m'a parlé de ça. J'ignorais que les agents du *Justice Department* utilisaient des Magnums.

— Choix personnel.

Dawson plissa les yeux.

— Avec ça, vous pourriez chasser le rhinocéros. Et nous n'avons rien dans le coin qui justifie un tel arsenal, monsieur Belasko. Quelque chose me dit que je n'ai pas toutes les cartes en main...

— Écoutez, capitaine, je ne vois pas l'intérêt de justifier mes préférences en matière d'armes. Pour ce qui s'est passé ici, j'ai déjà tout dit à vos hommes. Il n'y a rien à ajouter. Les choses me paraissent simples : je suis un témoin. Il se pourrait très bien que je tombe sur les trois hommes qui ont descendu Cowlins ; il se pourrait aussi que ces salauds décident de me retrouver. Dans les deux cas, je préférerais avoir mes armes avec moi.

Dawson esquissa une grimace.

— Ou sinon, vous appellerez votre patron, qui viendra me frotter les oreilles pour que je vous rende vos joujoux ?

— Vous ne voulez pas en arriver là, n'est-ce pas ? Écoutez, si je peux faire quoi que ce soit pour vous aider à retrouver ces hommes, vous n'avez qu'à demander. J'ai autant envie que vous de leur mettre la main dessus.

Le regard de Dawson se perdit vers l'horizon montagneux, au nord.

— Nous avons des centaines d'hectares d'une des natures les plus sauvages de ce pays. Mon idée, c'est qu'ils ont abandonné la camionnette. Ils n'auront aucun mal à la laisser dans une des innombrables gorges ou cavernes qu'il y a dans les montagnes, et ils

essaieront de s'en sortir à pied.

Il parut soudain prendre une décision.

— D'accord, je vous fais rendre vos armes. Vous avez sans doute raison, à propos de ces pourris. Mais je ne veux pas que vous vous éloigniez tant que tout ne sera pas réglé.

— Ne vous inquiétez pas.

Le guerrier n'allait évidemment pas révéler la vérité au policier, mais l'Exécuteur était déjà en chasse. Il s'était trouvé ici au côté du patrouilleur, il avait essayé un véritable déluge de balles, il avait failli y laisser sa propre peau. Et il suspectait que le trio de flingueurs n'était que la partie visible d'un dangereux iceberg. Il avait bien l'intention d'en savoir plus, de mener sa propre enquête. Ce serait une façon comme une autre de passer ses vacances.

— Ils ont un gars salement amoché avec eux.

— S'il n'est pas déjà mort, souligna-t-il. Il risque de les ralentir...

— Je n'ai pas besoin de vous dire que je veux mettre la main sur ces enculés et leur faire payer ce qu'ils ont fait. Peu importe la manière dont on les aura. Morts ou vifs.

— Ils ont des fusils d'assaut, capitaine. Des M-16. Et mon petit doigt me dit qu'ils avaient quelque chose dans cette camionnette, quelque chose d'assez précieux pour qu'ils flinguent votre homme. Ces gus ne m'ont pas donné l'impression d'être des soldats du week-end ou des dealers. Ce sont des pros, peut-être d'anciens militaires, ou même...

Bolan laissa sa phrase en suspens.

— Ou même quoi ?

— D'anciens flics.

— Où êtes-vous allé pêcher ça ? aboya Dawson. L'idée vous est venue alors qu'ils vous arrosaient avec leurs M-16 et qu'une voiture vous a presque explosé en pleine poire ?

— Disons simplement que j'ai une petite expérience de ce genre de situation...

— Mais qu'est-ce que vous racontez, monsieur Belasko ? Que nous avons des flics pourris dans la région ?

— Non.

— Quoi, alors ?

— Y a-t-il des groupes paramilitaires, dans le coin ?

Le capitaine laissa tomber le mégot de sa cigarette par terre.

— Ouais. Même si ça me fait mal de l'avouer, nous en avons quelques-uns dans cet État. La Fraternité Aryenne, la Nation Aryenne,

les Hommes de la Milice, plus quelques fractions du Klu Klux Klan. Par ici, tout le monde a une arme. Citez-moi n'importe quel modèle et quelqu'un l'aura, de façon légale ou non. Il y a une semaine, le FBI a découvert la planque d'un groupe de fanatiques d'extrême droite à Denver. Les gus avaient tout un attirail de fusils d'assaut, de mitrailleuses et d'explosifs qui leur aurait permis d'effacer la moitié de la ville.

Dawson marqua une pause, puis ajouta :

— J'aimerais que vous me laissiez mener cette enquête, Belasko. J'apprécie l'aide que vous m'avez proposée, mais nous nous chargerons de cela nous-mêmes. Allez donc prendre vos affaires. Je demanderai à ce qu'on vous accompagne jusqu'à un motel, et vous vous occuperez de vous. Au fait, et votre tête ? demanda-t-il alors qu'un nouveau filet de sang coulait sur le visage de l'Exécuteur.

Bolan essuya la tramée.

— Juste une égratignure.

— Ouais. Eh bien, reposez-vous. Nous reparlerons demain.

L'Exécuteur affronta un instant le regard de Dawson. D'instinct, il sentait que le pire était encore à venir.

Alors qu'il se dirigeait vers sa Bronco, Bolan sentit le bouillonnement de rage des flics qui s'agitaient autour de lui. Les radios grésillaient tandis qu'ils continuaient de ratisser les lieux. Au loin, dans le ciel, il repéra la silhouette sombre de l'hélicoptère de la police. Le faisceau de son projecteur faisait comme un scalpel qui tranchait l'épaisseur des montagnes couvertes de forêts.

Bolan jeta à son véhicule un rapide coup d'œil. De la vapeur s'échappait du radiateur, et une grande flaque d'huile s'était formée sous le châssis. Il était sur le point de se pencher à l'intérieur et de récupérer ses sacs de marin, laissant tout son attirail de pêche, de randonnée et d'escalade, ainsi que la tente de toile bien pliée, quand un véhicule qui venait d'arriver sur les lieux attira son attention. Il observa la Cherokee blanche, avec la rampe de gyrophares sur le toit, s'arrêter en douceur à côté de la voiture de patrouille carbonisée. Sur la portière du conducteur figurait le blason de la police du comté. Le shérif du coin. Un homme sortit du véhicule, petit mais très costaud, vêtu d'un manteau en peau de mouton et coiffé d'un Stetson blanc, et il se dirigea vers un petit groupe de flics. Ils bavardèrent un instant, jusqu'à ce que Bolan voie le shérif regarder dans sa direction.

— Et voilà, monsieur Belasko, fit Dawson en s'approchant de Bolan, ses armes dans les mains.

Bolan s'empara de son Beretta et du Desert Eagle, puis il enfila les holsters. Il prit un manteau en peau dans le coffre et le passa. En

remarquant que les deux fusils avaient été déposés par terre, à côté du 4x4, il comprit que les deux armes avaient subi un examen poussé de la part des flics. Bolan surprit un léger froncement de sourcils sur le visage de Dawson quand il passa le bras dans la sangle du Marlin. Les deux grands sacs de toile avaient déjà été inspectés par les flics, et Bolan glissa le fusil d'assaut dans l'un d'eux. Un sac contenait des vêtements de rechange et l'autre était bourré de munitions.

— O.K., fit Bolan en les prenant avec lui, ça fera l'affaire.

— Et votre matériel de randonnée ? demanda Dawson.

— Je m'en préoccuperai plus tard. Maintenant, et ce motel ?

Bolan suivit le capitaine vers le shérif et les flics avec lesquels il s'entretenait. Avec ses petits yeux sombres et ses jambes courtes et arquées, le type lui fit penser à un bouledogue.

— Je viens d'apprendre ce qui s'est passé, capitaine, dit le shérif. J'aimerais vous aider à retrouver ces chiens.

— Ce ne sera pas nécessaire, shérif.

— Pourquoi ? Vous allez avoir besoin de tous les hommes disponibles.

— Belasko, dit Dawson sans répondre au shérif, voici le shérif Hank Maulin. Shérif, je vous présente l'agent Mike Belasko.

— Ouais, j'ai entendu parler de lui.

Le ton était ouvertement dédaigneux. Bolan eut aussitôt la certitude que le gus allait être une source de problèmes.

— Capitaine, dit Maulin en se tournant vers Dawson, j'aimerais vraiment m'occuper de cette affaire.

— Et moi j'aimerais que vous vous occupiez de M. Belasko et que vous lui trouviez un endroit où loger. Il va devoir rester dans le comté pendant un certain temps. Je compte sur vous pour répondre à tous ses besoins.

L'évidente réticence du shérif n'échappa pas à Dawson, qui ajouta :

— Cela ne vous pose aucun problème, n'est-ce pas ?

— Aucun, capitaine. Vous savez où me trouver si jamais vous avez besoin de moi.

— Très bien. Si nous en avons terminé, shérif, je vais vous laisser. Quant à vous, monsieur Belasko, je vous contacterai dans la matinée.

Dawson s'éloigna. Une fois seul avec le shérif, Bolan vit clairement dans son regard une antipathie qu'il ne cherchait pas à dissimuler.

— La portière est ouverte, dit Maulin.

Et il se dirigea vers la jeep.

Bolan hésita, jetant un dernier coup d'œil à la scène du crime.

— Vous venez, ou quoi ? lança Maulin. Je ne vais pas vous attendre toute la nuit.

Quelques secondes encore, Bolan s'attarda, puis il marcha vers le véhicule tandis que Maulin s'installait au volant et faisait claquer sa portière.

CHAPITRE III

D'abord, Mack Bolan et le shérif roulèrent vers le nord sans échanger un mot. Ce fut Maulin qui rompit le silence, après avoir jeté un coup d'œil soupçonneux à l'arsenal de Bolan.

— Alors comme ça, c'est vous le héros qui a buté un de ces fumiers ?

— N'oubliez pas qu'un flic a laissé sa peau dans l'histoire. Je ne pense pas que je sois un héros aux yeux de sa famille.

Maulin marmonna dans sa barbe.

— Et qu'est-ce qu'un crack de Washington fait dans la région ? reprit-il.

Bolan ne répondit pas tout de suite.

— Vacances, dit-il enfin.

— Avec toute cette quincaillerie ?

— J'aime chasser.

— Voyez-vous ça ! Et quel genre de gibier ?

— Je vais être direct, shérif : vous commencez à m'ennuyer.

Les mains légèrement tremblantes, Maulin alluma une cigarette. Il tira dessus, puis souffla un épais nuage de fumée en direction de Bolan.

— Écoutez-moi bien, monsieur le crack. Le comté dont j'ai la charge est des plus tranquilles. Il n'y a pas de drogue, par ici, pas de crimes, quels qu'ils soient, et pas de Wacos planqués dans les montagnes. Ce que je veux dire, c'est qu'on n'a aucun des problèmes qu'on rencontre dans les grandes villes. Les gens du coin sont réglos.

— Qu'est-ce que je suis censé comprendre ? Que vous n'aimez pas les étrangers de passage, y compris les agents du gouvernement, que vous vous en méfiez, des fois qu'ils risqueraient de contaminer votre comté...

Un sourire apparut sur la face de bouledogue du shérif.

— Vous l'avez dit, monsieur Justice. Et je me méfie surtout d'un Fédéral sorti de je ne sais où, qui se pointe comme s'il avait une réponse à tout et qui joue les anges rédempteurs.

Bolan se laissa un moment pour jauger le shérif du regard. Il pouvait comprendre que Maulin n'apprécie pas de se voir imposer un rôle de subalterne, ou presque, vis-à-vis de l'agent Mike Belasko ; mais Bolan sentait que les choses allaient plus loin que le simple ressentiment. En Maulin, l'Exécuteur flairait un animal aussi dangereux que fourbe, un homme doté d'un certain pouvoir qui aimait jouer les gros bras et pouvait rendre la vie terrible aux gens dont la tête ne lui revenait pas.

— Et que faites-vous des armes, shérif ?

— Hein ?

— Dawson m'a fait comprendre que tout le monde, par ici, est armé jusqu'aux dents.

— Et alors ? C'est un droit constitutionnel, non ? Chacun a le droit de posséder des armes, de protéger et de défendre ses biens. Ce pays a été un grand pays, mais il ressemble de plus en plus à un enfer. Et la mort de ce flic est une preuve de plus que quelque chose ne tourne pas rond aux États-Unis. Les gens deviennent fous. Ce que je dis, c'est que les honnêtes gens ont tout à fait le droit de porter une arme en permanence, tout en continuant de respecter la loi. D'autres questions, monsieur le héros ?

Ce petit laïus du shérif sur le déclin des États-Unis surprit Bolan. Et son ton un rien exalté ne fit en tout cas que renforcer sa conviction que le meurtre de ce policier cachait quelque chose de plus grave. Quoi ? Mystère. Il décida néanmoins de ne pas trop cuisiner le shérif. Il serait toujours temps, plus tard, si jamais il avait le moindre élément prouvant que des groupes paramilitaires opéraient dans le comté.

— J'ai besoin d'un véhicule, shérif. Il me faudrait un 4x4 avec du répondant sous le capot. Et ne lésinez pas sur les chevaux, j'ai de quoi payer.

Maulin envoya un nouveau nuage de fumée en direction de Bolan.

— Je me fous de ce que ce bon capitaine a dit. Je n'ai pas l'habitude de jouer les laquais avec qui que ce soit.

— Ce n'est pas ce que je vous demande, shérif. Alors, vous pouvez me trouver ce 4x4, oui ou non ?

— Je verrai ce que je peux faire.

Ils roulèrent dans un silence pesant durant plusieurs kilomètres. Bolan aperçut soudain sur le côté de la route, à cent mètres d'eux, un bâtiment tout en longueur. Le Honor Motel, à en croire l'enseigne au néon. Il y avait une demi-douzaine de véhicules sur le parking, mais pas de camionnette noire. Un peu plus loin sur la route, Bolan aperçut un autre bâtiment. Là aussi, divers véhicules étaient stationnés sur le parking ; des hommes entraient et sortaient de ce qui ressemblait à un

bar, ou restaient à l'extérieur pour discuter.

La jeep ralentit, et Maulin commença à prendre la direction du motel.

— Ils ont des chambres, ici, indiqua-t-il.

— Continuez.

— Hein ?

— J'ai dit continuez, ordonna Bolan. C'est quoi, là ?

— Un saloon.

— J'aimerais y jeter un coup d'œil.

— J'ai autre chose à foutre ! marmonna Maulin.

— Et moi j'aimerais y jeter un coup d'œil ! répéta Bolan d'une voix tranchante.

Maulin lâcha un juron étouffé, mais il passa devant le motel sans s'arrêter.

— Entrez sur le parking, lui dit Bolan.

L'air hargneux, le shérif donna un coup de volant, s'engagea sur le terre-plein et s'arrêta. Un groupe de quatre hommes, qui marchaient en zigzaguant légèrement après une soirée arrosée, franchirent le porche du saloon. Sur une grande baie vitrée, opaque, le nom de l'établissement était inscrit en grosses lettres blanches : Honor Saloon. Quelques clients bavardaient devant, leur verre à la main.

— On laisse les gens boire dehors, dans votre comté, shérif ?

— Si je devais coffrer nos gars pour ça, la moitié du comté serait derrière les barreaux. Est-ce que vous cherchez quelque chose en particulier, Belasko, ou est-ce que vous essayez juste de m'emmerder ?

Sans répondre, Bolan examina avec attention les alentours, cherchant tout ce qui pouvait sortir de l'ordinaire. Et il n'était pas le seul, comprit-il en repérant les deux voitures de police garées à l'arrière du parking. Les flics examinaient tous les véhicules, notant les numéros des plaques minéralogiques.

— Vous pensez que les fumiers qui ont buté Cowlins seraient assez crétins pour aller tranquillement prendre une bière, et même se vanter de ce qu'ils ont fait ? demanda Maulin.

— La meilleure façon de se cacher, parfois, est précisément de ne pas se cacher, souligna Bolan. Si nos flingueurs sont du coin, ils ont peut-être des amis – quelques-uns de ces honnêtes citoyens dont vous m'avez parlé, et qui pourraient les aider... Mais j'en ai assez vu. Vous pouvez me conduire au motel.

Tandis que Maulin rebroussait chemin, le malaise de Bolan s'accrut. Tout ça n'était pas clair. Quelque chose le gênait, qui lui

faisait dire que les tueurs de flics étaient tout près, peut-être même juste sous son nez.

Maulin freina brusquement devant la réception. Bolan récupéra ses sacs et ses armes.

— Laissez-moi vous dire un truc, Belasko, maugréa le shérif. Je me contrefous de savoir qui vous êtes, ou même de savoir ce que vous avez fait ce soir pour être dans les petits souliers du capitaine. Mais vous êtes dans *mon* comté. Au moindre truc pas réglo, j'aurai le plus grand plaisir à vous balancer moi-même dans une cellule. C'est clair ?

Bolan ouvrit sa portière et adressa un salut moqueur à Maulin.

— On ne peut plus clair.

— Bonnes vacances !

Le pied du guerrier avait à peine touché le sol que le shérif donna un grand coup d'accélérateur, partant dans un nuage de poussière.

Bolan regarda le véhicule s'éloigner dans la nuit. Il n'avait aucune intention de quitter le comté d'Honor au plus tôt. Pas dans l'immédiat, en tout cas. Pas avant d'avoir découvert la vérité. D'autant qu'il avait de plus en plus la certitude qu'une créature malfaisante se cachait quelque part dans l'univers sauvage des montagnes rocheuses du Colorado et attendait son heure pour sortir de l'ombre.

Bolan prit une chambre tout au bout du motel, aussi près que possible du saloon. Une fois à l'intérieur, il verrouilla la porte, éclaira la pièce et laissa ses sacs sur le lit. Il alluma la télévision, et passa d'une chaîne à l'autre jusqu'à ce qu'il tombe sur un bulletin d'informations locales. Une journaliste se trouvait sur le lieu de la fusillade, où de nombreux flics s'activaient toujours. Bolan écouta attentivement.

— Nous savons pour le moment que trois suspects sont en fuite. L'un d'eux, nous a-t-on dit, a été blessé par une personne non identifiée. Nous ignorons, à l'heure qu'il est, si cette personne est un policier.

Ainsi, Dawson faisait son possible pour laisser Mike Belasko en dehors de l'histoire. Bolan s'en félicita. La dernière chose qu'il voulait, c'était bien d'être désigné comme le tireur, surtout s'il comptait garder toute sa liberté d'action dans le comté d'Honor. D'un autre côté, il savait que le shérif Maulin risquait de se montrer plus bavard, rien que pour donner au « crack du *Justice Department* » une petite notoriété qui le gênerait dans ses mouvements et dans ses relations avec les habitants du coin.

Bolan continua d'écouter les informations pendant un instant. Il y

fut question de la chasse à l'homme qui s'était engagée, des barrages routiers disposés à travers tout l'État. On donna aussi une description de la camionnette et des signalements assez grossiers des suspects. Il n'y avait là rien de nouveau pour Bolan. Il baissa le son de la télévision, puis composa le numéro de Hal Brognola, au Black Warriors Ranch.

— C'est moi, dit Bolan quand il eut le numéro Un.

— Il suffit que tu décides de prendre un peu de repos quelque part pour qu'il y ait du grabuge, maugréa Brognola d'un ton sinistre. Je suis au courant, pour le flic. Je suis désolé. Perdre un des nôtres est toujours un sale coup.

— Merci pour ton intervention auprès de la police d'État.

— Que s'est-il passé ?

Bolan fit un bref résumé des événements.

— Et donc, observa Brognola, tu dois rester dans le coin jusqu'à ce qu'ils aient retrouvé les tueurs ?

— Ça m'en a tout l'air, oui.

— Hé ! Au son de ta voix, j'ai comme l'impression que tu n'as pas l'intention de rester sur la touche.

— Je reste dans le comté, déclara simplement Bolan.

Il donna à Brognola le nom de son motel et son numéro de téléphone.

— Je vais m'intéresser à cette affaire, ajouta-t-il. La situation n'est pas claire, ici.

— Mais encore ?

— Les types qui ont flingué ce flic étaient équipés de M-16. J'ai besoin que tu fasses faire quelques recherches pour moi. Il me faudrait des infos sur tous les groupes paramilitaires, les organisations racistes ou d'extrême droite qui opèrent, ou sont soupçonnés d'opérer, dans cet État. Il me faut aussi tous les noms que tu pourras trouver à ce propos, avec pour chaque gus sa dernière adresse connue. Il y a eu un coup de filet à Denver, la semaine dernière, et on a mis la main sur un certain nombre de fanatiques d'extrême droite. Commence par là. Et puis, j'aurais aussi besoin de renseignements sur le shérif du coin, Hank Maulin.

— Tu penses qu'il pourrait avoir des choses à se reprocher ?

— En tout cas, j'ai le sentiment qu'il va me poser des problèmes. J'en saurai plus très bientôt. C'est juste une intuition, mais j'ai déjà repéré quelques trucs qui ne me disent rien qui vaille.

— D'accord, on s'occupe de tout ça. Qu'est-ce que tu fais, maintenant ?

— Je vais aller boire une bonne bière, répondit Bolan.

Quand il descendit de l'hélicoptère, et qu'il vit ses hommes aux côtés des trois cadavres ou en train d'inspecter la camionnette, Matt Dawson comprit qu'ils avaient trouvé leurs tueurs de flic.

Il se dirigea vers le policier qui tenait un gros flingue au moyen d'un stylo passé dans la garde de la détente.

— Qu'est-ce qu'on a ? demanda-t-il.

— Un 357 Magnum, capitaine. On dirait que le malade qui a fait ce carnage a vidé tout le chargeur sur ces hommes. Deux balles pour chacun. Le numéro de série de l'arme a été effacé – le flingue doit être volé. L'arme et le holster ont été laissés sur place.

Dawson jura. Il se sentait frustré ; il avait maintenant une affaire plutôt tordue sur les bras, avec un nouveau tueur – ou des tueurs – perdu dans la nature.

— On m'a parlé de fusils d'assaut, dit-il.

— Ils sont dans la camionnette. Trois M-16, avec une caisse remplie de chargeurs. Ces types étaient sur le point de faire la guerre.

Sans blague ? songea Dawson en s'approchant du véhicule pour examiner le cadavre qui s'y trouvait. Le flingueur lui avait explosé la tête à bout portant, ne laissant rien d'autre que des morceaux de cervelle et du sang qui tapissaient les parois intérieures de la camionnette.

Dawson alla s'intéresser aux deux autres cadavres. Son ventre se contracta et il sentit les poils de sa nuque se hérissier.

— Qu'on m'apporte une lampe torche ! aboya-t-il.

Un flic lui tendit aussitôt ce qu'il demandait, et Dawson braqua le faisceau de lumière sur le visage d'une des victimes.

— Bon Dieu ! fit-il.

— Que se passe-t-il, capitaine ?

— Je connais cet homme. Steve Bennett. Il travaillait autrefois dans la police de Denver.

CHAPITRE IV

Le saloon ressemblait exactement à ce que Bolan avait imaginé – des clients avec des bottes et des chapeaux de cow-boy, beaucoup d'alcool, et un épais brouillard de fumée de cigarette et de cigare qui flottait dans l'air. Dans un coin de la salle, un petit groupe jouait aux fléchettes tandis que plusieurs types étaient agglutinés autour de deux tables de billard. Des lassos, et même des têtes de wapitis, de cerfs et d'ours, ornaient les murs. Quatre serveuses, avec minijupes et bottes, glissaient dans la salle, leur plateau à la main. Un juke-box passait de la musique country. Une vraie caricature !

Bolan se fraya un chemin jusqu'au comptoir et trouva un tabouret libre. En même temps qu'il remarquait certains coups d'œil appuyés dans sa direction, il se demanda combien d'hommes étaient armés, ici – tout comme lui, d'ailleurs, qui portait le Desert Eagle glissé dans son holster, à l'épaule, sous son blouson. Mais l'Exécuteur n'était là que pour une simple visite de reconnaissance.

Il observa avec attention la foule, mémorisant les visages, et cherchant avant tout trois tueurs de flic ; il tendait aussi l'oreille pour essayer de surprendre des conversations qui lui confirmeraient qu'il y avait bien des sympathisants des groupes paramilitaires parmi les habitants de la région. De plus en plus, il avait la certitude d'aller au-devant de gros ennuis. Parmi les hommes qui l'entouraient, beaucoup semblaient du genre à chercher la bagarre, sans se soucier de blesser ou de tuer. Même les éclats de rire rauque qui fusaient, de temps à autre, avaient quelque chose de menaçant. Bolan sentait qu'il suffirait d'un coup d'œil ou d'une parole de travers pour que les poings volent ou qu'on sorte les couteaux. En tout cas, il devenait évident pour lui que la ville du shérif Maulin n'était pas aussi honorable que son nom le laissait entendre.

Bolan évitait de croiser trop longtemps un regard, conscient qu'il n'était qu'un étranger dans une ville où on ne devait pas trop aimer les étrangers. Et il n'avait vraiment pas besoin de se retrouver mêlé à une bagarre et d'avoir de nouveau affaire à la loi.

Une blonde décolorée, très maquillée, sourit à Bolan, mais son regard se déplaça aussitôt pour se poser sur un groupe de quatre hommes assis autour d'une grande table ronde, au fond de la salle.

L'un d'eux, un type au visage émacié, qui le faisait ressembler à un faucon, observait Bolan de ses yeux tombants. Il tournait le dos au mur tandis que ses copains sirotaient leur bière et fumaient en silence. Le sixième sens de l'Exécuteur s'éveilla quand il s'aperçut que Tête de Faucon l'observait avec insistance.

— Qu'est-ce que vous buvez, l'ami ?

Bolan rompit lentement le fil invisible qui le reliait au regard de Tête de Faucon et il se tourna vers le barman, un type énorme qui donnait l'impression d'avoir été taillé directement dans les Rocheuses.

— Une bière.

— On n'a que des bières américaines.

— Ça me va.

La montagne de graisse alla chercher la bière.

Soudain, une voix s'éleva au-dessus de la rumeur qui emplissait la salle.

— Tu commences à me gonfler, Little Joe !

Bolan vit le reflet des deux joueurs de billard dans le miroir qui se trouvait devant lui, derrière le comptoir. L'un d'eux était un gros rouquin aux cheveux frisés, avec un couteau de chasse sur la cuisse. Il considérait d'un regard mauvais son adversaire, un type baraqué aux cheveux noir de jais qui lui tombaient sur les épaules, à la peau sombre et aux pommettes saillantes. Little Joe devait bien mesurer un mètre quatre-vingt-quinze et dépasser le quintal. Sous le regard brillant de rage du rouquin, il rafla sur la table une poignée de billets. Les yeux rivés au reflet que lui renvoyait le miroir, Bolan entendit les rires et les conversations s'éteindre peu à peu dans le saloon. Little Joe, un sourire triomphant aux lèvres, empocha l'argent et siffla le contenu d'un petit verre de whiskey avant de s'emparer d'un mug de bière.

— On remet ça ? lança-t-il en saisissant peu après sa queue de billard.

— Je veux ! grogna l'autre. Remets les billes dans le triangle. Quitte ou double !

— C'est pas le perdant qui doit replacer les billes sur le tapis ?

— Il est pas encore né celui qui me piquera mon fric et qui en plus me donnera des ordres. Remets-les toi-même, ces foutues billes.

Little Joe haussa les épaules. Son sourire disparut, mais il remit les billes en position. Les regards hostiles auxquels Little Joe avait droit firent comprendre à Bolan que l'autre gros devait être sur son territoire.

— Ça fera deux dollars, dit le barman en posant une bouteille de

bière sur le comptoir.

Bolan fouilla dans sa poche. Du coin de l'œil, il remarqua que Tête de Faucon l'observait toujours.

Ce devait être lui – le gars avec le gros flingue que Bennett avait décrit. Gary Bannon reconnaissait l'allure, la démarche, l'aura d'un homme qui avait côtoyé la mort plus d'une fois et était sorti vainqueur d'innombrables affrontements. Cet étranger posait problème, décida-t-il. Car il n'était pas là juste pour s'envoyer vite fait une ou deux bières.

— Un problème ? demanda Peterson.

— Le balèze assis au bar, celui qui vient d'entrer, répondit Bannon. C'est notre héros.

L'un après l'autre, Peterson, Wilkins et Thomas laissèrent leurs yeux courir à travers la salle et se poser sur l'étranger.

Très vite, ils revinrent à leurs verres.

— Vous pensez que c'est un flic ? demanda Wilkins.

— À mon avis, non, répondit Peterson.

— Ça n'est pas n'importe quel flic, dit Bannon.

— Si c'était vraiment notre tireur, intervint Thomas, la police ne l'aurait pas laissé filer comme ça. À moins que ce ne soit un des leurs.

— Je ne sais pas ce qu'il est exactement, mais c'est notre homme, insista Bannon. Vous voyez la bosse, sous son manteau ? Si ce gars ne trimbale pas un flingue sur lui, je suis prêt à payer une tournée générale.

— Bof ! C'est pas le seul dans le coin, hein ? lança Thomas. Qu'est-ce qu'on est censé faire ? Pourquoi est-ce qu'on reste ?

— Pour savoir de quoi il retourne exactement. Vous avez vu qui il y avait sur le parking, tout à l'heure ? Dans une petite ville comme Honor, les nouvelles se répandront très vite s'ils trouvent le moindre truc consistant. Détendez-vous. Tout, dans le camp, a été démonté et descendu dans la cache. Il n'y a absolument rien qui puisse éveiller le moindre soupçon. Tout est sous terre.

— Mais pas forcément en sécurité, remarqua Peterson. Il y a des grandes gueules, par ici.

Sur ce point, Bannon ne pouvait pas le contredire. D'accord, leur campement avait été démonté, toutes les armes, les équipements de radio et de surveillance avaient été enterrés, près de leur base, mais ça ne voulait pas dire que la police d'État ne trouverait pas l'endroit. Et quand ils tomberaient sur les cadavres de Bennett, Dugan et Simmons, les flics n'auraient aucun mal à conclure que les exécutions avaient été

commises par des gens de la région.

— On se tient tranquilles et on attend que l'orage passe ? demanda Wilkins.

— Non. On peut continuer à travailler à côté de l'enquête. Aussi longtemps que tout le monde fermera sa gueule, nous n'aurons aucun problème. Vous savez tous ce que vous avez à faire ? Ça ne devrait pas être trop difficile de laisser les choses se tasser un peu et de les pousser à regarder ailleurs que dans notre direction. Et pour ce qui est des grandes gueules... Que j'entende qu'un homme, à l'intérieur ou à l'extérieur du mouvement, a attiré les soupçons des flics sur lui, et il aura affaire à...

Son discours fut interrompu par des hurlements.

— Si tu n'effaces pas ce petit sourire stupide de ton visage, Little Joe, je vais le faire moi-même ! cria Johnny Smith.

Avec ses hommes, Bannon s'intéressa à ce qui se passait du côté de la table de billard. Bannon savait que Smith était un des soi-disant durs du coin, mais sans ses copains autour de lui, il avait tout du lâche et de la brute sans cervelle. C'était d'ailleurs une des raisons pour lesquelles Bannon n'avait pas voulu de lui dans le mouvement, même si Smith l'avait pratiquement supplié de l'accepter. Bannon n'avait pas de temps à perdre avec des types de ce genre, qui décamperaient en courant au premier coup dur.

Bannon attendit l'issue de la partie. Pendant presque une heure, l'Indien avait battu Smith au Huit. Et selon Bannon, il avait dû gagner au moins trois cents dollars. Avec un quitte ou double, un Smith sérieusement imbibé de whiskey et ses copains qui l'observaient, les problèmes n'allaient pas tarder. Il n'y avait pas vraiment de suspense pour savoir qui gagnerait cette nouvelle partie. En revanche, ce qui se passerait ensuite risquait d'être très intéressant.

Les yeux plissés, Bannon observait les deux hommes. On n'était plus très loin de l'issue. Little Joe avait un coup très long à jouer pour atteindre la boule huit, collée à la bande opposée, de l'autre côté de la table – ce qui signifiait qu'il devait la ramener à lui. S'il manquait son coup, alors qu'il en avait déjà réussi de beaucoup plus difficiles, Smith avait un coup très facile à jouer pour gagner la mise. Smith s'humectait nerveusement les lèvres. Quelqu'un débrancha le juke-box, et le silence se fit dans la salle alors que Little Joe rejetait sa queue-de-cheval derrière ses épaules.

— Qu'est-ce que tu vas faire de la huit, l'Indien ? lui demanda Smith.

Little Joe désigna la poche qui se trouvait devant lui.

— La faire revenir vers moi.

Smith gloussa, mais son rire manquait d'assurance.

— Si tu rates ton coup, la partie est terminée.

— Et s'il le réussit, murmura Peterson, j'ai comme l'impression qu'il va passer un sale quart d'heure.

Bannon laissa son regard glisser vers le bar, où l'étranger était toujours assis, face au miroir.

— Je n'en suis pas si sûr, dit-il.

Il but une gorgée de bière et lança :

— Et maintenant, si nous profitons un peu du spectacle ?

Mack Bolan encouragea silencieusement Little Joe. Des gars comme le rouquin faisaient les braves lorsqu'ils avaient l'avantage de la taille, des armes ou, comme dans le cas présent, du nombre. Sur le visage de ses copains, l'Exécuteur voyait la rage monter. Une rage qui était tout près d'exploser. Sauf que Bolan n'avait pas l'intention de rester assis à ne rien faire. Little Joe ne le savait pas, mais il n'était pas seul.

L'Indien gagna l'autre extrémité de la table, où il s'accroupit afin de déterminer l'angle de son coup. Le rouquin jura impatiemment entre ses lèvres. Avec un sourire, Little Joe se redressa et termina sa bière, sans se presser. Puis il rejoignit d'un pas nonchalant l'autre bout du tapis. Ce type avait des nerfs d'acier, songea Bolan.

Il prit encore tout son temps pour se pencher et rejeter une nouvelle fois sa queue-de-cheval derrière son épaule. Le visage dur, il ajusta son coup. Il frappa la bille qui se trouvait devant lui, et qui traversa la table. Elle toucha la huit exactement comme il fallait et la fit venir à toute allure vers Little Joe. La seconde d'après, elle tombait dans la poche.

— Je crois que tu me dois six cents dollars ! annonça alors Little Joe.

Dans un silence complet, le rouquin secoua la tête, plongea la main dans sa poche et balança un paquet de billets sur la table.

— Vas-y, prends-les ! Tu les as gagnés, n'est-ce pas ?

Little Joe hésita. Puis, alors qu'il allait saisir l'argent, le rouquin fit exactement ce que Bolan attendait. Il balança son poing droit sur la mâchoire de l'Indien, qui tomba à la renverse sur la table.

— Il faudra d'abord que tu me lèches le cul pour me prendre mon fric, ducon ! lança-t-il.

Quelqu'un rit dans la salle.

Bolan descendit de son tabouret. Le temps qu'il rejoigne la table,

le rouquin avait commencé de bourrer de coups les côtes de l'Indien.

— Ça suffira comme ça, dit Bolan.

— De quoi je me mêle ? répliqua l'autre. Vous êtes qui, vous ?

Bolan promena un regard rapide sur les clients du saloon. Ils le regardaient fixement, attendant avec impatience le moment où le sang jaillirait. Little Joe grogna et se redressa tant bien que mal, s'appuyant contre la table.

Le guerrier revint au rouquin.

— Je suis quelqu'un qui pourrait te faire regretter d'être né si jamais tu ne donnes pas à cet homme l'argent que tu lui dois, dit-il en le fixant droit dans les yeux. Après quoi, tu lui présenteras tes excuses et lui paieras un verre.

Le rouquin s'adressa à ses copains.

— Qui c'est, ce trou du cul ? Est-ce que quelqu'un connaît ce rigolo ?

Il rit.

Bolan s'avança vers Little Joe et fit mine de se pencher, comme s'il voulait l'aider à se tenir debout. Ce qui survint alors était téléphoné, et le guerrier s'y était préparé. Il esquiva le poing du rouquin, puis lui envoya une terrible droite dans le ventre. Le gros expulsa tout l'air qu'il avait dans les poumons et les yeux parurent lui sortir de la tête. Avec une rapidité dévastatrice, Bolan lui décocha un crochet du droit qui brisa la mâchoire de son adversaire et l'envoya valser sur la table. Le guerrier pivota pour accueillir de nouveaux adversaires. Personne, toutefois, n'esquissa le moindre mouvement vers lui. L'instant d'après, il comprit pourquoi, quand le rouquin poussa un juron, afin d'attirer son attention.

Il avait sorti son couteau. L'arme avait un manche en ivoire, et la lame, qui faisait plus de vingt centimètres de long, était aussi affûtée qu'un rasoir. Une des serveuses cria pour que quelqu'un intervienne mais, là encore, aucun client ne bougea. Bolan regarda le rouquin venir à lui. Les yeux fous, l'autre fit décrire un large mouvement à la lame, en direction du visage de son ennemi. Le guerrier attendit jusqu'au dernier moment, puis il se cambra vers l'arrière. La lame passa en sifflant devant ses yeux. Un flot d'adrénaline se déversa dans ses veines, et il saisit la main du rouquin au vol utilisant l'élan de l'homme pour pousser la lame vers l'intérieur.

Le rouquin poussa un cri perçant, épouvantable, tandis que le couteau plongeait dans sa cuisse, presque jusqu'à la garde.

— Derrière vous ! cria Little Joe.

Tournoyant, Bolan eut le temps d'apercevoir la queue de billard

qui fendait l'air vers l'arrière de son crâne. Il s'accroupit, puis entendit le craquement horrible des os lorsque la queue s'abattit sur le visage de son adversaire. C'était pas son jour ! Sans perdre un instant, Bolan balança son poing vers le type qui avait essayé de l'assommer. Le coup, bien porté, s'écrasa sur le nez, cassant quelques dents au passage, et envoya le type valser sur la table de billard, avec dans son sillage une traînée de sang. Le guerrier vit Little Joe se redresser brusquement et foncer sur un autre client, lui donnant un grand coup d'épaule.

Un autre des copains du rouquin chargea Bolan, mais l'Exécuteur lui fracassa la mâchoire d'un coup de pied. Alors que le gars reculait en chancelant vers le mur, le guerrier lui balança trois gauches, puis une manchette qui projeta l'imprudent contre le mur.

Soudain, trois détonations emplirent la salle, et la voix de Matt Dawson se fit entendre par-dessus le vacarme.

— Le prochain qui bouge passera bien plus qu'une nuit en prison !

Bolan attendit tandis que Dawson examinait la salle, avant de finalement ordonner à un des hommes de le suivre pour examiner les blessés.

Le flic prit le pouls de chacun, évalua les blessures d'un rapide coup d'œil, puis hocha la tête.

— Ils s'en sortiront.

— Je vous suggère d'emmener ces personnes se faire soigner, lança-t-il à la cantonade. Vous, ajouta-t-il en se tournant vers Bolan, dehors.

— Arrêtez-le, bon sang ! lança le barman.

— Pourquoi ? Parce qu'il fait un peu de ménage ?

Le barman jura, et il parut sur le point de protester.

— Vous ouvrez encore la bouche, lui lança Dawson, et je vous la ferme pour un bout de temps !

Le capitaine attendit que Bolan fasse le premier mouvement. Le guerrier savait qu'il jouait un peu trop avec sa chance, mais il prit l'argent qui se trouvait sur la table et le tendit à Little Joe. L'Indien saisit les billets. S'il ne dit pas un mot, Bolan lut de la gratitude dans ses yeux.

Une fois dehors, le guerrier se tourna pour faire face à Dawson qui, visiblement, luttait pour contenir sa colère.

— Il ne vous a pas fallu beaucoup de temps pour faire la connaissance des gens du coin, n'est-ce pas, Belasko ? Qu'est-ce que c'est que ce bordel, bon Dieu ?

— Vous me croirez si je vous dis que j'accomplissais seulement

mon devoir de citoyen ?

— Ne faites pas le malin avec moi !

— Ça n'est pas le cas. N'est-ce pas vous qui avez parlé de faire le ménage ?

— Je suis tout à fait capable d'imaginer ce qui a pu se passer ici. Je peux aussi vous dire que votre flingue fait une bosse, sous votre blouson. Si vous aviez sorti votre joujou, je vous aurais coffré sur-le-champ, légitime défense ou pas. Mais je ne suis pas là pour ça. Nous avons retrouvé nos trois tueurs de flic. J'ai besoin de vous pour les identifier. Enfin, identifier leurs cadavres.

Bolan le regarda fixement.

— Ça n'a pas traîné.

— Comme vous dites. Quelqu'un a été plus rapide que la police.

— Comment ça ?

— Quelqu'un a abattu nos trois hommes. Une exécution en bonne et due forme. Maintenant, nous devons trouver qui a fait ça, et pourquoi.

CHAPITRE V

Mack Bolan suivit Dawson sur les lieux du carnage, dans les bois, à plus d'un kilomètre de la highway. Les flics se livraient au travail de routine, dans un périmètre éclairé comme en plein jour par les projecteurs, les voitures de patrouille et un hélicoptère.

Dawson conduisit son témoin jusqu'aux deux premiers corps. On ne les avait pas encore embarqués et ils se trouvaient à côté d'une espèce de gros buisson, nageant dans des mares de sang. L'expression de stupeur que Bolan découvrit sur le visage d'un des cadavres montrait à l'évidence que ce type connaissait son assassin.

Malgré le déluge de plomb et la rapidité de la fusillade, l'Exécuteur avait largement eu le temps de voir et de mémoriser le visage des meurtriers de Cowlins – assez en tout cas pour être certain qu'ils avaient terminé leur sinistre carrière ici, dans cette forêt.

— C'est eux, dit-il à Dawson.

Il jeta un coup d'œil vers les flics qui prenaient des photos de la camionnette. À chaque crépitement de flash, il apercevait le cadavre qui se trouvait à l'intérieur du véhicule.

— C'est le troisième, indiqua Dawson. Il a le visage explosé, mais il a aussi un gros trou dans le torse. Ça pourrait être le gus que vous avez aligné.

Confusément, le guerrier sentit que quelque chose gênait Dawson.

— Vous les connaissiez ?

Dawson hésita une seconde.

— Ouais, fit-il. Celui-là.

D'un mouvement de la tête, il désigna un des corps allongés sur le sol.

— C'est un ancien officier de la police de Denver.

Un frisson glacé parcourut le dos de Bolan.

— Des flics tueurs de flic ?

— Je ne vous le fais pas dire, murmura Dawson, comme s'il avait lu dans ses pensées. Un ex flic qui flingue un policier d'État. Et le shérif, bordel ! lança-t-il. Qu'est-ce qu'il fout, celui-là ?

— Il arrive capitaine, répondit un policier.

— L'homme que vous avez reconnu, c'était quelqu'un du coin ? demanda Bolan.

— D'après nos fichiers informatiques, il vivait dans la région depuis plus de trois ans. Pas de casier. Divorcé, deux enfants. Notre bonhomme menait une vie pépère à Honor – un citoyen tout ce qu'il y a de plus tranquille.

— Un peu trop tranquille, marmonna Bolan. J'ai dans l'idée que les deux autres étaient aussi du coin...

— C'est pour ça que j'ai besoin de Maulin. Ce brave shérif pourra au moins essayer d'identifier celui qui a encore un visage.

— Vous avez quelques détails sur les états de service de notre ancien flic de Denver ? interrogea Bolan.

— Un policier modèle ! Le fait est que notre homme s'en est allé avec des états de service remarquables, comme on n'en avait jamais vu dans son département.

— Son nom ?

Bolan songea qu'il le communiquerait plus tard à Brognola.

— Steve Bennett, répondit Dawson. Écoutez, Belasko, une enquête est déjà en cours. J'ai un flic mort sur les bras, avec maintenant en prime un triple meurtre – lesquels sont sans aucun doute liés, je n'ai pas besoin de vous le préciser. Si vous avez l'intention de mener votre petite enquête de votre côté, je vous le dis tout de suite : stop ! Oubliez ça. Après l'incident du saloon, je pourrais vous rendre la vie vraiment impossible. Je me fais bien comprendre ?

— Je vous ai déjà raconté ce qui s'était passé...

— Ouais, et je sais que ça s'est en effet passé comme ça – ce qui est l'unique raison pour laquelle je ne vous ai pas emmerdé. Mais vous n'avez fait qu'aggraver votre cas. Les abrutis à qui vous avez botté le cul ont des amis. Vous avez affaire à une communauté très unie, ici, et comme dans toutes les petites villes, les étrangers sont assez mal vus. Vous ne vous êtes pas fait des amis.

Sur ces bonnes paroles, Dawson quitta Bolan, qui parcourut les lieux d'un regard attentif. En même temps, il fit le point sur la situation. Tout cela ne rimait à rien. Un ancien flic avec des références en or était impliqué dans le meurtre d'un policier ; puis il se faisait buter, lui et les autres tueurs, par un ou des inconnus. Les trois types qui se trouvaient là devaient cacher quelque chose, ou quelqu'un, Bolan en était persuadé. Mais quoi ? De la drogue ? Des armes ? À moins qu'ils ne soient de simples pions au sein d'une vaste organisation, ou d'un complot en pleine préparation, et qu'en tuant Cowlins ils aient risqué d'exposer au grand jour des gens qui préféraient rester dans l'ombre... De toute manière, il ne faisait aucun

doute pour Bolan que celui qui avait abattu ces trois hommes les connaissait. Le visage de Tête de Faucon s'imposa à son esprit. Il y avait quelque chose, chez ce type et ses copains, qui le turlupinait ; sans parler de la façon dont ils l'avaient observé, comme si ils le jugeaient.

Il fut brusquement sorti de ses réflexions quand il reconnut la Cherokee blanche du shérif, qui venait de s'arrêter à côté des voitures de patrouille. Maulin sortit de la jeep et claqua la portière. Il n'avait pas fait le voyage seul.

Bolan croisa le regard de Little Joe. À la façon dont l'Indien était assis dans la jeep, les mains dans le dos, le guerrier comprit qu'on lui avait passé les menottes.

Le shérif se rua vers Dawson. Il jeta un coup d'œil meurtrier en direction de Bolan, puis s'adressa au capitaine.

— Je suis venu arrêter Belasko.

Du regard, Dawson signifia à Bolan qu'il avait la situation bien en main.

— Sous quel motif ?

— Voie de fait. La même charge pèse sur l'Indien – parmi d'autres.

— Oubliez ça, shérif, fit Dawson d'un ton brusque.

— Comment ça ? On vient d'emmener trois hommes à l'hôpital. Ils ont le visage en bouillie, et vont sans doute rester plusieurs semaines à s'alimenter avec des tuyaux. L'un d'eux s'est pris un couteau dans la cuisse et risque de boiter jusqu'à la fin de ses jours. Et vous voudriez que je laisse passer ça ?

La voix et le regard de Dawson se firent plus tranchants.

— J'étais sur place, shérif. Et j'ai bien compris quelle était la situation. Sans compter que j'ai eu la version de M. Belasko qui, je vous le rappelle, est un agent fédéral. Au cas où vous l'ignoreriez, il a plus d'autorité que nous deux réunis. Alors, vous pouvez prendre toutes les dépositions que vous voudrez, sa version est celle à laquelle je crois. Pour ce qui concerne la personne qui s'est pris un couteau dans la cuisse, elle peut s'estimer heureuse que M. Belasko n'ait pas décidé de faire dévier la lame vers, le cœur. Maintenant, foutez-moi la paix. Je vous suggère plutôt de coopérer.

Le visage de Maulin devint écarlate.

— Mais qu'est-ce que vous racontez, bordel ? Alors comme ça, un étranger – qu'il s'agisse ou non d'un fédéral ne change rien à l'affaire – peut débarquer dans ma ville et agresser les gens comme bon lui semble ?

— Ce sont M. Belasko, et l'homme qui se trouve dans votre jeep,

qui ont été agressés, déclara Dawson. Trois de vos petits protégés ont voulu jouer les durs et ils se sont pris une bonne raclée, voilà tout. Légitime défense. Ne me faites pas perdre mon temps avec ça. J'ai l'assassinat d'un policier et celui de ses trois meurtriers sur les bras. Alors, foutez la paix à Belasko, maintenant, et venez plutôt m'aider à identifier un des corps.

— Et pour Little Joe ? demanda Bolan.

Le capitaine parut soudain agacé.

— Il sera relâché avant notre départ, répliqua-t-il d'un ton sec.

Sans laisser le temps à Maulin de protester, Dawson le conduisit vers les cadavres.

Bolan observa le shérif avec attention tandis qu'il étudiait les deux hommes. Et il lui sembla déceler quelque chose qui ressemblait à de la peur sur son visage.

— C'est Steve Bennett, murmura-t-il.

— Ça, je sais. Et l'autre ? Vous le reconnaissez ? demanda Dawson en désignant le second cadavre.

— Il s'appelle Doug Simmons.

— Deux habitants de votre comté, n'est-ce pas ?

— Bon sang, qu'est-ce qui se passe ici, capitaine ? demanda Maulin.

— Je vous l'ai dit : nous venons de retrouver nos tueurs de flic.

— Vous en êtes sûr ? Je connaissais ces gars. Depuis qu'ils habitaient dans le coin, on n'avait jamais eu à se plaindre d'eux. Ils étaient...

— Ils étaient quoi, shérif ? coupa Dawson. Je sais que l'un d'eux a appartenu à la police de Denver. Vous allez peut-être pouvoir me dire ce que faisait ce Simmons ?

— Eh bien, j'ai entendu dire qu'il avait travaillé pour les services secrets...

Et l'Exécuteur était prêt à parier que le troisième tueur de flic avait aussi derrière lui un passé de policier ou d'agent fédéral.

Dawson lâcha un juron étouffé. Avec ce nouvel élément, l'affaire sentait de plus en plus mauvais.

Un long moment de silence passa, jusqu'à ce que Dawson déclare soudain :

— Shérif, à partir de demain matin, tous les habitants de votre ville seront interrogés. Je veux une liste complète de la population du comté d'Honor et de ses environs, avec des dossiers concernant toutes les arrestations que vous avez effectuées au cours des trois dernières

années. Un avis de recherche sera lancé contre toute personne qui refusera de se présenter. Je camperai dans votre ville jusqu'à ce que j'aie personnellement rencontré tout le monde.

— Voyons, capitaine ! fit Maulin d'un ton implorant. Vous ne pensez quand même pas que quelqu'un, dans ce comté, pourrait avoir le moindre lien avec ce massacre ?

— Vous vous foutez de moi, shérif ? Désolé, mais c'est précisément ce que je pense.

Maulin baissa les yeux sur les deux cadavres.

— Comment... Je ne comprends pas ! C'étaient des gars réglos. Je les connaissais.

Bolan décida que le moment était venu de sortir de sa réserve.

— Ces gars réglos, comme vous dites, ont quand même flingué un policier, et ils ont failli m'avoir... À mon avis, vous devriez avoir un regard plus critique sur les habitants de votre ville.

Alors que Maulin blêmissait de rage, Bolan dit à Dawson :

— Je voudrais que Little Joe soit relâché, qu'il reparte avec moi, et que toutes les charges qui pèsent sur lui soient oubliées.

— Vous avez entendu, shérif ? lança Dawson. Libérez cet homme. Je n'ai pas l'intention de passer la nuit à arbitrer la petite guerre qui vous oppose à M. Belasko.

Maulin semblait sur le point de protester, mais Bolan l'interrompit.

— Il avait six cents dollars sur lui. Assurez-vous qu'on les lui rendra bien...

— Est-ce que vous sous-entendez que j'aurais pu voler l'argent de cet Indien ? aboya le shérif.

Bolan l'ignora.

— Capitaine, j'ai besoin d'un véhicule.

— Bon sang, Belasko, vous ne trouvez pas que vous commencez à pousser ? s'exclama Dawson avec lassitude. Ça fait beaucoup en une seule nuit, non ?

— Un véhicule, c'est tout.

— O.K., fit Dawson en se tournant vers Maulin. Trouvez-lui quelque chose ce soir.

— Vous avez toujours de l'argent, Belasko ? demanda le shérif.

— Ça suffit, Maulin, lâcha le capitaine. Vous aussi vous avez épuisé mes réserves de patience. Trouvez-lui une bagnole. Belasko, nous nous revoyons demain matin. Maintenant, si ça ne vous dérange pas, j'ai une enquête à mener. Alors, disparaissiez de ma vue, tous les

deux.

Bolan eut son véhicule, une Chevy Blazer noire. Le shérif Maulin savait très bien où aller. À la périphérie du comté, ils avaient tiré du lit un vieux bonhomme, qui avait eu vite fait de se réveiller quand il avait vu la liasse de billets que Bolan sortait de sa poche. Dans une cour encombrée de toutes sortes de véhicules, le guerrier n'avait pas eu trop de mal à trouver ce qu'il cherchait. Après une rapide inspection sous le capot et un petit essai, la Chevy Blazer lui avait paru digne de confiance. Il avait alors fait libérer Little Joe, qui avait récupéré ses six cents dollars, et ils s'étaient séparés du shérif.

Alors qu'il roulait vers le nord, Bolan sentit que l'Indien l'observait avec curiosité. Jusque-là, ils n'avaient croisé qu'un barrage de police. Bolan avait sorti sa carte du *Justice Department*, mais les flics semblaient déjà savoir qui il était. On l'avait laissé passer sans problème.

— J'apprécie ce que vous avez fait pour moi ce soir, monsieur Belasko, dit soudain Little Joe. Si je peux vous rendre la politesse, vous n'avez qu'à demander.

— D'accord. Dans ce cas, parlez-moi un peu de cette ville. Pour être précis, j'aimerais savoir si vous avez entendu parler de groupes paramilitaires ou de mouvements racistes dans la région.

— Il y en a.

— À vous entendre, on dirait que c'est dans l'ordre des choses, normal.

— Vous êtes un agent fédéral, non ? Ça ne devrait pas vous surprendre que des trucs pareils existent là où il y a des gens avec des armes et la possibilité de s'en servir. Tout ça est une question de pouvoir : ceux qui l'ont, ceux qui l'ont perdu et aimeraient bien le retrouver. Et puis, il y a ceux qui ne l'ont jamais eu et qui se moquent bien de mourir parce que, selon eux, la mort est préférable à la vie.

— Vous détestez cette ville ? demanda Bolan après un silence songeur.

— Détester est un peu fort. Disons que j'essaye de m'y faire.

— Pourquoi rester, dans ce cas ?

— C'est ici que je suis né et que j'ai toujours vécu.

— Vous aviez déjà eu des problèmes, comme ce soir ?

— Vous voulez savoir si j'ai déjà passé la nuit dans la cellule de notre brave shérif ? demanda Little Joe. Eh bien, oui, j'y ai fait plusieurs séjours. En tout cas, je suis content d'avoir récupéré mon argent. Ça n'aurait pas été la première fois que Maulin aurait gardé ce

que j'avais gagné, après m'avoir collé dans une cellule pour que je cuve et que je me calme. Le fait que je ne lui ait jamais demandé de me rendre mon fric explique sans doute pourquoi je ne suis jamais resté sous les verrous plus d'une nuit, et pourquoi on ne m'a jamais retenu de trucs plus graves que d'être bourré ou d'avoir foutu la pagaille autour de moi.

Décidément, l'opinion que Bolan avait de Maulin et de la ville d'Honor ne s'arrangeait pas.

— Je peux vous demander comment vous seriez rentré chez vous ?

— Ma sœur, Rebecca. Elle fait parfois le déplacement pour venir me chercher quand j'ai abusé du whiskey. Parfois, je rentre chez moi à pied. J'évite de conduire quand j'ai trop bu. Autant filer directement le fric que je gagne au shérif. Et puis, ajouta-t-il en riant, c'est contraire à la loi.

— Vous habitez loin du saloon ?

— J'aime bien marcher. Je respire l'air de la montagne, j'ai l'impression de retrouver mes racines Cherokee. Un jour, il faudrait que je pense à faire une petite danse de la guerre pour ressusciter mes ancêtres. Peut-être qu'ils pourraient m'aider à m'y retrouver dans ce monde.

Little Joe eut un sourire moqueur.

— Bon, fit-il, et si on en venait à ce qui vous intéresse vraiment ?

Bolan lui retourna son sourire.

— D'accord. Il me faudrait des noms de gens impliqués dans les activités de groupes paramilitaires, du comté ou de la région. Vous en connaissez ?

— C'est facile : tout le monde est concerné.

— Même Maulin ?

— Tout le monde, je vous dis.

Little Joe se tourna vers la vitre de sa portière, et Bolan comprit qu'il n'obtiendrait rien de plus.

— Vous m'en avez dit assez, affirma-t-il.

— Pour le moment ?

— Ouais.

— Si je comprends bien, murmura Little Joe en haussant les sourcils, je suis encore votre débiteur ?

— Vous ne me devez rien. Ce que j'ai fait pour vous ce soir, je l'aurais fait pour n'importe qui.

Ils roulèrent en silence sur plusieurs kilomètres, jusqu'à ce que

Little Joe tendit le bras vers une piste, qui partait de la nationale.

— Vous pouvez me laisser ici. J'habite à quelques minutes à pied.

Bolan s'arrêta, et l'Indien sortit du véhicule. Il laissa la portière ouverte un instant et regarda Bolan.

— Il n'y a pas que des gens mauvais dans cette ville, vous savez. Mais il y en a assez pour contaminer ceux qui sont encore réglos, ou pour les obliger à rester tranquilles et à la fermer. Retrouvez-moi demain matin au coffee shop vers 10 heures, monsieur Belasko. Je vous invite. J'aimerais vous faire rencontrer quelqu'un.

— J'y serai.

Little Joe approuva d'un hochement de tête, claqua la portière, puis s'engagea dans le sentier et se fonda dans l'obscurité. Bolan fit faire demi-tour à la Blazer. Il avait beaucoup de choses à voir avec Brognola quand il serait rentré au motel.

Son instinct lui soufflait que la matinée du lendemain risquait de lui apporter de nombreuses surprises, et pas forcément des bonnes. Tout en roulant, il réfléchit à son comportement dans le saloon. Il n'aurait pas dû intervenir, bien entendu, c'était un réflexe de gamin. Sa mémoire le fit voyager jusqu'à Pittsfield, à l'époque de ses dix-huit ans, au temps où une bonne bagarre pouvait achever agréablement un week-end trop calme. Il y avait si longtemps que, entraîné par sa guerre contre la Pieuvre, il avait perdu le contact avec le quotidien ! Ces vacances prenaient une drôle de tournure, mais le replongeaient dans la réalité américaine et ce serait peut-être un bain de Jouvence. Il éclata brusquement de rire, tout seul dans la nuit noire. L'espace de quelques instants, il avait oublié l'Exécuteur !

Mais Mike Belasko n'en avait pas encore fini avec cette nuit.

Alors qu'il approchait du motel, Bolan les aperçut dans les phares de la Blazer. Tête de Faucon et ses copains attendaient dans leur jeep, les bras croisés, juste devant la porte de sa chambre. Il ignorait s'ils étaient armés, et n'avait aucune idée de ce qu'ils lui voulaient. En tout cas, il était sûr qu'il ne s'agissait pas d'une visite de courtoisie pour lui souhaiter la bienvenue dans la ville.

Il rangea la Blazer juste à côté de la jeep, coupa le moteur et sortit lentement du véhicule.

CHAPITRE VI

L'Exécuteur se dirigea vers l'avant de la Blazer, les yeux rivés à ceux de Tête de Faucon. Il s'arrêta, et attendit. Il lui suffit d'observer un court instant les hommes qui se trouvaient devant lui pour savoir qu'il n'avait pas affaire à des bouseux du coin. Il sentait en eux un dangereux mélange de rage, de haine et de peur. D'instinct, il comprit qu'il avait en face de lui des fanatiques. Et le même instinct lui souffla avec force que Tête de Faucon était l'auteur du triple meurtre, dans la forêt. Mais il avait besoin d'éléments plus tangibles que sa simple intuition.

Finalement, ce fut lui qui brisa le silence.

— Dans les films, c'est à ce moment-là que les méchants viennent demander au héros de quitter la ville avant le lever du soleil. Vous êtes là pour ça ? interrogea-t-il.

Tête de Faucon jeta un coup d'œil à ses acolytes, puis se mit à rire. Un rire profond et moqueur.

— En fait, non. Je voulais simplement rencontrer le héros qui a tenté de sauver ce malheureux policier. Oh ! ne soyez pas surpris. Les nouvelles, bonnes et mauvaises, circulent vite dans une petite ville. Et puis, cela sert d'avoir des amis.

Bolan le savait. Tête de Faucon lui délivrait un avertissement.

— Je vous ai vu dans le saloon, poursuivit-il. Du beau boulot, vraiment. Bien sûr, vous ne vous êtes pas fait que des amis parmi les gens du coin. Mais une fois encore, vous vous débrouillez bien. Votre détermination et votre grande expérience m'ont impressionné. Ce que je veux dire, c'est que même si vous nous quittez demain, on ne vous oubliera pas de sitôt.

— Si vous en avez terminé avec vos compliments, déclara Bolan, je vous souhaite le bonsoir.

— Non, je n'en ai pas fini ! répliqua Tête de Faucon, soudain menaçant. Pour vous éclairer un peu, et vous épargner des recherches, je vais vous dire qui je suis. Mon nom est Gary Bannon. J'ai travaillé pour le FBI. J'étais agent spécial, à Houston.

Bolan décida de jouer le jeu de Bannon.

— Pourquoi me racontez-vous cela ?

— Je vous l'ai dit : pour vous éviter de la peine. Tout ce qu'il y a à savoir à propos de Wilkins, Thomas et Peterson, ici présents, et de moi même, n'a rien de secret.

— Je dois donc en conclure que vous n'avez rien à cacher, remarqua Bolan avec un léger sourire.

— C'est exactement ça, monsieur Belasko.

Bolan tenta de cacher sa surprise, mais au gloussement satisfait de Bannon, il comprit qu'il n'y était pas parvenu. Ou bien la presse avait découvert son identité et l'avait révélée, ou bien quelqu'un s'était montré un peu trop bavard. Quelqu'un comme le shérif Hank Maulin, par exemple.

— Il y a longtemps de cela, dit Bannon, quand je travaillais pour le FBI, je croyais en ce grand pays. Et puis, un jour, j'ai eu la révélation. J'ai compris que la situation se dégradait irrémédiablement, à tous les niveaux. En haut, il y avait ceux qui faisaient les lois, ceux qui étaient chargés de les faire respecter, et qui n'avaient pour unique ambition, les uns comme les autres, que de se réserver la plus grosse part de gâteau possible ; en bas, dans la rue, il y avait des voyous mieux armés que n'importe quel flic. Et au milieu, les tribunaux se contentaient de taper sur les doigts de cette racaille parce que des avocats en faisaient des victimes, des incompris, des défavorisés. J'ai fini par me fatiguer de ces soi-disant groupes d'intérêts qui ne luttent pas pour l'égalité de droits face à la loi, mais pour des droits spéciaux. Et vous savez pourquoi ils font ça ?

Bannon marqua une pause, le temps de reprendre son souffle.

— Parce que la plupart d'entre eux sont des seconds couteaux, ou parce qu'ils se sentent en position d'infériorité et n'arrivent pas à faire reconnaître leurs propres mérites. Pendant ce temps, notre gouvernement gobe toutes ces conneries. Il n'y a pas à Washington un politicien qui ait les couilles de dire les choses telles qu'elles sont et de prendre les affaires en main. Nous devons changer tout cela et rendre le pouvoir à ceux à qui il appartient.

— C'était un petit discours destiné à me convaincre de rejoindre vos rangs ? demanda Bolan.

— Plutôt destiné à vous faire comprendre notre temps, l'ami. Et aussi à vous avertir que tout sera très bientôt rentré dans l'ordre ; que la Main Droite de Dieu va bientôt s'abattre sur ce pays et le débarrasser de tous ces indésirables.

— Vous m'excuserez si je ne partage pas votre vision des choses...

— Ce que vous pensez m'importe peu.

Le visage de Bannon prit une expression inquiétante, presque folle, mais il se reprit aussitôt.

— Je sais de première main que le système protège ces animaux que j'ai pourchassés en risquant ma vie chaque jour. Je vais vous raconter une histoire. Un jour, une bande de Mexicains clandestins a passé la frontière du Nouveau-Mexique. Ils ont braqué des banques, puis ils se sont tranquillement réfugiés au Texas. Nous avons eu droit à une demi-douzaine de banques dévalisées, tout ça par une poignée de psychopathes qui en voulaient aux gringos du Nord d'avoir tout ce qu'ils n'avaient pas. Alors, l'agent spécial du FBI Gary Bannon a formé une force spéciale d'intervention pour retrouver ces clandestins. Et que s'est-il passé ? L'agent spécial Bannon les a coincés dans un quartier latino-américain. Il était en position d'infériorité, en hommes et en armes, pourtant il a donné l'assaut dans leur planque et il les a tués jusqu'au dernier. Ça soulageait les tribunaux de beaucoup de soucis. Il n'y a eu que le FBI pour dire que cette opération était suspecte, que j'avais exécuté ces clandestins et piqué leur fric. Seulement, il n'y avait pas de témoins, et ils ne disposaient que de ma version des faits. Alors, pour éviter les problèmes, on m'a forcé à prendre une retraite anticipée. Autant dire qu'on m'a obligé à démissionner, sous la menace, avec tous les torts de mon côté. C'était comme une destitution, une dégradation, qui signifiait que je ne pourrais plus jamais travailler pour le gouvernement américain ; ni dans la police, d'ailleurs.

Bolan comprit que l'homme était bien plus dangereux qu'il ne l'avait d'abord suspecté.

— On dirait que le FBI a pris la bonne décision, remarqua Bolan entre ses dents serrées. De vous virer, j'entends.

Bannon se raidit, et Bolan attendit l'explosion. L'ancien agent du FBI fit un pas en avant. Il découvrit ses dents, laissant entrevoir un sourire glacial.

— Vous m'avez dit tout ce que j'avais besoin de savoir à votre propos, déclara-t-il. À présent, je vous souhaite une bonne nuit.

Bolan ne bougea pas quand Bannon se dirigea vers la jeep, suivi de ses acolytes.

Plus que jamais, le guerrier savait qu'il devait rester à Honor et y mettre de l'ordre. Déjà, la loi avait montré qu'elle n'était pas de taille à lutter contre des fanatiques enragés, nourris par la haine et un idéalisme pervers, et forts d'une impressionnante puissance de feu. Mais ce que Gary Bannon avait négligé de souligner c'est qu'il venait de révéler à l'Exécuteur tout ce que celui-ci avait besoin de savoir.

Le moteur de la jeep rugit, et le véhicule traversa tout le parking en marche arrière, avant de s'élancer sur la route. Quelques secondes plus tard, il avait disparu dans la nuit.

— Vous pensez que c'était habile ? demanda Peterson en dirigeant la jeep vers leur seconde planque.

— C'était nécessaire, lui répondit Bannon. Je devais savoir à qui nous avons affaire. Sans compter que ce type a descendu l'un des nôtres, m'obligeant à faire quelque chose que j'aurais préféré éviter. Sacrifier nos hommes.

— Ce n'est pas un flic, affirma Wilkins d'un ton soucieux. Que va-t-il se passer s'il essaie de s'en prendre à nous ? Il me fait l'impression de quelqu'un capable de tout. On l'a déjà vu à l'action...

Bannon était d'accord. Mais il devait conserver le contrôle de ses troupes, les maintenir concentrées et motivées sur leur objectif.

— N'oubliez pas que ce Mike Belasko est seul. Je ne pense pas qu'il ira chercher de l'aide du côté de la police : il est plutôt du genre à vouloir jouer sa propre partie. Nous sommes en présence d'un loup solitaire.

— Un loup qui a flairé une piste sanglante, souligna Thomas.

Il y avait dans sa voix un peu trop de nervosité au goût de Bannon.

— Nous ne changeons rien à nos plans, marmonna-t-il. Appelez tout le monde et organisez une réunion pour demain, tôt dans l'après-midi. Pas d'arme ni de littérature compromettante. Je ne veux voir personne avec ne serait-ce qu'un couteau. Nous utiliserons le bâtiment de secours.

Peterson lui jeta un coup d'œil scrutateur.

— Plutôt risqué, vous ne croyez pas ? Organiser une réunion alors que ça chauffe dans le coin...

— Ça n'est pas plus risqué que ce que nous projetons de faire à Washington, répliqua Bannon en serrant les mâchoires. Il y a trop de choses en jeu pour qu'on reste dans notre trou jusqu'à ce que la police d'État s'en aille. Et ils finiront bien par s'en aller si personne ne se montre trop bavard.

— À ce propos, dit Thomas, quelques personnes m'inquiètent...

Bannon décida que le moment était venu de leur faire comprendre qu'il comptait passer à la vitesse supérieure.

— Écoutez-moi bien. Il est hors de question que nous abandonnions maintenant, après avoir passé les trois dernières années à fournir des armes aux gangs des quartiers chauds, à monter des alliances avec les mafias locales, à mettre sur pied cette opération et à établir des contacts avec l'étranger grâce à *Cosa Nostra*. Qu'il y ait le moindre problème du côté de la police, que quelqu'un nous désigne du doigt, et nous mettrons à feu et à sang cette ville avant de partir. Nous

avons la puissance de feu, le savoir-faire et le cran nécessaires.

Bannon regarda chacun de ses hommes et ajouta :

— Si l'un de vous veut laisser tomber, qu'il le dise maintenant.

Chacun assura qu'il restait dans le coup. Évidemment ! Ce qui allait arriver à Washington n'était qu'un début. À partir de là, ils pourraient offrir leurs services à qui les réclamerait et ils commenceraient à récolter de grosses sommes. La chasse serait ouverte à tous les indésirables et rebuts de l'humanité. Déjà, l'homme qui se faisait appeler le Syrien avait quelques tâches à confier à la Main Droite de Dieu, et ils étaient prêts pour une tournée de mort, de violence et de destruction.

Tout ce que voulait le Syrien, c'était une preuve de leur sérieux, après quoi, les comptes ouverts en Suisse seraient alimentés.

— La deuxième cargaison d'armes est déjà en route, annonça Bannon. Nous aurons assez de munitions pour nous débarrasser de tous les loups solitaires et de tous les flics, avocats et magistrats qui se mettront en travers de notre route. Nos renforts sont prêts à partir. Il y a moins de deux heures j'ai parlé avec nos hommes du Kansas, qui rongent leur frein. Notre issue de secours est sûre, et nous avons les plus rapides des jets Lear prêts à nous transporter hors du pays.

Bannon laissa ses paroles faire leur effet. Il remarqua que Wilkins évitait son regard. Si l'homme avait du mal à garder son sang-froid, s'il envisageait d'aller voir les flics, Bannon devait prendre au plus vite une décision à son sujet. Wilkins était un ancien militaire, un des rares hommes du groupe qui ne soit pas un ex-policier ou ex agent du gouvernement. C'était grâce à ses relations que la Main Droite de Dieu avait pu acquérir les pièces les plus importantes de son arsenal. Il en savait beaucoup sur le fonctionnement interne du mouvement, et connaissait le plan de ce qui se préparait à Washington. Wilkins en savait beaucoup trop.

Bannon jeta un coup d'œil au paysage boisé qu'ils traversaient. Il ne pouvait s'empêcher de penser à Mike Belasko. Appartenait-il vraiment aux troupes du gouvernement fédéral ? Ne s'agissait-il pas plutôt d'un mercenaire ? Un flingueur dont un autre mouvement d'extrême droite aurait loué les services, soit par peur de la Main Droite de Dieu, soit pour les discréditer. En tout cas, il ne pouvait être envoyé par un de ces gros pleins de fric du Texas, ceux que Bannon appelait ses sponsors, gros producteurs de pétrole maqués avec la mafia, qui aurait soudain décidé que la situation était devenue trop dangereuse et aurait payé un flingueur afin de mettre un terme à ce qui risquait de menacer sa fortune et son train de vie. Non, ça ne pouvait pas venir de ce côté. Bannon savait trop de choses compromettantes sur eux. Et puis, ils pensaient comme lui, ils avaient

les mêmes aspirations. Et si par hasard ils s'étaient dégonflés, Bannon le découvrirait bien assez tôt. Si les choses ne se passaient pas comme prévu lorsque les jets atterriraient, Bannon s'envolerait directement pour le Texas et il montrerait à ses sponsors le vrai visage de la guerre et de la mort... Pourtant, quoi qu'il arrive, Bannon avait le pressentiment qu'il n'avait pas fini d'entendre parler de Belasko. Qu'avant leur départ de la région, soit pour le Texas soit pour Washington, beaucoup de sang allait être versé.

— Toi, même quand tu ne cherches pas les *mobsters*, tu tombes sur eux ! dit Brognola. Il faut que tu restes en contact permanent avec moi. Tu es sur un gros coup, ça ne fait plus aucun doute. Quoi, on ne sait pas encore, mais ça sent mauvais. Tu risques de te retrouver dans des eaux dangereuses.

— J'y suis déjà jusqu'au cou, répondit Bolan. La ville est pleine d'anciens flics ou agents gouvernementaux qui font maintenant dans le terrorisme fanatique, avec tout l'armement qu'il faut pour aller très loin. Ce policier, Cowlins, n'a pas été abattu sans raison. Il y avait dans cette camionnette quelque chose qui fait partie de ce que j' imagine être un vaste projet.

— Je te dirais bien de laisser la police d'État se charger de ça, mais je ne pense pas qu'ils en soient capables. Tu connais ces gars et leur façon de réagir – il n'y a qu'à voir ce qui est arrivé à ce Cowlins. Au fait, la commande que tu m'as passée sera effectuée demain.

Brognola faisait allusion au M-16, équipé d'un lance-roquettes M-203, que Bolan lui avait réclamé. Le guerrier avait déjà le nom et une description de l'agent qui se chargerait de la livraison, dans un fast-food situé juste après Pueblo, un endroit qu'il avait repéré sur la Route 78, avant sa rencontre fatale avec le policier Cowlins.

— Il attendra pour te le remettre personnellement. Fais gaffe à toi.

— Tu crois que tu pourrais me faire livrer le TACOM ? Avec mon char de guerre, je me sentirais quand même plus solide.

— Impossible, Mack. Sur ce coup, tu te retrouves sous la couverture d'un agent du gouvernement. Profite de ce hasard, tu seras plus efficace au grand jour. Si tu replonges dans la clandestinité – et le TACOM t'y ferait évidemment plonger –, tu perdras tes sources d'information et l'appui de la police d'État.

— O.K., Hal. Mais ma couverture ne tiendra pas longtemps. Il y aura bien un flic pour se dire que ma tête lui rappelle quelqu'un !

— Sûr ! Mais tu le sais par expérience : on voit qui on croit voir. Pour l'instant, tu es un fonctionnaire. Il faudra un peu de temps pour que ça fasse tilt dans l'esprit d'un petit futé.

— Si tu le dis... En tout cas, je reste en contact, promet Bolan avant de raccrocher.

Pendant un long moment, il resta assis au bord du lit, le regard perdu dans le vide. Quoi qu'en pense le numéro Un, il n'était pas à l'aise dans sa peau d'emprunt, et se demandait ce qu'il devait faire. Aller voir le capitaine Dawson, lui faire part de ses soupçons et de ce qu'il savait de Bannon ? Le laisser mariner un peu et garder la maîtrise de l'enquête jusqu'à ce qu'il tombe sur quelque chose de solide ? Ou bien fureter un peu partout, écraser quelques orteils, ici et là, obliger Bannon et les autres à se montrer, leur forcer la main ? À propos des quelques groupes paramilitaires qui opéraient dans l'État, Brognola lui avait donné les mêmes noms cités par Dawson, mais rien sur cette Main Droite de Dieu à laquelle Bannon avait fait allusion. Ce qui faisait dire à Bolan que le mouvement était récent, ou bien qu'il était jusque-là resté à l'écart des autres groupes d'extrême droite.

De temps à autre, le moteur d'une voiture fonçant sur la route se faisait entendre, mais le silence pur et sauvage des montagnes reprenait aussitôt le dessus. Il n'y avait rien eu aux actualités sur les trois hommes abattus, et il n'avait même pas été question de l'enquête. Bolan en avait conclu que Dawson avait choisi de museler la presse de manière à ce que la police d'État puisse travailler tranquillement, sans trop d'interférences, jusqu'à ce qu'ils aient des preuves concrètes que tout n'allait pas pour le mieux à Honor.

Bolan s'efforça de rassembler les diverses informations que Brognola lui avait apportées. Mais il n'avait en sa possession que des fragments d'un immense puzzle qui apparaissait de plus en plus inquiétant.

D'abord, Hank Maulin, comme un des trois hommes abattus dans les bois, était un ancien policier de Denver. À l'époque où il était encore en service, plusieurs plaintes avaient été déposées contre lui pour brutalités policières, et la mort de deux suspects avait donné lieu à des enquêtes ; rien, toutefois, n'avait pu être prouvé. Après sept ans de service, Maulin avait quitté la police, et il avait réussi à se faire élire shérif du comté d'Honor. Bolan soupçonnait qu'il avait dû amener avec lui quelques copains et que la ville d'Honor s'était trouvé un nouveau shérif, après une campagne riche en pots-de-vin, intimidations et promesses diverses.

Brognola avait aussi obtenu des renseignements concernant l'Agent Spécial Gary Bannon. Celui-ci avait dit vrai à propos de la tuerie qui avait conduit à son éviction du FBI. Il avait simplement omis de préciser certains détails. Ainsi, un autre agent spécial se trouvait avec lui lors de l'assaut, Ray Peterson. L'enquête du FBI n'avait jamais permis de déterminer si les deux hommes avaient

investi le bâtiment en passant par la porte principale ou s'ils avaient pu se glisser à l'intérieur sans se faire remarquer – la version des deux intéressés étant qu'ils étaient passés par la porte d'entrée et qu'ils avaient alors essuyé le feu des suspects. Un autre détail que Bannon avait négligé, et auquel le FBI, pour des raisons inconnues, n'avait accordé aucune importance, était les huit cas de légitime défense alléguées par Bannon et Peterson – deux des victimes étaient des femmes, auxquelles s'ajoutait un gamin de quatorze ans sur qui on avait retrouvé un calibre .38. Que s'était-il passé avec les autres agents de ce corps expéditionnaire ? Bolan se le demandait. Avaient-ils été détachés ? Envoyés dans une autre direction ? Bannon et Peterson avaient-ils cherché à jouer les héros, ou bien étaient-ils tombés sur un gros butin qui les avait faits disjoncter ? Dans les deux cas de figure, cette histoire avait mauvaise allure. Bannon et Peterson avaient eu raison du système de la même façon que les « casseurs » qu'ils dénonçaient et combattaient, et ils s'en étaient sortis avec la même petite tape sur les doigts. Avant d'être obligés de s'en aller, le FBI n'ayant sans doute pas assez de preuves pour aller jusqu'à l'inculpation. Les fédéraux avaient alors pu sauver les apparences, ils s'étaient efforcés d'exercer un meilleur contrôle de leurs hommes, et ils avaient laissé Bannon et Peterson libres d'aller exercer leurs activités malfaisantes ailleurs. Seulement maintenant, leurs visées mortelles concernaient beaucoup de monde, ceux qu'ils appelaient les « indésirables », et surtout les autorités légales et le gouvernement des États-Unis.

Soudain, le bruit d'un moteur puissant se fit entendre derrière la porte. Une lumière vive se déversa sur la fenêtre et le store qui la protégeait. Bolan éteignit sa lampe de chevet, sortit son .44 Desert Eagle, puis s'approcha de la fenêtre, restant à l'écart des rais de lumière qui tombaient et s'étiraient sur la moquette. Il s'accroupit et jeta un coup d'œil à travers le store. Il fallut un moment pour que ses yeux s'habituent à la lumière aveuglante des phares de la camionnette rangée juste à côté de sa Blazer ; il surprit alors la silhouette d'un homme embusqué derrière le véhicule, qui portait quelque chose de volumineux. Bolan se rendit compte que l'objet en question était une arbalète. Aussitôt, ses sens de combattant furent en alerte.

Un objet heurta la porte avec un bruit sourd. Alors que Bolan déverrouillait précipitamment la porte et ôtait la chaîne de sécurité, il entendit un moteur qui accélérât. Il fit irruption dehors, le canon du Desert Eagle à l'affût d'une cible. Un hurlement de pneus déchira l'air, accompagné d'un nuage de poussière. Avant même que Bolan ait pu jeter un coup d'œil à ses occupants ou à la plaque minéralogique, la camionnette fonçait déjà sur la route.

Le guerrier remit le Desert Eagle dans son holster, puis se tourna

et découvrit ce que ses visiteurs avaient laissé. Une flèche était fichée dans le bois de la porte, avec un morceau de papier. Bolan retira le projectile, puis examina la feuille. Il grogna en découvrant sur le tract ce qui devait être l'emblème de la Main Droite de Dieu – un crâne et deux os croisés sur un drapeau américain en train de brûler. Le texte imprimé au-dessous était fait du même baratin haineux que Bannon avait servi à Bolan un peu plus tôt. L'Exécuteur connaissait chaque note de cette partition fielleuse : selon les adeptes de la Main Droite de Dieu, le monde devenait un enfer, et tous ceux qui n'étaient pas d'accord portaient une part de responsabilité ; ils devenaient la cible du mouvement, de sa haine, de sa colère, et en dernier lieu de sa violence. Les immigrés, les Noirs, mais aussi ceux qui détenaient l'argent, le pouvoir et l'autorité étaient du côté de l'ennemi. Car c'était à cette trinité qu'aspiraient les soldats de la Main Droite de Dieu. Et ils étaient prêts à tout pour arriver à leurs fins.

Bolan ferma la porte derrière lui et tourna le verrou. D'accord, songea-t-il en brisant la flèche en deux et en jetant les morceaux dans la corbeille à papier en même temps que le tract. D'accord, ils l'avaient mis en garde : s'il restait dans les parages, il aurait affaire à la Main Droite de Dieu.

Au moins savait-il maintenant où se trouvait l'ennemi, lequel le considérait comme une menace. Et à la façon dont Bannon l'avait jaugé dans le saloon, Bannon avait la certitude que l'ancien Fédéral voyait en lui plus qu'un simple agent du *Justice Department*. De même, Bolan était à peu près certain qu'il avait descendu un des soldats de la Main Droite de Dieu. Avant de quitter Honor, il avait l'intention de tous les abattre. Aller voir Dawson était maintenant exclu. Le capitaine exigerait alors sûrement que l'agent Belasko soit en permanence protégé, et Bolan ne voulait pas que ses mouvements soient entravés ni ses motivations découvertes.

Ses projets étaient des plus simples.

Faire sortir les vipères qui avaient fait leur nid dans Honor et les écraser.

Assis sur le lit, Bolan se demanda s'il devait abandonner sa chambre de motel. L'ennemi savait où il se trouvait, ce qui faisait de lui une cible parfaite. En même temps, il ne pensait pas les soldats de la Main Droite de Dieu assez culottés et imprudents pour venir le frapper ici, en enfonçant sa porte et en faisant irruption dans la chambre, les armes au poing. En revanche, il se pouvait que le téléphone soit sur écoute ; ils avaient alors dû comprendre qu'il était sur le coup pour un bon moment. Peut-être allaient-ils le suivre dans chacun de ses mouvements, jusqu'à ce qu'ils puissent le bloquer sur une portion de route déserte et le descendre. De quelque façon qu'il

envisage la chose, Bolan savait qu'il devrait s'attendre au pire de la part de la Main Droite de Dieu.

De nouveau, une lumière vive illumina la fenêtre, et Bolan fut à bas de son lit dans la seconde, le Desert Eagle en main. Une portière de voiture claqua, suivi par des bruits de pas qui se dirigeaient vers la porte.

Aussi tranquillement que possible, Bolan déverrouilla le battant et retira la chaîne de sécurité. Les bruits de pas s'arrêtèrent. Il saisit la poignée, ouvrit la porte à la volée et balança le canon du Desert Eagle dans l'ouverture.

— Hé ! Mais qu'est-ce que... ?

Bolan se trouva face aux yeux exorbités d'un policier d'État. Le flic n'avait sans doute pas vingt-cinq ans, mais, alors qu'il baissait son arme, Bolan pensa que le malheureux venait de prendre cinq ans d'un coup.

— C'est Dawson qui vous envoie ? demanda-t-il en glissant le Desert Eagle dans son holster.

— Oui, monsieur, c'est bien ça, répondit le policier en recouvrant un peu de contenance. Le capitaine voulait que je vienne vérifier si tout se passait bien.

— Vous avez pu vous rendre compte que je suis un petit peu sur les nerfs...

— Ça, pour remarquer, j'ai remarqué !

— Si le capitaine vous a envoyé pour jouer les baby-sitters avec moi, dites-lui que j'apprécie le geste, mais que je n'ai pas besoin qu'on me tienne la main.

Le jeune flic hésita, puis ajouta :

— En fait... il m'a aussi chargé de vous dire qu'il ne serait pas en mesure de vous voir demain. Il apprécierait que... vous restiez dans le coin... enfin, ici.

— Vous ferez savoir au capitaine qu'il pourra me trouver en ville demain matin.

Fronçant d'abord les sourcils, le policier hocha la tête.

— Comme vous voudrez, dit-il.

Bolan ferma la porte derrière lui. Voilà longtemps qu'il ne s'était pas trouvé dans un état pareil. Il avait les nerfs à vif, et l'adrénaline coulait à flots dans ses veines. Il était confronté à des énigmes à l'intérieur desquelles se cachaient d'autres énigmes, mais il était résolu à trouver une réponse à toutes les questions qui se posaient.

Le guerrier ramassa son Mossberg, fit jouer le mécanisme, puis s'étendit sur le lit. Fermant les yeux, il s'endormit aussitôt.

CHAPITRE VII

Bolan se leva à l'aube et, une trentaine de minutes plus tard, il commençait sa promenade de reconnaissance du comté d'Honor. La nuit avait passé sans incident notable. Il avait dormi d'un sommeil léger, à l'affût du moindre bruit suspect, prêt à réagir au moindre signe de danger. Un sommeil de veille, auquel il était habitué depuis très longtemps. Il ne devait à aucun moment baisser la garde, sous peine de courir au désastre. Les apparences qu'offraient Honor et ses habitants étaient trompeuses. Et si ses soupçons étaient fondés, Bolan avait l'intention de faire voler en éclats la façade de tranquillité et de respectabilité derrière laquelle tout ce petit monde se dissimulait.

Avec le Desert Eagle et le Beretta dans leurs holsters respectifs, les deux fusils cachés sous la banquette avant de sa Blazer, il passa deux heures à rouler à travers le comté. Tout ce qu'il vit, ce furent des routes secondaires et des chemins en mauvais état, et de nombreux panneaux « Entrée interdite » ou « Propriété Privée ». Mais sa promenade lui permit de tracer mentalement une carte assez précise des lieux. Au hasard de clairières, il repéra des mobil-homes et des cabanes, et des amas de véhicules abandonnés sur des terrains vagues ou dans des allées sales et mal entretenues. De plus en plus, le sentiment qu'Honor n'était pas un endroit des plus prospères s'imposait à lui. De même, il avait l'impression grandissante que le comté n'offrait pas la tranquillité que semblaient promettre la beauté époustouflante des majestueuses montagnes qui l'entouraient. Le ciel sans nuage laissait augurer une journée ensoleillée, baignée d'une atmosphère claire et douce. Cette journée n'aurait toutefois rien de paisible, Bolan le savait. Aujourd'hui, Honor sortirait peut-être de son apparent assoupissement.

Tandis qu'il roulait sur la Route 69 ou empruntait les quelques chemins vicinaux goudronnés du comté, Bolan ne cessait de jeter de fréquents coups d'œil à son rétroviseur. Jusque-là, il était seul. De temps à autre, il passait à hauteur d'un flic installé dans sa voiture de patrouille, sur le bas-côté. Mais il n'y avait plus de barrages, ce matin, pas d'hélicoptère en train de survoler la région, aucun signe d'une chasse pour traquer ceux qui avaient abattu les trois hommes, dans les bois. Curieux. À moins que Dawson n'ait déjà identifié ses coupables. Bolan était à peu près certain que le capitaine avait quelques

informations concernant Gary Bannon, le shérif Maulin et autres habitants d'Honor, anciens flics ou agents, au passé douteux. Dans le meilleur des cas, cela signifiait que le flic d'État allait passer une longue journée à interroger Bannon et ses soldats, et peut-être même le shérif. Les adversaires seraient ainsi neutralisés, ce qui lui laisserait toute latitude pour honorer son rendez-vous avec Little Joe, puis se rendre à Pueblo pour récupérer le M-16 et son lance-roquettes.

Bolan entra dans la ville par le sud, empruntant la belle route à deux voies qui passait à travers deux longues lignes d'immeubles hétéroclites. Il repéra une bonne demi-douzaine de véhicules de la police du Colorado garés sur des parkings, des deux côtés de la route. Alors qu'il se dirigeait vers l'extrémité nord de la ville, et passait à hauteur d'une grande église blanche, il découvrit d'autres voitures de patrouille et un parking plein de véhicules divers. Lentement, il descendit Main Street. De petits immeubles de style Old West en côtoyaient d'autres, plus modernes, aux façades de brique et de stuc. Des deux côtés de la rue, les trottoirs s'étiraient sous des arcades courant en avancée de la façade des bâtiments. Des habitants de la ville, pour la plupart des hommes, des durs dans le genre de ceux que Bolan avait vus la nuit précédente dans le saloon, flânaient ici et là. Les coups d'œil hostiles que Bolan surprit lui donnèrent à penser que la plupart étaient au courant de l'incident avec Little Joe et, très probablement, qu'ils avaient entendu parler de la rencontre entre Mike Belasko et les assassins de Cowlins. Bolan ne pensait pas qu'un des gars du coin ferait de nouveau jouer ses muscles, mais il préférerait ne pas trop compter là-dessus.

Il atteignit l'extrémité de la ville moins de cinq cents mètres plus loin. Là, la route contournait la statue de bronze d'un pionnier armé d'un mousquet. Tandis qu'il en faisait le tour, Bolan reconnut la jeep Cherokee du shérif garée devant un grand bâtiment à deux étages. Des voitures de patrouille étaient stationnées à côté du véhicule, sur des emplacements réservés. Un panneau, au bas des marches, indiquait que le bâtiment était le tribunal d'Honor.

Un des véhicules attira l'attention de Bolan : la jeep de Bannon. Ainsi, la Main Droite de Dieu allait passer sur le gril de Dawson. Mais il y avait fort à parier que Bannon et ses hommes survivraient à un interrogatoire, aussi intense et approfondi soit-il. Avec leur passé de flics, ils connaissaient la routine, ils savaient ce qu'il fallait dire ou ne pas dire. Bannon avait sans doute à sa disposition toute une batterie d'alibis et de réponses toutes prêtes. Rien que ça devrait suffire à éveiller les soupçons d'un type aussi expérimenté que Dawson. Des soupçons qui ne réussiraient qu'à faire éclater la guerre qui pesait sur Honor comme un ciel orageux.

En retraversant la ville en sens inverse, Bolan repéra le coffee shop où il était supposé rencontrer Little Joe et son ami. Vu de l'extérieur, l'endroit avait un côté désuet, typique de ce genre de gros bourg. Manquaient pourtant les visages plutôt avenants et amicaux d'habitants vaquant tranquillement à leurs occupations quotidiennes. En fait, il régnait une sorte de grouillement, alors que les hommes entraient et sortaient de leurs véhicules, le regard trouble et le visage marqué par une nuit trop arrosée. À Bolan, ils firent l'effet d'animaux pris au piège, à la fois désespérés et emplis de hargne. L'Exécuteur ressentait de façon presque palpable le sentiment de peur qui planait sur la ville, cette peur qui peut amener un homme à tuer, juste comme ça. Bolan était sûr d'une chose : la prochaine fois qu'il voudrait prendre des vacances, Honor ne figurerait pas sur sa liste.

Le guerrier trouva facilement une place à quelques mètres du coffee shop. Il coupa le moteur de la Blazer, sortit et verrouilla les portières. Comme il s'engageait sur le trottoir, il s'avisa qu'il était observé par un groupe de trois hommes. L'un d'eux lui rappelait vaguement quelque chose, mais avant qu'il ait pu s'expliquer cette impression, une voiture de patrouille de la police d'État s'arrêta juste devant eux. Le trio accueillit le flic avec des signes de la tête. Ils bavardèrent quelques instants, et Bolan les oublia.

À l'intérieur du coffee shop, il trouva une douzaine de clients, en majorité des hommes installés au comptoir. Ils regardaient les programmes d'une chaîne d'informations à la télévision. Le bruit était assez fort pour couvrir sa conversation avec Little Joe. Bolan eut droit à quelques coups d'œil curieux tandis qu'il gagnait un box situé dans le coin le plus reculé.

Alors qu'il venait de s'asseoir, une serveuse s'approcha de lui.

— Bonjour, dit-elle. Vous êtes intéressé par les plats du jour ?

— Un café suffira, lui répondit Bolan.

Il consulta sa montre. Il avait cinq minutes d'avance. S'il y avait des conversations avant son arrivée dans la salle, elles s'étaient à présent réduites à des murmures et des chuchotements alors que les clients en terminaient avec leur café ou leur petit déjeuner.

Au bout d'un court moment, Little Joe passa la porte d'entrée en compagnie d'un homme aux cheveux blonds, d'une quarantaine d'années. Il était court sur pattes mais solide, avec un visage taillé dans la pierre et un regard direct. Dans ce regard, Bolan reconnut le même cynisme teinté de perspicacité que chez Bannon – un regard de flic. À leur entrée, Little Joe et son ami eurent droit au même silence hostile qui avait accueilli Bolan.

— Bonjour, dit Little Joe quand ils eurent rejoint son box.

Le guerrier sentit un parfum de whisky dans son haleine.

— On peut se joindre à vous, l'étranger ?

Bolan examina de plus près le compagnon de l'Indien. Ses épaules semblaient sur le point de faire exploser son manteau. Dans ses yeux bleus, le guerrier lut de la lassitude.

Le type se glissa dans le box, et Little Joe s'assit à côté de lui.

— Je vous présente Stan Denton. Stan, voilà le gars qui m'est venu en aide, hier, alors que j'avais rudement chaud aux fesses.

— On m'a raconté ça, dit Denton en souriant à Bolan. On manque de divertissements de qualité dans le coin, et j'aurais payé cher pour vous voir à l'œuvre, la nuit dernière. Tout le comté ne cause que de ça.

Bolan étudia Denton, qui soutint son regard de ses yeux perçants. Il avait la même allure et le même ton que Little Joe et, du moins Bolan le suspectait-il, la même rage contenue qui pouvait exploser face à une menace pressante. L'Exécuteur décida qu'il pouvait faire confiance à ces deux gars. Il voyait en eux les représentants d'une espèce en voie de disparition, des hommes d'honneur et de respect de soi, et sur qui on pouvait compter dès qu'il était question d'injustice, et quelle que soit l'adversité. Mais Little Joe et Denton se trouvaient dans ce coffee shop pour une raison précise, et Bolan était impatient de la connaître.

Little Joe appela la serveuse.

— Deux cafés, pendant qu'on est encore jeunes.

La fille prit un air renfrogné, et Little Joe eut droit à quelques coups d'œil peu amicaux en provenance du comptoir.

— Sympa comme ville, pas vrai ? lança-t-il à Bolan. Comme vous le voyez, monsieur Belasko, on est plutôt dans le collimateur, ici. Ma fille, que j'ai eue avec ma dernière femme, est une petite beauté qui est le portrait craché de sa mère et qui est plus précieuse à mes yeux que n'importe quoi au monde. Stan a un joli petit ranch où il élève du bétail, et pour femme une magnifique Indienne qui va bientôt donner le jour à l'héritier Denton. Vous avez devant vous deux gars qui essaient de s'occuper de leurs affaires et de s'en sortir.

Il esquissa un sourire et ajouta :

— Sans se faire tirer dessus.

— J'ai de la chance, quand même ! plaisanta Denton d'un ton désabusé. Le seul ami que j'ai à Honor est un alcool, un joueur et une tête brûlée. La petite comédie à laquelle vous avez eu droit hier soir, monsieur Belasko, ce rigolo me l'a servie si souvent que je ne me rappelle plus combien de fois j'y ai eu droit.

— Hé, ça va, Stan ! fit Little Joe. Sans moi, tu n'aurais jamais rencontré ta seconde femme. Elle s'appelle Annie Thundersong, expliqua-t-il à Bolan. Une jolie fille comme vous n'en avez jamais vu. Rien que de la voir, vous avez envie de haïr le salopard qui a la chance d'être son mari.

L'Exécuteur but une gorgée de son café, puis dit :

— Vous m'excuserez de couper court à ces présentations, mais j'ai beaucoup à faire, aujourd'hui. Alors, si vous avez quelque chose en tête, quelque chose que vous voulez me dire, j'aimerais bien l'entendre.

Les deux amis attendirent que la serveuse leur ait apporté leurs cafés.

— Je paierai l'addition, annonça Little Joe.

Il plongea la main dans sa poche et extirpa d'une liasse un billet de vingt dollars.

— Ça illuminera un peu ta journée, ma jolie, ajouta-t-il à l'intention de la serveuse.

— Pousse pas trop, Joe, répliqua la fille.

Elle empocha quand même le billet.

Bolan attendait que l'un des deux hommes se décide à parler. Denton trempa les lèvres dans son café tandis que Little Joe sortait une flasque de whiskey de sa poche et allongeait le sien avec.

Denton se pencha alors vers Bolan.

— O.K., Belasko, fit-il en baissant la voix, je vais aller droit au but. Si vous êtes bien ce que je crois, un agent du *Justice Department*, alors vous pourriez être celui qui va enfin rendre son honneur à cette ville. J'ai travaillé dans la police de l'État. Cela fait six ans que j'habite ici, depuis que j'ai quitté mes fonctions. Et je sais ce qui se passe. Je sais qu'il y a d'anciens flics qui se font appeler la Main Droite de Dieu et qui se baladent où bon leur semble, sans être inquiétés, avec des rêves débiles d'une nouvelle Amérique et une littérature haineuse, qu'ils diffusent abondamment. Cette ville était sympa, autrefois, mais quand vous respirez son air, maintenant, tout ce que vous sentez c'est la haine, la peur et la colère. Dans les environs, les possesseurs d'armes automatiques sont plus nombreux que la police du Colorado et une section de Bérets Verts réunis. Je vois en vous un homme qui veut... enfin, qui pense pouvoir maîtriser la situation ici tout seul. Mais vous n'êtes pas seul. Joe et moi, on est avec vous.

Bolan ne se cherchait pas des alliés, surtout des chargés de famille qui risquaient de ne laisser derrière eux qu'un chagrin inconsolable.

— Alors ? fit Denton.

Le guerrier solitaire secoua la tête.

— Écoutez..., commença-t-il.

— Vous ne voulez pas de notre aide ? l'interrompit Denton d'une voix dure.

— Les choses risquent de prendre une sale tournure, souligna Bolan. Dawson, aussi bon flic soit-il, ne va pas facilement tomber sur la vérité. Et si jamais il s'aperçoit que ça pue vraiment, ici, beaucoup de gens vont mourir. Vous avez tous deux des familles. Vous avez quelque chose qui vous raccroche à la vie. D'après ce que j'ai pu voir, vous êtes même plutôt des privilégiés, dans le coin. Pourquoi risquer de tout perdre ?

— Je comprends ce que vous voulez dire, affirma Denton. Mais si vous pensez que ça va si mal que ça, alors nos vies sont de toute manière en danger. Qu'on se trouve dans la ligne de feu ou non. Cela fait déjà trop longtemps que je ferme ma gueule ou que je détourne les yeux. J'ai bien vu la façon dont ils nous regardent, Joe et moi. Je trouve sans arrêt leurs saloperies de tracts dans ma boîte aux lettres, et ma femme a déjà été menacée. Elle n'est pas tranquille, chaque fois qu'elle vient en ville. Et quand je l'accompagne, ce que j'essaye de ne pas faire trop souvent, je dois contenir ma rage quand j'entends les remarques qu'ils font sur nous. Quand j'ai parlé de tout ça au shérif, il s'est contenté de hausser les épaules et de dire que si je n'étais pas content je n'avais qu'à m'en aller vivre ailleurs avec ma petite squaw. Que tout ça c'était mon problème, pas le sien. Vous voyez le genre... J'ai comme dans l'idée qu'il y a beaucoup de gens ici qui aimeraient me voir déménager.

Little Joe sortit une cigarette et l'alluma.

— On risque gros rien qu'en vous parlant. La chose va se savoir... Ce matin, annonça-t-il alors, j'ai trouvé quelque chose...

Il jeta un coup d'œil vers le comptoir, mais personne ne semblait s'intéresser à eux. Il se pencha quand même vers Bolan et baissa la voix.

— Ça vous dirait de voir à cause de quoi ce flic a été flingué ? Venez donc faire une balade avec nous. Vous nous suivrez en bagnole et après, si vous continuez à vouloir travailler seul...

Bolan considéra Little Joe et Denton avec un regard dur, mais il savait qu'aucun des deux hommes n'en dirait plus tant qu'ils n'auraient pas obtenu ce qu'ils voulaient.

Et ce qu'ils voulaient pouvait leur coûter très cher. Bolan, qui avait du respect pour eux, n'avait aucune envie d'avoir les mains tachées de leur sang. Néanmoins, ils avaient un bon argument. D'une certaine manière, ils étaient comme Bannon et les gars de son genre :

ils voulaient renouer avec la vie telle qu'elle était avant – sauf que Little Joe et Denton aspiraient à la paix, pas à la dictature d'une quelconque milice. La seule façon de l'obtenir, c'était d'assécher radicalement la source qui déversait la haine et la peur sur Honor. Avant de prendre sa décision, et de leur donner une réponse, Bolan décida d'attendre de voir pour quelle raison Cowlins avait été tué.

— Allons-y, dit-il.

CHAPITRE VIII

Au bout de quatre-vingt-dix minutes de route dans les montagnes, à l'ouest de la ville, Bolan mesura combien Little Joe et Denton étaient sérieux dans leur désir de faire équipe avec lui et d'en finir avec la Main Droite de Dieu.

Quand il eut verrouillé les portières de sa Blazer, le guerrier s'enfonça dans la clairière qui se trouvait au bout d'un sentier tortueux et pentu, à peine assez large pour laisser passer un véhicule. Son Mossberg à la main, il examina le terrain rocheux qui cernait les bois tandis qu'il se dirigeait vers la jeep de Denton. L'ancien flic et Little Joe sortirent de leur véhicule, et Bolan put constater que les deux hommes étaient armés. Et pas n'importe comment.

Ils le regardèrent comme pour le mettre au défi de les interroger sur la nécessité d'une telle puissance de feu. Denton fit entrer un chargeur dans son fusil d'assaut AR-18. Il portait aussi un .357 Magnum Desert Eagle à la cuisse, dans un holster. De son côté, l'Indien fit passer sur son épaule un fusil à pompe FIE SPAS-12, soulevant l'arme comme si elle n'était pas plus lourde qu'un jouet d'enfant. Bolan secoua la tête et retourna à l'Indien son sourire désabusé. Il ne voulait même pas leur demander où ils s'étaient procuré un tel arsenal. En même temps, compte tenu de ce qu'il avait vu à Honor et ce qu'il en savait, cela se tenait. Ces deux hommes, des parias haïs dans une ville gouvernée par la haine, se devaient de protéger leurs proches contre des fanatiques armés qui avaient déjà montré qu'ils avaient la détermination et les armes nécessaires pour tuer.

Le petit sourire de Little Joe disparut.

— C'est par là.

Bolan suivit les deux hommes, guettant le moindre son ou le moindre mouvement dans les bois environnants. Ils suivaient un sentier escarpé qui serpentait sur l'un des versants de la montagne. Le sol était accidenté, et la montée plutôt difficile. Finalement, ils atteignirent le sommet pour se retrouver sur un plateau boisé. Poussé par l'adrénaline et revigoré par l'air frais de la montagne, Bolan suivit Little Joe et Denton pour une marche à travers bois qui dura une bonne dizaine de minutes.

Au bout du sentier, il aperçut dans la clairière une cabane qui semblait abandonnée, mais Little Joe confirma ses soupçons quand il lui révéla que la construction avait été utilisée par la Main Droite de Dieu.

— Par ici, dit l'Indien en allant s'accroupir sur le côté de l'étroit chemin.

Il entreprit d'écarter des buissons tandis que Bolan gardait les yeux fixés sur la cabane.

— Ils ont évacué l'endroit, expliqua Little Joe, tout en examinant et retournant la terre avec soin. Il n'y a plus personne ici. Tout le périmètre était protégé par des pièges à ours, mais je les ai vus les enlever et vider ce qui se trouvait ici. Ils ont emporté toutes sortes de papiers et de cartes, ainsi que des armes. L'intérieur de la cabane est maintenant aussi vide qu'une tombe, il n'y a rien que de la poussière. À mon avis, ils ont fait ça au cas où la police d'État déciderait de venir jeter un coup d'œil par ici.

— Ça me paraît plus que plausible, approuva Bolan. Et ça confirme qu'ils ont quelque chose à cacher.

— Plutôt, ouais ! fit Little Joe. Je suis venu avant l'aube, ce matin, mais je m'étais déjà aventuré jusqu'ici plusieurs fois. Je les ai vus avec leurs armes automatiques. Je voulais savoir qui et combien ils étaient, d'où ils sortaient et où ils allaient. Après tout, Stan et moi on a des familles...

Un instant, Bolan songea à leur faire remarquer que c'était bien là le problème, mais il n'en fit rien et demanda :

— Ces armes, ce sont les seules que vous ayez ?

— Oui. Pourquoi ?

Le guerrier secoua la tête. Pourquoi ne se ferait-il pas prêter un fusil d'assaut par Denton ou Little Joe ? Il pourrait annuler son rendez-vous avec l'homme que lui avait envoyé Brognola, économiserait ainsi un temps précieux et serait à Honor, au cas où il s'y passerait quelque chose. En même temps, avec l'adversité qu'il allait devoir affronter, le M-16 et son lance-roquettes lui étaient indispensables.

— Le chemin qu'on a emprunté pour monter jusqu'ici, dit Bolan, vous croyez que Bannon et ses hommes le connaissent ?

— Je ne pense pas, répondit Little Joe. Il donne sur l'arrière de leur camp et, comme vous avez pu le constater, il est envahi de broussailles.

— Vous pensez ? Vous n'êtes donc pas certain ? insista Bolan.

— Pas à cent pour cent, reconnut l'autre.

Il déblaya encore un peu de terre, et Bolan découvrit ce qui

ressemblait à une porte métallique dans le sol.

— C'est sans doute à cause de ça que le flic s'est fait buter, expliqua l'Indien. J'ai vu Bannon et deux de ses gus passer pas mal de temps ici, ce matin.

Il souleva la porte, qui tourna sur des gonds. Bolan, qui se tenait derrière lui, découvrit une grosse caisse dans le trou. Alors qu'il en identifiait la provenance, l'armée américaine, Little Joe souleva le couvercle.

Bolan eut l'impression qu'une main glacée se fermait sur ses tripes. Il s'agenouilla, tira et souleva un des lance-roquettes LAW. Il y en avait quatre autres identiques, ainsi qu'un redoutable « Multiround Projectile Launcher » qui, Bolan le savait, n'était pas un matériel standard de l'armée.

Little Joe dut lire son inquiétude et sa perplexité dans ses yeux, car il demanda :

— Pourquoi auraient-ils besoin d'une telle puissance de feu ?

Pour la première fois, Denton prit la parole pour suggérer :

— Embarquons tout ça et voyons comment réagit Bannon.

— On va embarquer tout ça, approuva Bolan en se redressant. Mais on mettra le tout dans ma Blazer. Je suis prêt à parier que Bannon viendra d'abord me voir quand il s'apercevra que ses joujoux ont disparus.

— Et après ? demanda Denton. Il doit avoir une bonne raison d'avoir des engins pareils. Et il se peut très bien qu'il ait d'autres caisses de LAWs planquées ici et là. Dans ce cas, ce ne sont pas quelques pièces qui lui manqueront.

— Je pense que si. Bannon ne m'a pas fait l'impression d'un homme qui apprécie qu'on le dépossède de quoi que ce soit. J'ai dans l'idée qu'il se mettra dans un drôle d'état quand il se rendra compte que la caisse s'est envolée.

— Comment savoir ce qu'il prépare ? poursuivit Denton. Hé ! peut-être qu'il a l'intention de raser la ville ! Pour moi, lui et ses gus sont assez cinglés pour ça.

Bolan plissa les yeux.

— Non, je ne crois pas que ce soit dans ses priorités.

Il se tourna vers l'Indien.

— Vous m'avez dit avoir vu des plans, Joe ?

— Ouais, punaisés sur les murs. C'étaient des cartes standards – du Colorado, du Kansas, de l'Oklahoma, et une du Missouri. Peut-être qu'ils ont des ramifications dans ces États. Ou alors, ils cherchent justement des endroits où établir de nouvelles branches. Je ne sais

pas. Mais ce qui m'a le plus étonné, c'étaient une carte de Virginie et un plan de Washington D.C.

Un signal d'alarme carillonna dans la tête de Bolan.

— Allez-y, continuez.

— Le tracé de Pennsylvania Avenue était entièrement coloré en rouge, expliqua Joe. Ils avaient aussi entouré la Maison Blanche, avec des petites croix tracées à différents endroits. Deux autres points étaient marqués sur la carte, qui se trouvaient aussi en ville.

— Vous savez à quoi correspondaient ces points ? Dans quelles rues ils se trouvaient ?

Little Joe secoua la tête.

— Non, mais ils étaient plutôt proches de la Maison Blanche. La fois où je suis entré dans la cabane, je n'ai pas eu le temps de bien regarder. Quelqu'un est arrivé en voiture, et j'ai dû dégager au plus vite. Pour ce qui est de la carte de Virginie, je n'ai pas eu beaucoup de temps non plus, mais il m'a semblé qu'on avait délimité une zone qui se trouvait à l'ouest de Washington, à une cinquantaine de kilomètres.

Bolan essaya de digérer l'information. Tout ce qu'il en tira, ce furent de nouvelles questions, avec des implications toujours plus insidieuses, et aucune réponse satisfaisante. La seule chose dont il pouvait être raisonnablement certain, c'était que les assassins de Cowlins transportaient la caisse de lance-roquettes, qui devait être livrée à Bannon. Ils la lui avaient remise, avant d'être exécutés. Un homme gravement blessé, qui pissait tout son sang, était un poids gênant, tout comme trois hommes qui avaient descendu un policier d'État. Bolan savait aussi que Denton était sans doute dans le vrai quand il affirmait que Bannon avait d'autres LAWs planqués quelque part dans les Rocheuses. Et tout cela ne lui disait rien qui vaille.

Il ne pouvait pas se débarrasser du sinistre pressentiment qu'il avait mis le nez dans un scénario terrifiant, réglé par Bannon, et que celui-ci s'appêtait à mettre en application. Depuis l'attentat d'Oklahoma City, il n'était plus question de prendre à la plaisanterie les groupes fascistes et néo-nazi qui cachaient derrière leur folklore une réelle folie meurtrière. Bolan était prêt à parier gros qu'il y avait un rapport entre les lance-roquettes et le plan de Washington. Et si tel était bien le cas, alors Bannon préparait une petite expédition au 1600 Pennsylvania Avenue. N'importe qui, pour peu qu'il soit sain d'esprit, verrait là une mission absurde et suicidaire ; mais Bolan se trouvait en présence de fous furieux expérimentés et déterminés, qu'une attaque contre la Maison Blanche n'effrayait pas.

Alors qu'il aidait l'Indien à soulever la caisse, le son d'un puissant moteur se fit entendre. Aussitôt en alerte, l'Exécuteur alla se cacher

derrière un tremble. Il repéra une jeep noire roulant sur le chemin qui menait à la cabane.

— Sortez vite la caisse ! lança-t-il à Little Joe et Denton par-dessus son épaule.

Les deux hommes hésitèrent, comme s'ils avaient l'intention de laisser tomber leur chargement pour affronter l'adversaire.

— Grouillez-vous ! ordonna Bolan.

La jeep s'arrêta, et Bolan aperçut deux silhouettes à l'intérieur du véhicule. La seconde d'après, il reconnut Ray Peterson derrière le volant. La distance était trop importante pour que le Mossberg soit efficace, aussi Bolan sortit-il le Desert Eagle de son holster. Il eut à peine pressé la détente que la jeep repartit en marche arrière, dans un nuage de poussière. Les soldats de la Main Droite de Dieu se repliaient.

Bolan jeta un coup d'œil vers ses deux lieutenants d'occasion qui transportaient en hâte la caisse vers les véhicules. Au même moment, un tir d'armes automatiques déchira l'air, cisillant des branches proches du visage du guerrier. Il se jeta contre le tronc du tremble, alors que les balles pleuvaient sur le sentier, puis risqua un regard. Peterson et un autre flingueur étaient embusqués derrière des arbres, au loin. Bolan pressa la détente du Desert Eagle à trois reprises, et les trois projectiles allèrent se perdre dans l'arbre qui servait de bouclier à Peterson. Son copain se montra et fit aboyer un M-16. Du regard, Bolan examina les environs, à la recherche de la jeep de ses adversaires. Il comptait mettre le véhicule hors d'état de rouler, puis tomber sur les deux flingueurs. Il avait besoin d'un prisonnier, afin d'obtenir enfin des réponses aux questions qu'il se posait, mais il savait que la partie ne serait pas facile.

Tirant sans répit avec leurs fusils d'assaut, les deux hommes obligèrent Bolan à se terrer contre le tremble, les balles déchiquetant l'écorce et hachant menu les branchages de l'arbre. L'Exécuteur attendit une accalmie pour risquer encore un coup d'œil. Au même moment, il entendit le moteur de la jeep rugir. Il s'élança dans le sentier et vit un nuage de poussière qui s'élevait au loin. Puis le bruit du moteur emballé résonna dans le bois, avant de s'évanouir peu à peu.

Bolan sprinta pour remonter le sentier et rejoindre Denton et Little Joe, couvrant leurs arrières tandis qu'ils rebroussaient chemin, la caisse sur les épaules.

— Si jamais on a droit à un comité d'accueil en bas de la pente, laissez tomber la caisse et montrez-leur ce que vous avez, conseilla Bolan.

Little Joe lui adressa un sourire grimaçant pardessus son épaule.

— Ça y est, lui dit le guerrier. Vous êtes en plein dedans.

L'Exécuteur savait que la guerre d'Honor venait de commencer, et qu'ils figuraient maintenant tous les trois en haut de la liste des cibles de la Main Droite de Dieu.

— Ils ont quoi ? beugla Bannon avec fureur dans son portable. Non ! ajouta-t-il aussitôt à l'intention de Peterson. Ne m'en dites pas plus au téléphone. Vous vous souvenez du plan d'urgence dont nous avons parlé ce matin ? Eh bien, appliquez-le et revenez aussitôt après. Je vais envoyer une autre équipe. Et ne cherchez pas à me contacter tant que vous n'en aurez pas fini.

Bannon coupa la communication et balança le téléphone sur la table couverte de cartes. Il sentit les yeux de ses hommes peser sur lui, mais il évita leurs regards.

Bon sang ! Voilà que les choses tournaient encore mal ! Il en avait toujours été ainsi, dans sa vie : depuis ses deux mariages ratés jusqu'à son départ forcé du FBI, il avait toujours fallu que la situation se gâte alors qu'il était sur le point d'accomplir de grandes choses. Mais cette fois, il n'échouerait pas, il irait jusqu'au bout de sa mission suprême qui consistait à remettre l'Amérique sur le droit chemin, celui de la gloire et de la moralité. Il rassemblerait tout ce qu'il y avait en lui de force, de compétences et de détermination pour éliminer ceux qui se dresseraient sur sa route. Bannon savait qu'il avait à son côté des hommes, des vrais, qui pensaient comme lui et possédaient l'énergie et le courage nécessaires pour agir.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il se tourna lentement vers Tom Barker, dont il avait reconnu la voix. Ils étaient plus d'une vingtaine de soldats à s'être entassés dans la pièce principale du mobil-home. Bannon se rendit compte qu'ils le regardaient, tous, et qu'ils attendaient. Il lut de l'inquiétude dans leurs yeux, il sentit l'odeur de la peur. Ils étaient pourtant partants, non ? Ils savaient à quoi s'en tenir, bon sang ! Ils avaient accepté tous les risques, pour obtenir la récompense qui les attendait, ils avaient promis de lutter jusqu'à la mort, ils avaient juré de ne pas trahir le mouvement, de ne pas fuir et de ne pas se rendre, même s'ils se trouvaient face à une armée de policiers. Ils étaient trop près du but, ils étaient allés trop loin pour abandonner. S'ils avaient eu droit à une présentation des opérations Whitewater Death et Honor Armageddon, ils étaient très peu à connaître tous les détails, les plus importants, la confiance de Bannon ne s'étendant pas à tous les soldats du mouvement. Tout était prêt, sauf que Bannon avait maintenant trois

obstacles de taille à franchir – Mike Belasko, l'Indien et Stan Denton. Sans parler des flics et du FBI.

Il ne répondit pas de façon directe à Barker, mais promena son regard dans la pièce. À l'exception de Wilkins, et de deux de ses anciens subordonnés dans l'armée, Hodges et Sterling, il n'y avait ici que des hommes qui avaient œuvré pour la défense de la loi, d'une manière ou d'une autre – qu'ils soient policiers, agents du FBI ou membres des services secrets. Il y avait Paulson et Martin, deux anciens policiers de Dallas qui s'étaient fait éjecter après avoir descendu deux ados qui dealaient du crack ; Bitman et Corrals, des flics de l'Arizona dont on s'était également débarrassé sur accusation de racisme et fascisme.

Alors qu'il considérait tour à tour chacun de ceux qui l'entouraient, il apparut à Bannon, comme jamais auparavant, qu'ils avaient tous une caractéristique en commun. On les avait obligés à quitter un monde qui n'avait pas les tripes d'affronter la vérité. Mais cela allait changer maintenant que le mouvement était prêt à sortir de l'ombre et à favoriser l'avènement d'une nouvelle ère. Et tout débiterait avec la destruction du 1600 Pennsylvania Avenue.

Bannon se souvint des débuts de la Main Droite de Dieu. Ce qui n'était d'abord qu'une suite d'interminables séances de discussions avec d'autres anciens flics avait peu à peu pris de l'ampleur, grâce au bouche à oreille, mais aussi à la colère légitime d'hommes qu'on avait mis à l'index et qui avaient une revanche à prendre contre la société. Et Bannon avait bientôt pu réunir une véritable petite armée. Chacun de ses soldats avait la conviction qu'il fallait agir pour en finir avec la folie ambiante, en s'en prenant notamment à ceux qui tenaient les rênes du pouvoir, à Washington.

— Nous avons des problèmes, annonça Ban-non. Peterson vient de surprendre l'agent fédéral, l'Indien et Denton à côté d'une de nos planques d'armes.

Chez ses hommes, la réaction fut aussi immédiate que violente. Une colère terrible illumina leurs yeux.

— Ils vont aller chez Dawson ! affirma Corrals.

— Je ne pense pas, lui répondit Bannon. Dawson a essayé de secouer l'arbre sur lequel nous nous tenons, ce matin, mais il n'a rien obtenu. Vous avez tous tenu bon. Je suis fier de vous ! Avant que Peterson ne m'appelle, notre bon ami, le shérif Maulin, m'a prévenu que Dawson et ses hommes pliaient bagages. Maulin pense que Dawson avait un vague soupçon, mais rien de solide. Et si jamais il revient pour jouer de nouveau à son petit jeu de questions réponses, nous serons partis. À présent, les habitants d'Honor, ainsi que les trois hommes qui se sont emparés de nos lance-roquettes, sont seuls.

Il s'interrompt, puis reprit :

— Voici ce que nous savons. La ligne de Belasko étant sur écoute, nous avons pu apprendre qu'il avait rendez-vous dans quelques heures avec un autre agent fédéral, dans les environs de Pueblo, afin de récupérer des armes. Barker, vous m'avez dit que vous connaissiez l'endroit, n'est-ce pas ?

L'intéressé confirma d'un hochement de tête.

— Très bien. Prenez sept hommes avec vous. Je veux que Belasko cesse de nous gêner. De façon définitive. Débrouillez-vous pour que ce soir, aux infos, on apprenne que les cadavres de deux fédéraux ont été découverts dans des sacs poubelles. Et si cela passe par l'élimination de témoins, eh bien, tant pis pour eux. Si Belasko s'est imaginé un instant qu'il pouvait avoir raison de nous tout seul, il va comprendre qu'il s'était trompé. Ce sera sa dernière erreur. Et j'entends récupérer ce qu'il nous a emprunté.

Bannon esquissa un sourire.

— Je n'aime pas qu'on me prenne des choses... Pour ce qui est de Joe et de Denton, qui n'a jamais eu le cran de nous rejoindre, je savais qu'ils me poseraient un jour ou l'autre des problèmes. Ce jour est arrivé. D'après Peterson, ils sont tous les trois bien armés. Ce qui signifie qu'ils ont l'intention de se battre. Ce qui signifie aussi qu'il faut les obliger à se coucher et à rester ainsi. C'est pourquoi je vous ai révélé ce matin mon plan pour kidnapper leurs femmes. Elles constitueront une assurance, au cas où nous nous retrouverions le dos au mur. Je sais que nous avons d'autres LAWs et explosifs dissimulés un peu partout, et un nouveau chargement arrive d'ailleurs ce matin, mais je ne peux pas permettre à ces hommes de disposer ainsi de ce qui m'appartient. Et s'il faut pour cela transformer ce comté en une vaste fosse commune, eh bien qu'il en soit fait ainsi. Le chemin que nous suivons est le seul possible. D'autres questions là-dessus avant que nous passions à la suite ?

Bannon observa ses hommes, qui secouaient la tête. Ils avaient les mêmes aspirations que lui – le pouvoir, un « assainissement » du système à leur profit, et des changements – qu'ils ne réaliseraient que par le biais de la violence.

Bannon continua de scruter ses hommes tandis qu'ils s'emparaient de M-16 ou de fusils, les yeux pleins de colère.

Barker fit jouer le mécanisme de son Ithaca 37 et dit à Bannon :

— N'oubliez pas de regarder les informations ce soir, chef.

Bolan fit sortir la Blazer du sentier et, dans une embardée, s'arrêta

sur le bas-côté de la Nationale 17. Au cours de la dernière demi-heure, soit le temps qu'il leur avait fallu pour revenir du repaire de montagne de la Main Droite de Dieu, ils n'avaient pas vu le moindre signe de l'ennemi. Mais il préférait ne prendre aucun risque.

Il scruta la route dans les deux sens, prêt à utiliser le Desert Eagle si l'ennemi surgissait. La caisse contenant les lance-roquettes se trouvait à l'arrière de la Blazer et resterait là. Si jamais il se faisait arrêter par les flics, il lui faudrait faire appel à l'influence de Brognola. Ou alors il devrait se montrer réglo avec Dawson. Dans les deux cas, Bolan espérait que la situation n'allait pas dégénérer en un bras de fer avec la police, qu'elle soit locale ou d'État. Dawson représentait la loi, et c'était une des règles du guerrier de ne jamais affronter les bleus.

Il descendit de la jeep et se dirigea vers Denton et Little Joe, qui venaient de se ranger juste derrière lui.

— J'ai un rendez-vous, annonça-t-il avant de leur donner le numéro de sa chambre de motel. Je serai de retour avant 20 heures. Retrouvez-moi là-bas. Ne restez pas devant si je suis en retard. Faites plutôt un tour en m'attendant.

Il vit la lueur d'inquiétude dans leurs yeux.

— Vous vouliez être mêlés à tout ça, eh bien, c'est fait. À présent, allez chercher vos femmes et emmenez-les aussi loin que possible.

— Bannon est peut-être fou, mais pas stupide, remarqua Denton. S'il s'en prend à nos familles, ce sera la guerre.

— Je le crois justement assez malade pour faire ça, répliqua le guerrier. Ce type est prêt à tout. Quelqu'un qui flingue trois de ses hommes parce qu'ils peuvent être gênants ne s'arrêtera pas avant d'avoir éliminé tous ceux dont la tête ne lui revient pas ou risque de menacer ses projets.

L'Exécuteur éprouva un fugace pincement au cœur. Pour l'ancien flic et l'Indien, il n'y avait plus moyen de revenir en arrière. L'ennemi connaissait leur visage et voulait leur peau.

Il remonta dans la Blazer et partit pour son rendez-vous avec l'homme de Brognola.

CHAPITRE IX

Le détour par le campement abandonné de la Main Droite de Dieu avait coûté un temps précieux à Bolan, et il était en retard. Déjà, un terrible compte à rebours s'était déclenché dans son esprit, qui le rapprochait du moment où une punition inévitable frapperait ces anciens flics et agents gouvernementaux qui étaient passés du mauvais côté de la barrière.

Il essaya de se débarrasser de la boule d'appréhension, qui lui plombait le ventre, tandis qu'un flot régulier d'adrénaline se déversait dans ses veines.

Ce qui contrariait plus que tout le guerrier solitaire étaient les deux alliés qu'il s'était fait malgré lui. Avoir sur les mains et la conscience le sang de deux innocents et de leurs familles était bien la dernière chose qu'il voulait. Sachant à quel genre d'ennemi il avait affaire, il craignait que Bannon cherche à s'en prendre à Little Joe, Denton et leurs proches avant même qu'il ait pu revenir à Honor.

Il s'efforça de repousser cette pensée dérangeante de son esprit, alors qu'il roulait vers le lieu de son rendez-vous. Il devait rester en état d'alerte, à l'affût du moindre indice de filature. Un peu plus tôt, il avait repéré un véhicule qui circulait à la même vitesse que lui, environ cent mètres derrière. Finalement, alors qu'il s'apprêtait à ralentir et à laisser passer la voiture, celle-ci avait perdu de la vitesse et s'était engagée sur une petite route.

Au bout d'un moment, Bolan repéra le fast-food, au loin, sur le côté de la route. Il emprunta la piste tortueuse et cabossée qui permettait d'y accéder, sans quitter de l'œil ses rétroviseurs intérieur et extérieur. Mais il n'y vit rien que le nuage de poussière qu'il laissait dans son sillage et une route déserte, dans les deux sens.

Le restoroute, plutôt perdu, était une bâtisse de bois aux dimensions respectables avec une véranda et de grandes baies vitrées de part et d'autre de l'entrée. Il était comme posé au milieu de nulle part, écrasé par l'imposante silhouette des Rocheuses aux sommets couronnés de neige. Seules les lignes électriques et téléphoniques qui partaient du chalet semblaient le relier à la civilisation. Avec le soleil qui commençait à plonger derrière la masse déchiquetée des montagnes, jetant des ombres dans toute la vallée, il apparut sous un

jour inquiétant à Bolan. C'était pourtant là qu'il s'était arrêté pour manger tranquillement avant son premier rendez-vous avec la mort et la violence dans le comté d'Honor.

Il dénombra une demi-douzaine de véhicules stationnés devant l'établissement, dont une Plymouth noire quatre portes. Contournant trois pompes à essence, le guerrier rangea la Blazer côté passager de la berline. Il coupa le moteur, puis croisa le regard du type assis au volant. L'homme de Brognola sortit de la voiture. Vêtu d'un blouson de cuir noir et d'un pantalon gris, le visage anguleux, il était grand et mince. Après avoir remarqué la bosse qui trahissait la présence d'une arme sous le blouson de l'homme, Bolan sortit à son tour.

— Je suis l'agent Chambers, monsieur Belasko. Vous voulez sans doute voir ma carte ?

— Inutile. Ou bien vous êtes qui vous êtes, ou bien vous ne l'êtes pas...

L'agent eut un rire léger.

— D'accord. Brognola m'avait conseillé de faire l'économie des mots de passe et autres jeux d'agent secret avec vous. D'après lui, ça n'est pas votre genre.

— J'ai peur qu'il ne s'agisse pas d'un jeu, agent Chambers, commenta Bolan.

— Étant donné ce que je vous ai apporté, je m'en doutais.

Chambers ouvrit le coffre de sa voiture, et désigna le sac noir qui se trouvait à l'intérieur.

— Il y a là tout ce que vous avez demandé. Un M-16 avec vingt chargeurs. Six grenades de 40 mm pour le lance-roquettes M-203. Une combinaison noire, un harnais et des sacoches.

— J'apprécie votre rapidité et votre efficacité, déclara Bolan en s'emparant du sac.

Chambers ferma le coffre.

— Pas de problème.

Bolan se dirigea vers sa Blazer, ouvrit la portière et posa le sac sur le tapis de sol, du côté passager.

— La route a été longue...

Alors que Chambers prononçait ces mots, l'attention de Bolan fut attirée par deux véhicules qui roulaient au ralenti en direction du fast-food. Il n'y avait aucun doute : l'un d'eux était celui qu'il avait remarqué un peu plus tôt et qui avait quitté la route.

— Si vous êtes partant, déclara Chambers, je comptais manger un morceau avant de revenir à Denver.

Bolan prit son Mossberg, puis ouvrit son sac de marin pour y prendre une douzaine de chargeurs, qu'il fourra dans les poches de son manteau. Après avoir verrouillé les portières de la Blazer, il se tourna vers Chambers.

— Ça me paraît une bonne idée. De toute façon, je dois appeler Brognola.

S'il se trompait sur l'ennemi et que son repas se passait normalement, il avait l'intention d'informer le numéro Un sur ce qu'il avait appris concernant une éventuelle attaque de la Maison Blanche.

— Qu'est-ce que vous cachez, sous votre blouson ? demanda-t-il.

— Un Glock 9 mm, répondit Chambers en regardant autour de lui. Vous attendez de la compagnie, Belasko ?

— Ça se pourrait.

Bolan fit jouer le mécanisme du Mossberg, faisant entrer dans la chambre une des huit balles du chargeur.

— Soyez prêt à sortir votre carte, conseilla-t-il. Je ne voudrais pas qu'on croie que je suis là pour faire un casse. Vous avez une pièce de 25 cents ?

Chambers plongea la main dans sa poche et tendit la pièce dont Bolan avait besoin pour téléphoner. Tandis qu'il gravissait les marches du perron, Bolan jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Il constata que les deux véhicules suspects s'étaient arrêtés à l'entrée de la bretelle d'accès au restoroute. Les poils de sa nuque se hérissèrent. Il était observé, c'était une certitude.

L'agent Chambers suivit son regard.

— J'ai comme l'impression que vous allez me dire que vous avez été suivi, murmura-t-il. Je me trompe ?

Comme Bolan ne répondait pas, il ajouta :

— Peut-être qu'il y a deux ou trois choses que je devrais savoir ?

— Gardez les yeux bien ouverts et la main près de votre Glock, lui répondit Bolan de façon laconique.

À l'intérieur du chalet, le guerrier vit de nombreux regards se poser avec inquiétude sur le fusil qu'il portait au côté. Derrière le comptoir, un gros bonhomme au tablier souillé de taches de graisse fronça les sourcils.

— Hé ! Qu'est-ce qui se passe ?

Chambers avait déjà sorti sa carte.

— Pas de panique ! Nous sommes tous deux agents du *Justice Department*.

— Ah ouais ? fit le gros type. Si ça vous ennuie pas, l'ami,

j'aimerais voir votre carte d'un peu plus près.

Au ton de sa voix, Bolan eut la nette impression que ce gros plein de soupe avait de quoi se défendre à portée de la main, sous le comptoir.

— Pas de problème, répondit Chambers en se dirigeant vers lui.

Des boxes s'alignaient le long des murs, de chaque côté de la grande salle, avec quelques tables rondes au milieu. Le haut comptoir de bois s'étendait quant à lui sur toute la longueur du mur du fond. Dessus, des présentoirs proposaient des gâteaux et des beignets, et, derrière, des armoires réfrigérantes étaient garnies de bières et de denrées périssables. Une demi-douzaine de machines à café et deux distributeurs de soda encadraient les armoires aux parois transparentes. À une extrémité du comptoir, contre le mur, un juke-box jouait de la musique country. Bolan eut l'impression que ce resto paumé était fait pour soutenir une affluence qu'il ne connaîtrait jamais, à moins qu'une armée de Hell's Angels n'y fasse irruption.

Sous le regard du patron et des serveuses, Bolan se dirigea vers le téléphone à pièces accroché au mur à une des extrémités du comptoir. Il vit le gros bonhomme reluquer longuement la carte de Chambers avant d'accepter la situation avec un grognement. L'agent alla s'installer sur un tabouret, au comptoir, du côté opposé de Bolan, et demanda un café. Deux vieux étaient assis à côté de lui, occupés par des sandwiches et un pot de bière.

Bolan posa son fusil contre le mur. Il s'emparait du combiné du téléphone quand il entendit le grondement des moteurs, à l'extérieur, puis des portières qui claquaient. Se tournant, il regarda à travers la grande baie vitrée. Il vit au moins une demi-douzaine d'hommes jaillir de deux véhicules et se diriger vers l'entrée du chalet. Malgré la poussière soulevée par l'arrivée des deux voitures, l'Exécuteur put distinguer quatre silhouettes armées de fusils d'assaut.

Trois flingueurs firent irruption dans le restoroute, leurs armes à la main. Alors que le guerrier saisissait son Mossberg, ils levèrent leurs fusils vers lui et ouvrirent le feu. D'autres flingueurs franchirent alors l'entrée, se déployant et tiraillant. Des cris s'élevèrent par-dessus le tonnerre des fusils et le souffle mortel des armes automatiques. Bolan se jeta derrière le comptoir au moment où le téléphone qu'il s'apprêtait à utiliser était ravagé par un essaim de plomb. Il ignorait combien d'hommes il avait face à lui mais, à en juger par le feu roulant qui détruisait les présentoirs de verre et déchiquetait le comptoir au-dessus de sa tête, Bolan estimait qu'il se trouvait en présence d'au moins six flingueurs bien armés.

L'Exécuteur savait maintenant que son téléphone avait été mis sur écoute, et que les hommes de Bannon avaient pu ainsi le pister sans

effort. Et il y avait plus grave : la violence de l'assaut lui donnait à penser qu'ils étaient non seulement déterminés à liquider l'agent Mike Belasko, mais aussi à ne laisser aucun témoin derrière eux. Bolan n'avait pas prévu une telle attaque, surtout dans un lieu public. À l'évidence, Bannon était prêt à aller jusqu'au bout, sans se soucier du nombre de morts qu'il laisserait derrière lui. Bolan se maudit. S'il avait été moins sûr de lui, il n'aurait pas exposé ainsi la vie d'innocents. Mais il était trop tard pour les regrets. À présent, il devait faire son possible pour que lui, Chambers et tous ceux qui se trouvaient dans cette salle, s'en sortent vivants.

Sous un déluge de débris de verre et de liquides divers, il parcourut quelques mètres accroupi derrière le comptoir. Soudain, Chambers passa par-dessus. Il s'écrasa sur le sol, son Glock 9 mm à la main.

Dans un fracas assourdissant, la tempête de balles continuait de ravager le comptoir et tout ce qui se trouvait dessus. Sans rien voir, Bolan entendait des tables et des chaises se renverser, des corps tomber, des hurlements jaillir de toutes parts.

Le guerrier jeta un coup d'œil derrière lui, juste à temps pour voir un flingueur aux yeux hallucinés faire irruption à l'angle du comptoir, armé d'un M-16. Malgré la terrible pluie de verre et d'échardes de bois qui l'aveuglait, Bolan coupa presque le type en deux au niveau de l'estomac, d'une rafale qui projeta sa cible éviscérée contre le mur. Du coin de l'œil, le guerrier repéra alors une silhouette avec un fusil d'assaut qui s'apprêtait à sauter par-dessus le comptoir. Dirigeant aussitôt le canon du Mossberg vers ce nouvel objectif, l'Exécuteur pressa la détente de son arme en même temps que Chambers perforait le type de plusieurs projectiles de 9 mm. Dans un geyser de sang, le flingueur fut éjecté du comptoir comme s'il venait de mettre le pied sur une mine.

Le cliquetis des chargeurs qu'on enfournait dans les fusils d'assaut se fit entendre et, la seconde d'après, le comptoir fut de nouveau arrosé de balles. Bolan n'avait aucun moyen de passer la tête au-dessus et de sélectionner ses cibles. À la façon dont les soldats ennemis pilonnaient sa position et le reste du comptoir avec des vagues balayantes de feu, il comprit qu'ils étaient dispersés et qu'ils espéraient l'obliger à sortir de sa planque. Il devait donc trouver le moyen de se tirer de ce guêpier.

Il le trouva.

Une nouvelle rafale fit voler en éclats, au bout du comptoir, une porte qui donnait sur une autre pièce. D'un mouvement de la tête, le guerrier attira l'attention de Chambers vers l'issue puis, toujours accroupi, il passa à travers ce qui restait de la porte en un roulé-boulé,

comme à l'exercice. L'agent le suivit et ils se retrouvèrent dans une petite cuisine. L'ennemi continuant de tirer sans relâche sur le comptoir, Bolan eut la certitude qu'on ne les avait pas vus quitter leur abri, le bas de la porte étant masqué par le bar.

— Comme je crois vous l'avoir déjà dit, lança Chambers, il y a peut-être deux ou trois choses que je devrais savoir ?

Bolan repéra un petit vestibule qui donnait sur la porte de derrière.

— Plus tard, répondit-il. Allons-y !

Il se dirigea rapidement vers le fond tandis que dans la salle les autres abrutis vidaient consciencieusement leurs chargeurs.

Bolan et Chambers tournèrent prudemment au coin du fast-food, mais la véranda était vide. Bolan rechargea le Mossberg. Le silence se fit soudain dans l'établissement, et seul leur parvint la plainte d'une chanteuse dans le juke-box miraculeusement intact. Alors, un M-16 crépita, du verre explosa et la voix qui sortait du juke-box se tut définitivement. Bolan attendit, tous ses sens aux aguets. Il vit quelques minces rubans de fumée passer par la porte ouverte du chalet et entendit des éclats de verre crisser sous des pas.

De la main, il essuya les filets de sang qui coulaient sur son visage constellé de coupures.

— Il n'est pas là, fit une voix d'homme depuis l'intérieur.

— Si vous êtes à l'arrière, lança une autre voix, je vous recommande vivement vous et votre ami de vous montrer. Les mains en l'air, bien sûr.

Comme il n'obtenait pas de réponse, il insista :

— Vous m'entendez, Belasko ? Il n'y a aucun mort à déplorer ici – du moins, pas encore. Le proprio a essayé de jouer les héros et il s'est pris une balle dans l'épaule. Il s'en sortira. Mais si vous voulez, je peux commencer à tuer tous ces gens, les uns après les autres, jusqu'à ce que vous vous montriez. C'est simple, non ?

En effet, pensa Bolan. C'était tout ou rien. Il jeta un coup d'œil lugubre à Chambers, hocha la tête, puis tendit son Beretta à l'agent, toujours armé du Glock.

Le guerrier exposa rapidement son plan. Il n'avait rien de très recherché – entrer par la porte principale avec Chambers, prendre chacun un côté et tirer –, mais il s'en moquait. Seuls les plus rapides survivraient. Et Bolan avait bien l'intention de survivre.

Le type qui lui avait conseillé de se rendre annonça en hurlant qu'il lui laissait dix secondes. Et alors que l'enflure commençait son compte à rebours, Bolan s'accroupit pour passer sous la baie vitrée et

se diriger vers la porte d'entrée ouverte.

Une silhouette armée d'un fusil d'assaut apparut à l'un des côtés de la grande fenêtre. L'Exécuteur leva aussitôt son fusil. Il pressa la détente, envoyant un peu de plomb et un véritable raz-de-marée de verre sur le flingueur. Le gars s'écroula, la tête en moins.

Un dixième de seconde plus tard, Bolan faisait irruption dans la grande salle. Il fit aussitôt ses comptes, et dénombra cinq ennemis répartis à travers la pièce. Ainsi qu'il l'avait espéré, les types avaient été comme figés par ce qui venait d'arriver à leur copain. Pour arranger les choses, deux des pourris étaient occupés à recharger leurs fusils ou à garnir de nouveaux chargeurs leurs armes automatiques. Bolan saisit sans attendre le léger avantage qui lui était donné.

Levant le fusil à pompe, il tournoya et tira sur un des hommes, à l'autre bout de la pièce. La balle creusa un gros trou dans le torse du pourri, qui s'effondra en crachant le sang. Faisant irruption à son tour, Chambers commença à tirer sur tout ce qui bougeait avec le Glock et le Beretta. Il se jeta à terre pour éviter la soudaine réplique de l'adversaire, une vague de projectiles qui fit exploser la baie vitrée encore intacte, tandis que Bolan actionnait la pompe du Mossberg, avant de diriger son arme vers le type qu'il avait repéré du côté du comptoir. Le flingueur avait à peine levé son fusil Ithaca vers Bolan qu'une balle lui perfora le torse de la pire manière et l'envoya valser par-dessus le comptoir comme une poupée de chiffon. Déjà, le regard de l'Exécuteur s'était porté vers sa prochaine cible. Trois des soldats de Bannon, postés à une des extrémités du bar, faisaient hoqueter sauvagement leurs M-16, conscients que leurs copains blessés étaient en train de crever dans d'atroces souffrances. Alors qu'un essaim de frelons de 5.56 mm venait ravager le parquet, à quelques centimètres de ses pieds, Bolan se jeta sur le côté. Il pressa la détente du Mossberg et déchiqueta un gros fragment du comptoir, juste devant le trio. Un peu en retrait de l'Exécuteur, Chambers mit en action sa double machine de mort. Le flingueur qu'il visait prit une balle en pleine poitrine et une autre au côté, qui le firent tournoyer et aller se vautrer la tête la première dans la mâchoire de verre explosé du jukebox.

Bolan, qui n'avait toujours pas bougé, actionnait la pompe de son fusil et tirait en direction des trois derniers flingueurs. Accroupis, ils s'efforcèrent de rester hors de portée de la grêle de balles qui continuaient de labourer le comptoir, avant de jaillir et d'arroser la pièce avec leurs armes automatiques. Quand l'Exécuteur eut balancé la dernière balle que contenait son fusil, il sortit le Desert Eagle. Juste à temps.

Le pourri qu'il avait envoyé valser par-dessus le comptoir venait de se redresser brusquement. Dégoulinant de sang, un rictus sauvage

aux lèvres, le type leva son Ithaca, les mains tremblantes. Le .44 de Bolan se leva lui aussi et fit feu. Atteint presque à bout portant, le flingueur fut décapité.

Bolan vit que Chambers se trouvait pris sous un feu intense. L'agent put heureusement se jeter dans un box, sortant ainsi de la terrible ligne de tir dont il était prisonnier. Dans la seconde suivante, Bolan comprit que les survivants de ce carnage avaient plus envie de filer que de continuer à se battre. Deux de ces fanatiques sortirent brusquement de leur planque, actionnant leurs armes automatiques et tiraillant au jugé. Bolan dut alors se baisser derrière le comptoir, qui fit les frais de cette nouvelle rafale. À plat ventre, le guerrier contourna le coin tandis que Chambers se redressait et perçait quelques trous dans la poitrine d'un des flingueurs. Le type s'effondra avec un hurlement, et le gros .44 tressauta dans le poing de Bolan. Mais il ne parvint qu'à faire exploser un morceau de verre qui pendouillait dans l'encadrement de la baie vitrée explosée alors que le dernier soldat de Bannon se jetait à travers.

Le guerrier entendit quelqu'un gémir derrière lui. Il se tourna et découvrit le patron affalé contre le mur. Son tablier, déjà sale, était à présent rouge de sang, et il avait une main plaquée sur l'épaule. Le gars s'en tirerait sans trop de dommage. Au même instant, une portière claqua, dehors, et Bolan comprit que l'heure du final n'avait pas encore sonné.

Il fourra son Desert Eagle dans son holster, puis rechargea le Mossberg en même temps qu'il se dirigeait vers ce qui restait de la baie vitrée. Un moteur de voiture s'emballa. L'Exécuteur franchit l'encadrement vide de la fenêtre et actionna la pompe de son fusil. Le dernier des flingueurs l'aperçut alors. Il passa le canon de son M-16 par la vitre de sa portière et balança une courte rafale qui obligea l'Exécuteur à rouler sur le sol de la véranda alors que les balles de 5.56 mm mordaient avec avidité le plancher de bois.

L'autre fit faire marche arrière à sa Cherokee, soulevant un épais nuage de poussière.

Bolan sauta de la véranda pour répliquer au feu ennemi. Le Mossberg gronda dans ses mains. L'autre avait dû voir venir le coup, car il se coucha un battement de cœur avant que le pare-brise de son véhicule ne vole en éclats, juste au-dessus de sa tête. Fonçant sur le parking, Bolan fit jouer la pompe de son fusil alors qu'il survolait les quelques mètres qui le séparaient de la jeep.

Le flingueur accéléra de nouveau, faisant déraeper son véhicule dans une longue marche arrière. Bolan continua d'avancer. Le Mossberg toussota de nouveau, et le toit de la Cherokee fut déchiré.

Puis l'Exécuteur visa le réservoir du véhicule.

Alors que la Cherokee freinait brusquement, il fit feu, fit jouer la pompe du fusil, puis pressa encore la détente du Mossberg, criblant le flanc de la jeep d'une vérole dévastatrice. Plongeant dans le nuage de poussière tourbillonnante, le guerrier continua d'actionner la pompe et d'appuyer sur la détente du fusil. Chaque balle de l'arme redoutable percutait le véhicule avec une telle force que la jeep semblait chaque fois devoir verser sur le côté.

À la huitième détonation, la dernière, Bolan atteignit enfin le point précis qu'il visait.

Une monstrueuse boule de feu déchiqueta la jeep, envoyant des morceaux de ferraille à travers tout le parking. Sans doute le réservoir était-il plein, car l'explosion fut d'une violence inouïe. La carcasse du véhicule se trouva propulsée dans les airs avant de s'écraser sur ce qui restait du toit.

Sans bouger, l'Exécuteur regarda les flammes crépiter furieusement autour de la jeep.

Soudain, un hurlement terrifiant déchira l'air, et une torche humaine jaillit en roulant du brasier. Bolan sortit son Desert Eagle et visa le cœur du flingueur.

Pendant de longues secondes, le guerrier n'entendit que le bruit des flammes qui léchaient avec avidité la carcasse de la jeep. Puis il perçut le souffle rauque de l'agent Chambers, qui sortait du restoroute.

— Nous avons un survivant à l'intérieur, annonça-t-il à Bolan. Le type portait un gilet pare-balles.

— C'est donc qu'il avait envie de rester en vie, murmura Bolan, comprenant qu'il tenait là son prisonnier. Y a-t-il d'autres blessés, à part le patron ?

— Non, et ça tient du miracle. Rien que nos adversaires. Et ils sont dans un sale état.

— J'ai besoin de temps, Chambers. Douze heures, peut-être moins. Vous pouvez garder tous ces gens ici ? Et si la police d'État se pointe, est-ce que vous pouvez me laisser en dehors de tout ça ?

Chambers fronça les sourcils.

— Ce que vous me demandez est plutôt délicat. Je ne sais pas si je vais...

— Vous pouvez essayer ? insista Bolan.

— J'appellerai Brognola. S'il le faut, je peux avoir une équipe ici dans l'heure pour prendre le contrôle de la situation. Mais je ne vous promets rien. Qu'est-ce que vous projetez ?

— Je pars en chasse.

Après un court moment de réflexion, Chambers rendit son Beretta

à Bolan.

— Dans ce cas, dit-il, vous allez avoir besoin de ça.

CHAPITRE X

Cela faisait au plus une trentaine de minutes que Bolan avait quitté le comté d'Honor, pourtant il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis qu'il avait laissé derrière lui le fast-food dévasté. À l'affût du moindre gyrophare ou, pire, d'un véhicule transportant des hommes de Bannon, il roulait en respectant les limitations de vitesse. À l'horizon, les premières lueurs de l'aube apparaissaient derrière les montagnes.

Après que Bolan lui avait donné quelques détails concernant Bannon et son mouvement, Chambers avait promis de garder un contrôle absolu de la situation : il ne laisserait personne quitter le restoroute et retiendrait quiconque s'y aventurerait. Une équipe débarquerait bientôt en hélicoptère pour lui prêter main-forte. Avant de s'en aller, Bolan avait passé un coup de fil à Brognola, utilisant le téléphone cellulaire de la voiture de Chambers. Le numéro Un du *Justice Department* devait faire le nécessaire pour envoyer une douzaine d'hommes du Black Warrior Group sur place, afin d'aider à calmer les esprits et de s'assurer que le patron et les employés de l'établissement se tenaient tranquilles ; cela donnerait assez de temps à Bolan pour débusquer l'ennemi... ou d'être lui-même pris. Brognola avait promis, si cela était nécessaire, de faire pression sur la police d'État et la police locale, et de passer outre leur autorité.

— Mais tu règles ça rapido, Mack. Je ne pourrai pas te couvrir longtemps, avait conclu Brognola.

De toute façon, si Dawson venait à renifler l'odeur du massacre – et tôt ou tard cela arriverait, Bolan le savait –, il y avait de fortes chances pour que le capitaine essaye de tenir le pseudo-agent en laisse afin qu'il s'attaque à Bannon par des moyens légaux.

Seulement, passer les menottes à Bannon et ses hommes, en leur lisant leurs droits, était impossible, Bolan en était conscient. Rien qu'en pensant à cet homme, à ce qu'il avait été, ce qu'il avait fait, créé et, pire, ce qu'il avait l'intention de faire, le guerrier sentait monter la nausée. À ses yeux, il n'y avait pas de pire engeance qu'un flic pourri, quelqu'un qui avait promis de faire respecter la loi, de défendre et protéger les innocents, et qui avait un jour balancé son badge, son sens du devoir et de l'honneur pour les motifs les plus vils. Pour

Bannon et ses soldats, un long séjour dans une cellule de prison, dans un quartier de haute sécurité, était sans doute une perspective insupportable, pire que la mort. Ils tomberaient donc au combat, entraînant dans leur croisade mortelle tous ceux qu'ils trouveraient sur leur chemin.

Que la propre situation de Bolan par rapport à la loi soit devenue délicate n'arrangeait pas les choses. Dans la guerre qui l'opposait à la Main Droite de Dieu, il marchait sur une bande étroite entre les juridictions d'État et l'autorité fédérale. Même s'il pouvait invoquer la légitime défense, il soupçonnait que Dawson exploserait quand il découvrirait ce qui s'était passé dans le chalet. Bolan espérait que l'homme ne le mettrait pas dans une position qui l'obligerait à déposer les armes et à laisser tomber l'affaire. Si cela arrivait, il respecterait la loi au pied de la lettre, et il laisserait Brognola avoir le dernier mot, soit en le retirant de la chasse, soit en lui donnant les coudées franches. Mais le pire serait – et le risque était grand – que sa couverture lui explose à la figure. Dans ce cas, il se retrouverait le gibier de tout le monde, et même les fous de Dieu auraient le droit de le tirer à vu. Quant à la carrière de Hal Brognola, il n'en faudrait plus parler. Et tout ça avait commencé par un excès de vitesse sur la route des vacances !

Bolan jeta un coup d'œil à son prisonnier, qui avait un peu la tête d'un furet qu'on vient de coincer dans un coin. Bolan avait reconnu en lui un des hommes qui accompagnaient Bannon la nuit précédente, lors de sa visite au motel. Le gars avait dit s'appeler Wilkins. Il était assis contre la portière, portant toujours le gilet pare-balles qui lui avait sauvé la vie. Wilkins avait de la chance, pensa Bolan, mais sa bonne étoile ne continuerait de briller que s'il se rendait utile. Jusque-là, il n'avait pas dit grand-chose, sinon qu'il était un ancien militaire et qu'il cherchait à s'extraire des griffes de la Main Droite de Dieu depuis déjà un certain temps.

Bolan attrapa la serviette tachée de sang qui se trouvait à côté de lui et il tapota les entailles qu'il avait sur le front et le crâne. Dans le fast-food, il lui avait fallu plus de temps qu'il n'aurait voulu pour arrêter le sang de couler de ses multiples coupures et écorchures, puis ôter les fragments de verre qui s'étaient incrustés dans son cuir chevelu. Après s'être essuyé, il reposa la serviette.

— Revenons à ce que vous m'avez dit, lança-t-il.

Wilkins prit une profonde inspiration.

— Je vous ai dit tout ce que je sais. Qu'est-ce que vous voulez de plus ?

— Des réponses. J'ai comme l'impression que vous avez gardé une poire pour la soif.

— Bannon ne m’a jamais laissé entrer dans le secret des ultimes détails de l’attaque contre la Maison Blanche. Il ne me faisait pas confiance, je le sentais. Et maintenant, j’ai le sentiment qu’il nous a envoyé au casse-pipe, moi et les autres.

— Si c’était le cas, vous avez été plus fort que lui, remarqua l’Exécuteur. Mais pour rester en vie, il va falloir vous montrer plus bavard.

Un long, très long moment, Wilkins parut réfléchir, pesant à l’évidence le pour et le contre, avant de répondre enfin :

— Tout ce que je sais, c’est qu’il doit se passer quelque chose d’important ce soir. Des hommes, une autre branche du mouvement, s’apprêtent à rejoindre Bannon.

— Combien d’hommes ? Et où ?

— Au cours d’une de nos réunions, j’ai entendu dire qu’ils étaient une vingtaine, mais ils peuvent aussi bien être trente. Je crois qu’ils viennent du Texas et qu’ils ont rendez-vous ce soir avec Bannon. La rencontre aura lieu à la limite de l’État. En même temps, les derniers événements pourraient amener Bannon à apporter quelques modifications... Quoi qu’il en soit, je sais quelle route ils doivent emprunter pour rejoindre le terrain d’aviation.

— Il y a une carte et un stylo dans la boîte à gants. Avant toute chose, je veux que vous m’indiquiez la route sur la carte.

— Qu’est-ce que vous allez faire de moi ? Si je vous aide...

— Votre vie dépend de l’aide que vous m’apporterez, dit Bolan en interrompant Wilkins. Comment comptent-ils se rendre sur la côte Est ?

— À bord de jets Lear, une demi-douzaine.

Des appareils avec antiradar, et tout l’équipement nécessaire pour se débarrasser d’éventuels poursuivants.

Bolan posa un regard interrogateur sur son voisin.

— Pour quelqu’un à qui on ne fait pas confiance, vous en savez beaucoup...

— Je sais ce qu’il faut faire pour survivre, répondit Wilkins. J’ai toujours gardé mes oreilles bien ouvertes et joué le rôle que Bannon attendait de moi.

— Le transfert par avion dont vous me parlez demande de gros apports financiers, non ?

— Bannon a de l’argent. Comme beaucoup d’autres membres du mouvement. Ils ont aussi de nombreuses relations, des contacts avec des militaires, des gens riches ou influents dont vous ne soupçonneriez jamais qu’ils peuvent avoir le moindre rapport avec Bannon et sa

bande de cinglés.

— Et la mafia ?

— Bien sûr. Il n'est pas impossible que ce soit elle qui ait manipulé Bannon. En tout cas, partout où le pouvoir est à prendre...

— Je sais, je sais... Continuez.

— J'étais un de ses contacts dans l'armée, et c'est grâce à moi qu'il a pu se procurer les LAWs. Et puis, peu à peu, il s'est trouvé d'autres filières. Bientôt, j'ai eu le sentiment que je n'étais plus indispensable. Ce que vous ignorez sans doute, c'est que Bannon fournit depuis des années des armes, beaucoup d'armes, aux gangs des grandes villes. Vu votre boulot, vous devez connaître la situation, j'imagine. Le marché des armes est en plein boom. C'est l'argent qu'il tire de ce commerce qui lui a permis de réunir le capital nécessaire à la formation de la Main Droite de Dieu. Qu'est-ce que vous pensez de ça ? D'un côté, il crache son venin sur ces gens, et de l'autre il fait du business avec eux...

Bolan serra les mâchoires. Plus il en entendait sur Bannon, plus il était pressé d'en finir avec ce pourri. Mais la bataille allait être rude. Si Bolan avait souvent vu le visage de la haine et de la rage, l'expression qu'il avait lue dans les yeux de Bannon était une expérience aussi nouvelle que terrifiante, même pour lui. Comme tous les fanatiques, Bannon croyait vraiment à sa cause tordue, il était persuadé d'être dans son bon droit, que les autres se trompaient, et qu'il allait permettre l'avènement d'un monde meilleur. En réalité, la véritable intention de ce malade était de dominer et de contrôler, de mener le jeu en éliminant tous ceux qui ne pensaient pas comme lui ou étaient différents.

Bon sang, le pire était à venir ! Quand il retournerait à Honor, Bolan aurait à affronter une petite armée de fanatiques qui partageaient les vues de Bannon, ressentaient les mêmes choses que lui. Il se pouvait aussi que toute la ville d'Honor soit de son côté... En tout cas, après les révélations de Wilkins, Bolan savait qu'il se trouvait dans une situation inconfortable. Avec une bonne quarantaine de flingueurs en face de lui, il était bien content de pouvoir compter sur la puissance de feu du M-16 et du M-203. Sans parler de ce qu'il avait emprunté à Bannon.

— Alors, reprit-il, vous me dites que Bannon a des relations très haut placées ?

— Il les appelle ses sponsors. Quand on l'a éjecté du FBI, Bannon avait eu le temps de se faire pas mal de relations au Texas. Des types qui aimaient jouer à la guéguerre le week-end, que cela excitait de frayer avec les flics radicaux de Dallas. Et puis, je pense qu'ils

appréciaient ce que racontait Bannon à propos des États-Unis et de leur déclin. Alors, ils lui ont donné de l'argent pour l'aider à monter son organisation, tout en étant plutôt contents de rester en retrait. Je ne pense pas que ces types, dont les gros bonnets mafieux, étaient au courant du trafic d'armes auquel se livrait Bannon, sinon ils n'auraient pas marché. Le trafic d'armes, c'est eux qui le tiennent, en principe, et ils n'aiment pas voir la racaille relever la tête.

— Vous avez des infos sur ces sponsors ? demanda Bolan.

— Non, que des rumeurs, et trop vagues. Comme je l'ai dit, Bannon n'aime pas trop parler d'eux. Il se considère comme un self-made-man, un guerrier surgi des décombres d'une civilisation en pleine déliquescence. Mais il tire toujours de l'argent de ses sponsors.

— C'est comme ça qu'il a obtenu les jets.

C'était plus une affirmation qu'une question.

— Tout juste, confirma Wilkins. Vendus dans la plus grande discrétion, avec des pilotes choisis par Bannon lui-même. Pour cette partie de l'opération, il a eu besoin de l'appui de gens très riches. Des milliardaires du pétrole, à l'en croire, qui ont pour certains des aspirations politiques.

Si Bannon n'était pas un mafieux, la manipulation était évidente. Bolan décida qu'il en avait assez entendu à propos de ces sponsors. Bannon était sa priorité. Ensuite seulement, s'il parvenait à remonter la piste qui menait jusqu'aux soutiens financiers de Bannon, il pourrait s'attaquer à ces gros pontes qui jouaient à distance le jeu écœurant de la Main Droite de Dieu de loin. Mais là, il jouerait en solo.

— Maintenant, j'aimerais que vous m'expliquiez comment Bannon a l'intention de s'attaquer à la Maison Blanche.

— Un assaut frontal. Ça paraît fou, suicidaire, je sais. C'est pour ça que je voulais sortir. Je ne suis pas prêt à donner ma vie pour un type en guerre avec le monde.

— Ça me paraît plutôt judicieux. Qu'est-ce que vous savez précisément du plan de Bannon ?

— Je vous l'ai dit, on ne m'a jamais donné beaucoup de dé...

— Arrêtez de vous foutre de moi, d'accord ? coupa Bolan d'un ton menaçant.

— D'accord, d'accord... Je pense, mais je ne suis pas sûr, que Bannon va faire sauter des bombes dans plusieurs endroits stratégiques de Washington. Des bâtiments institutionnels. Lesquels exactement, je n'en ai aucune idée. Et lorsque tous les flics de la ville seront occupés à essayer de comprendre ce qui se passe, il se dirigera tranquillement vers Pennsylvania Avenue. Il a assez d'hommes pour

réussir son coup et suffisamment d'artillerie pour creuser de gros trous dans la façade de la Maison Blanche. D'après ce que je sais, il se pourrait bien qu'il envisage de faire sauter les portes d'entrée et de donner l'assaut.

Bolan posa un regard sombre sur Wilkins.

— Ce type est givré !

— En tout cas, il est assez cinglé pour aller jusqu'au bout de son plan. Et les autres sont pareils. Ce sont des enragés, qui se foutent pas mal de savoir s'ils quitteront le parc de la Maison Blanche vivants. Bannon est lui-même prêt à mourir pour sa cause, s'il faut en arriver là.

Bolan songea à sa dernière conversation avec Brognola. Lorsqu'il lui avait parlé de la probabilité d'une attaque de la Maison Blanche, son ami l'avait assuré que la sécurité serait renforcée, et qu'il essaierait de boucler et contrôler tout le secteur, interdisant l'accès aux piétons et aux touristes, même s'il serait difficile de convaincre le Président de le suivre.

Quoi que celui-ci décide, le sinistre plan de Bannon commençait à prendre forme : des explosions à travers la ville et, pendant que la police, le FBI et les autres seraient occupés par ces leurre, Bannon pourrait faire son show.

— Je sais que vous étiez avec l'Indien et Denton au campement, reprit soudain Wilkins. Avant qu'on revienne en ville, il y a quelque chose que vous devriez savoir...

Il hésita.

— Quoi ? insista Bolan.

Wilkins déglutit.

— Bannon avait dans son chapeau ce qu'il appelle un plan d'urgence, au cas où il aurait des problèmes. Cet après-midi, il a envoyé deux équipes en mission. L'une a kidnappé la fille de l'Indien, et l'autre a mis la main sur la femme de Denton.

Bolan épingla Wilkins d'un regard perçant.

— S'il arrive quelque chose à Joe, Denton ou leurs familles, ce gilet pare-balles n'arrêtera pas une balle dans la tête ! lâcha-t-il.

Il pressa la pédale d'accélérateur de la Blazer.

Le jour du jugement dernier était arrivé.

Quand il se rangea sur le parking du motel, Bolan trouva ses deux complices qui l'attendaient. À peine eut-il coupé le moteur de la Blazer que le grand Indien et l'ancien flic sortirent de la jeep de

Denton. Tandis qu'ils approchaient, Bolan comprit au regard meurtrier que les deux hommes posèrent sur Wilkins qu'il avait tout intérêt à garder son prisonnier auprès de lui.

— Je suis au courant, leur dit-il.

Alors que Denton semblait près de pointer son AR-18 sur Wilkins, il tourna un regard enragé vers Bolan.

— On est rentrés chez nous pour découvrir que nos familles avaient été kidnappées. Il y avait des mots fixés sur nos portes avec des couteaux. Ces fils de putes nous informent qu'on a tout intérêt à rendre ce qu'on a pris dans les meilleurs délais, sinon ils tueront ma femme et la fille de Joe.

— Vous avez fait ce qu'il y avait de mieux à faire en venant ici, observa Bolan.

— Ça, c'est vous qui le dites ! marmonna Denton, visiblement sur le point d'exploser. Je dois vous avertir que nous avons décidé de rechercher Bannon nous-mêmes. Qu'est-ce que cette sous-merde fout ici ?

D'un rapide coup d'œil, il désigna Wilkins.

— C'est mon prisonnier, répondit Bolan. Il va peut-être nous servir d'appât. Écoutez, vous avez besoin de vous contrôler et de penser clairement...

— C'est vous qui allez m'écouter ! lança Little Joe. Que cette pourriture de Bannon fasse quoi que ce soit à la femme de Stan ou à ma fille, et je tuerai ces salauds jusqu'au dernier, même si je dois y laisser ma peau.

Il souleva le SPAS-12 et ajouta :

— Ils verront ce qu'est vraiment la haine.

Soudain, des lumières, sur la route, attirèrent l'attention de Bolan. Une douzaine de véhicules, au moins, dont les phares tranchaient la nuit comme des couteaux, roulaient doucement en direction du motel. Bolan attira aussitôt Wilkins vers lui et sortit le Desert Eagle de son holster.

— Les fumiers ! lâcha Denton en braquant aussitôt son fusil d'assaut vers le convoi.

— Ne faites rien que vous pourriez regretter ! intervint Bolan en s'adressant aux deux hommes. Pensez à vos familles, et laissez-moi jouer le jeu de Bannon.

Peu à peu, il vit leur rage s'intérioriser.

— Message reçu, murmura enfin Denton.

Ils attendirent, et furent un instant éblouis par les phares alors que les véhicules se déployaient, puis s'arrêtaient au milieu du parking.

Des portières s'ouvrirent et des silhouettes sombres, armées de fusils, s'avancèrent lentement dans les faisceaux de lumière. Ils s'arrêtèrent soudain. Ainsi, découpés par la clarté éblouissante des phares, avec les nuages de condensation qui s'échappaient de leurs bouches dans l'air froid, ils firent à Bolan l'impression de spectres. Durant plusieurs secondes, aucun des hommes armés ne bougea. Puis Bannon s'avança, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'à quelques mètres de la Blazer de Bolan.

— Eh bien, eh bien ! lança-t-il. Regardez donc qui nous avons là. Trois héros et un traître.

Il fixa Wilkins.

— J'ai toujours su que vous n'aviez pas l'étoffe nécessaire pour être des nôtres, Wilkins. Mais ce n'est pas grave. Demain, avant même le lever du soleil, vous serez mort. Je vous en fais le serment.

Il se tourna alors vers Denton et Little Joe.

— Et maintenant, avant que vous fassiez une petite crise de colère, sachez que vos squaws sont vivantes – enfin, pour le moment. Ce qui nous amène à vous, Belasko. L'homme du moment. Le fédéral au pistolet d'or. En vous voyant ici, j'imagine que j'ai perdu six hommes de valeur...

— Vous avez perdu six hommes. Dans mon esprit, le problème ne se pose même pas de savoir s'ils avaient une quelconque valeur.

Bannon renifla, mais il garda le contrôle de sa voix.

— Vous savez quoi, Belasko ? Je vous aime bien, dans un sens. Je suis même tout près de placer de grands espoirs en vous.

— Je serai trop heureux de pouvoir vous décevoir, Bannon.

— Comment diable pouvez-vous rester ici à me parler comme ça ? Vous n'avez donc pas compris que vous êtes des nôtres ?

— C'est là que vous vous trompez du tout au tout ! Je n'ai absolument rien à voir avec vous, Bannon. Nous nous ressemblons, d'une certaine façon, mais comme l'avvers et le revers d'une médaille, dos à dos. L'un de nous deux devra mourir par l'autre.

— Quel dommage que vous preniez les choses ainsi ! J'aurais bien donné dix de mes hommes pour quelqu'un comme vous.

— C'est déjà fait – sept hommes dans le fast-food et les trois que vous avez exécutés vous-même. Combien d'autres vies êtes-vous prêt à sacrifier ?

La haine brûla dans les yeux de Bannon.

— Autant qu'il le faudra. Trêve de bavardage. Vous avez quatre-vingt-dix minutes pour venir en ville avec ce qui m'appartient et Wilkins. En échange, je vous rendrai les deux squaws. Tout le monde

vivra plus heureux après ça.

Il esquissa un sourire glacial.

— Vous pensez que vous êtes meilleur que moi, n'est-ce pas, Belasko ? Eh bien, laissez-moi vous dire que vous ne me battrez pas. Je suis bien trop fort pour vous.

Un long moment de silence passa durant lequel Bolan évalua la possibilité qu'il y avait pour que Bannon ordonne à ses hommes d'ouvrir le feu. Si c'était le cas, l'Exécuteur avait bien l'intention de commencer par coller une balle entre les yeux de ce fou furieux. Et ce salaud devait le savoir, car quand ses soldats dirigèrent leurs armes vers Bolan, l'ancien agent du FBI leva la main pour les arrêter.

— Au cas où vous vous poseriez la question, reprit-il, j'ai le shérif avec moi. Je sais de vilaines choses à son propos, notamment le viol d'une très jeune fille dans le Nord, voilà quelques années. Maulin sait que c'est fini pour lui, ici. Ses paquets sont déjà faits. Cette ville m'appartient, Belasko. Je peux en faire ce que bon me semble. Personne n'appellera Dawson. Les gens ont bien trop peur. Ils savent que si jamais je tombe, ils tomberont aussi. C'est amusant l'effet que peut avoir la peur sur les esprits faibles...

Bannon observa une pause, puis conclut :

— Si jamais Dawson se montrait, malgré tout, j'ai assez de roquettes pour réduire en bouillie pas mal de policiers d'État. Vous êtes seul, Belasko, vous et vos copains. Rappelez-vous, quatre-vingt-dix minutes...

Bolan regarda Bannon et ses hommes s'éloigner lentement dans les lumières et regagner leurs véhicules. Ils firent marche arrière sur le parking du motel, qui se retrouva bientôt de nouveau plongé dans l'obscurité.

L'Exécuteur alla alors chercher dans sa Blazer ce dont il avait besoin pour se battre.

Dans sa chambre, quelques minutes plus tard, Bolan avait revêtu sa combinaison noire et passé un harnais, auxquels il avait ajouté des sacs contenant des munitions pour le M-16, le Beretta et le Desert Eagle, des grenades pour le M-203 et des cartouches pour le Mossberg. Après avoir rentré un chargeur de trente cartouches dans le M-16 et rempli le M-203 avec une ogive de 40 mm, Bolan se tourna vers ses alliés. Wilkins était effondré sur une chaise, l'air complètement abattu.

— Non seulement on n'est que trois contre Bannon et ses miliciens de merde, remarqua Denton, mais on dirait en plus que toute la ville soutient cet enfoiré. On a aussi besoin d'être sûrs que ma femme et la

filles de Joe seront saines et sauvées quand on se pointera là-bas.

Bolan acquiesça d'un hochement de tête.

— C'est la priorité. Mais laissez-moi me charger de l'échange.

— Vous pensez vraiment que Bannon va se contenter de vous donner Annie et Rebecca ? demanda Little Joe.

— Il veut aussi Wilkins, souligna Bolan.

Le visage de l'intéressé se décomposa sous l'effet de la peur.

— Espèce d'enfoiré ! cria-t-il. Je vous ai aidé. Et maintenant vous allez me livrer, comme ça ? Il me collera une balle dans la tête sur-le-champ !

— Pas si je me livre aussi.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda Denton, déconcerté.

— Que je vais me livrer moi-même... Bannon va avoir besoin de la garantie qu'il pourra sortir de la ville sans trop de casse et si les fédéraux interviennent, il peut espérer me monnayer.

Denton plissa les yeux avec inquiétude.

— Vous allez essayer de gagner du temps, attendre que nous ayons récupéré et emmené aussi loin que possible nos femmes, avant de tirer dans le tas ?

— En gros, c'est ça !

— Vous êtes cinglé, Belasko, enchaîna Little Joe. Vous êtes cinglé, mais je vous aime bien. Je commence à penser que nos vies à tous – Stan, Annie, Rebecca et moi – ont de l'importance à vos yeux.

— La question ne se pose même pas, Joe. Sinon, je serais déjà à la chasse aux pourris.

— Est-ce que je peux faire une suggestion ? demanda l'Indien. Laissez-nous une de ces lance-roquettes. Si les choses tournent mal, vous allez vous retrouver dans un beau merdier, et vous aurez besoin que le plus possible d'ennemis soient abattus.

— Je ne veux pas que les choses tournent mal, Joe. Je veux que votre fille et la femme de Denton s'en sortent saines et sauvées. Là-bas, ce sera une petite guerre des nerfs entre Bannon et moi. Faites-le paniquer, et il commencera à tirailler dans tous les coins.

— Vous pensez qu'il ne le fera pas de toute façon ?

Bolan ne répondit pas. Denton avait raison, il en était conscient. Ils avaient besoin de moyens de pression au cas où la situation dégénérerait.

Le guerrier hocha la tête.

— Je vous montrerai comment utiliser les LAWS. Mais nous sommes d'accord : c'est moi qui prends la direction des opérations à

notre arrivée en ville ?

Il attendit, tandis que Denton et Little Joe se consultaient du regard. Ils finirent par lui donner leur accord.

— Si on a l'impression que ça tourne mal, ajouta quand même Denton, si Bannon ne nous laisse pas le choix, alors on se battra avec vous et on flinguera jusqu'au dernier de ces salauds. Entendu ?

— D'abord, occupons-nous de récupérer votre femme et la fille de Joe, répliqua Bolan.

Prenant son prisonnier par le bras, le guerrier entraîna ses alliés vers la porte de sa chambre, puis dans la nuit.

CHAPITRE XI

Depuis le bureau du shérif, au deuxième étage du tribunal d'Honor, Bannon surveillait la rue. À l'exception de quelques lampadaires et de la faible lueur que distillaient les vitrines de deux petits commerces, la ville était sombre et calme. Elle n'était pas vide, toutefois. Sur le trottoir, il repéra les silhouettes armées de quelques durs du coin. Il jura. Ils pouvaient se révéler gênants. Mais il était déterminé à se débarrasser d'eux si jamais ils se trouvaient sur son chemin. Comme il le ferait avec Mike Belasko. Ici et là, derrière les fenêtres, bien à l'abri, Bannon pouvait encore distinguer les silhouettes des habitants d'Honor qui attendaient avec impatience d'assister à l'affrontement. Des moutons ! pensa Bannon avec dégoût et mépris. En même temps, il était amusé de voir comment la peur les avait tenus. La ville entière savait ce qui se passait depuis plusieurs années. Chacun connaissait l'existence d'un groupe paramilitaire dans les montagnes, presque sous son nez ; chacun avait entendu parler de ces hommes libres de faire ce que bon leur semblait, quand bon leur semblait. Pourtant, les braves gens d'Honor avaient choisi de tendre l'autre joue. Bannon soupçonnait qu'ils avaient leurs raisons de ne pas prendre position contre lui. Ils devaient espérer que lui et ses hommes finiraient par faire leurs bagages et s'en aller, ou bien que la police d'État et le FBI se chargeraient d'eux, comme à Waco ; dans les deux cas, ils s'en sortaient sans se salir les mains. Ces imbéciles s'étaient donc écrasés, avec pour unique ambition qu'on les laisse mener leurs existences stupides de bêtes de somme. Bannon éprouva une nouvelle bouffée de haine pour cette ville. Une ville appelée Honor, décida-t-il, méritait le pire, ne fût-ce que parce qu'il n'y avait pas une trace d'honneur dans tout ce fichu comté. Il n'y avait que la Main Droite de Dieu.

Tout en sentant dans son dos le regard de ses hommes, du shérif, de ses adjoints et des deux femmes prisonnières, Bannon continua d'évaluer la situation. Devant la statue de l'éclaireur, il avait une douzaine de véhicules disposés en éventail. Quand la fusillade éclaterait – et elle éclaterait, car le désir qu'il avait de tuer Belasko dépassait tout ce qu'il avait connu jusqu'alors –, lui et ses hommes utiliseraient les voitures pour s'abriter. Certaines seraient détruites ou endommagées, c'était inévitable, mais Bannon avait prévu le coup en

laissant d'autres jeeps et camionnettes à l'extérieur de la ville, une demi-douzaine de véhicules prêts à les évacuer quand l'affrontement avec l'agent fédéral serait terminé. En plus de la caisse de LAWs et des trois bazookas Armbrust qu'il avait sous la main, Bannon disposait de quinze autres lance-roquettes et de cinquante kilos de plastique C-4, planqués tout près. Une heure plus tôt, il avait contacté ses partisans du Kansas. Ils avaient déjà pris l'air, et il leur avait fait savoir que leur lieu de rencontre avait changé ; ils ne se retrouveraient pas à la frontière, comme prévu, mais dans un champ désert situé à une trentaine de kilomètres de la ville.

Plus Bannon pensait à Belasko, et plus son sang bouillait de rage et de haine. Ce fumier avait osé s'opposer à lui, il avait massacré sept de ses soldats, et maintenant il lui agitait un traître au-dessus de la tête comme un ver au bout d'un hameçon. Pire que ça, Belasko avait introduit en lui un parasite, une saloperie qui répandait la peur et le doute, logeait dans son esprit l'idée qu'il n'était peut-être pas invincible, qu'il pouvait échouer. On ne faisait pas un truc pareil à un homme qui menait une révolution. Belasko n'avait-il donc pas compris que la croisade de Bannon ramènerait le pays sur le droit chemin que l'Amérique avait quitté avec la lutte pour les droits civiques ? Cet homme ne se rendait-il pas compte que le véritable ennemi était le gouvernement pour lequel il travaillait, que c'était lui le véritable oppresseur de tous ces gens méritants que les États-Unis abandonnaient. Ici on privilégiait les Noirs et, un de ces jours, les Blancs patriotes comme lui seraient jetées au rebus ! Si Bannon ne parvenait pas à changer la manière de penser de cet homme, il ne lui restait plus qu'à se débarrasser de lui. De façon radicale et définitive.

Il se détourna de la fenêtre et fit face à ses soldats. Ils avaient pour la plupart des mines sombres ; tous étaient armés et prêts à se battre. De la bataille qui se préparait, ils ne tireraient aucune gloire, surtout pas dans cette ville de ploucs. Le principal, pour Bannon, était de survivre à cette nuit, à n'importe quel prix, et ses hommes pensaient de même. Il était satisfait et rassuré de voir qu'ils semblaient aussi durs que l'acier, que leur regard était aussi froid que la main glacée de la mort.

Seul Maulin paraissait avoir quelques problèmes avec ses nerfs...

Le shérif était penché sur son bureau, son cendrier plein des mégots des cigarettes qu'il fumait à la chaîne. Pour la troisième fois en un quart d'heure, Bannon le vit tendre la main vers sa flasque de whiskey. Après une bonne rasade, il essuya la sueur qui perlait à son front. Ses deux adjoints, Stone et Michaels, se tenaient derrière lui. Les cheveux coupés en brosse, ils resplendissaient de jeunesse et de force. Tous deux membres honoraires du mouvement, ils avaient été

attribués par Bannon à Maulin après son élection. Ils secouaient le shérif quand celui-ci rechignait à couvrir certaines activités des soldats de la Main Droite de Dieu.

En regardant le shérif, qui suait et s'agitait, Bannon eut envie de se diriger vers lui et de lui coller son poing sur la gueule. À la façon dont il jetait le regard dans toutes les directions, on aurait pu penser qu'il s'agissait du plus innocent des hommes, pris au piège par des méchants. Bannon savait que c'était loin d'être le cas. À l'époque où il cherchait un bon endroit où s'établir dans la région de Denver, il avait été informé par un de ses soldats des goûts étranges de Maulin en matière de sexe. Il leur avait suffi de mettre sur pied un coup bien monté, de prendre quelques photos, et Bannon avait pu faire sa proposition à Maulin. Grâce à quelques pots-de-vin versés aux bonnes personnes, il l'avait aidé à devenir shérif.

Après son élection, tout ce que Maulin avait eu à faire c'était de fermer sa gueule, et de garder les oreilles et les yeux ouverts, à l'affût de tout fauteur de troubles, de renifler l'odeur des flics ou des Fédéraux si jamais ils venaient fureter dans les montagnes en quête d'agitateurs armés. Mais tout ça était de l'histoire ancienne. C'était avant la mort d'un policier d'État et l'arrivée de ce fédéral de malheur. À présent, Bannon ne voyait plus trop en quoi Maulin lui était utile.

Le shérif consulta une nouvelle fois sa montre.

— Où est-il ? Cela fait presque trois quarts d'heure...

— Il viendra.

— Cette foutue attente me déprime ! marmonna Maulin.

— Buvez encore un peu, shérif. Vous n'êtes à peu près bon qu'à ça, dans l'immédiat...

— C'est facile pour vous, n'est-ce pas ? Vous pourrez vous tirer quand tout sera fini, et poursuivre votre croisade. Moi, je suis fini dans cette putain de ville. Je passerai toute ma vie à me planquer et à regarder par-dessus mon épaule.

Bannon l'ignora, et s'intéressa plutôt aux deux femmes. Elles étaient assises sur des chaises de bois, entourées par plusieurs de ses hommes. Il était plutôt impressionné par leur calme apparent. Elles étaient robustes, solides et plutôt jolies, il devait le reconnaître. L'espace d'une seconde, avec une pointe de jalousie et de rage, il se demanda ce que cela donnerait de les avoir toutes les deux dans un lit. Son regard s'attarda sur leurs pommettes saillantes, leurs yeux sombres et ardents, puis leurs chevelures noires et soyeuses. Elles avaient des corps fermes et arrondis là où il fallait. Quand il sentit son corps s'embraser de désir, Bannon se rappela à l'ordre. Il n'allait pas perdre son sang-froid pour deux petites Indiennes, bordel !

— Quelle farce ! gémit Maulin. Tout ce que vous avez fait c'est me rendre complice d'un kidnapping.

— Arrêtez un peu de pleurnicher, Maulin. Je vous ai déjà dit que vous partiriez avec nous. Qu'est-ce que vous voulez de plus ?

— L'assurance que Dawson ne va pas se pointer, d'abord. Qu'est-ce que vous ferez, alors ? Vous commencerez à flinguer des policiers d'État ?

— J'espère pour lui que nous n'aurons pas à en arriver là, dit Bannon. Espérons aussi que vous n'aurez pas l'idée de me fausser compagnie quand tout cela sera terminé. N'oubliez jamais que j'ai en ma possession quelques photos... très intéressantes.

— Commencez donc à tirailler dans cette ville, et la police d'État sera là avant que vous ayez eu le temps de vous en rendre compte.

Bannon sentit le sang battre à ses oreilles.

— Je vais vous dire un truc, shérif. Il n'y a pas dans ce comté un homme qui ait les couilles de me résister. Quand je regarde autour de moi, tout ce que je vois ce sont des gens morts de peur. Ils ont peur de tout, et notamment que leur petit monde vole en éclats. Personne ne m'a jamais résisté, ni à moi ni à mes hommes. Ce qui se passe ici est symptomatique de ce qui se passe dans le reste du pays – des hommes et des femmes confits dans le silence et la peur, craignant de dire la vérité parce qu'ils pensent qu'ils ont définitivement perdu l'avantage, et qui se sont résignés. Ça ne vous rend pas malade, Maulin ? Vous n'avez pas envie d'avoir de nouveau des couilles ? Moi si. C'est pour ça que je me contrefous de toutes vos soi-disant polices d'État. Rien ne peut m'arrêter, je suis invincible. Je crois en ce que je fais. Je suis prêt à aller jusqu'au bout, à y laisser ma peau s'il le faut, pour ce pays qui a un jour connu la grandeur et a besoin qu'on lui foute un bon coup de pied au cul.

Maulin regarda Bannon comme s'il le voyait pour la première fois.

— Vous êtes complètement malade, dit-il.

— Je suis réaliste. Et déterminé. Je suis ce que tous les habitants de cette ville aimeraient être. Un combattant avec une juste cause.

Soudain, la femme de Denton émit un petit bruit, et Bannon se tourna vers elle. Il eut l'impression qu'elle le jugeait, le dévisageant de ses yeux sombres. Le défierait-elle de la sorte, se demanda Bannon, s'il la déshabillait ici et la prenait sur le bureau de Maulin ?

— J'ai dit quelque chose de drôle ? interrogea-t-il.

— Rien de tout ça n'est drôle, répondit Annie Thundersong. En vérité, c'est même très triste.

— À vous entendre, on croirait que vous savez quelque chose que

j'ignore. Peut-être que vous voulez partager votre petit secret avec moi...

Thundersong haussa les épaules.

— Il n'est pas question de secret avec quelqu'un comme vous. Vous êtes comme un virus qui ne peut rester fort qu'en contaminant les autres ou en entretenant leur peur. Tout ce que vous haïssez et craignez, Bannon, c'est vous-même. Et votre unique source de bonheur, c'est la souffrance et la peine que vous pouvez causer aux autres.

Bannon était conscient que ses hommes l'observaient, qu'ils attendaient de voir comment il allait répondre à cet affront.

— Vous ne pensez pas que je sois capable de mettre cette ville sens dessus dessous et de m'en aller en ne laissant que des ruines, n'est-ce pas ?

— Je pense, répliqua Mme Thundersong sans se démonter, que vous allez faire tout ce que vous allez faire.

Bannon rit, mais d'un rire qui sonnait un peu faux, il s'en rendit compte.

— Vous avez du cran, madame. Denton ne s'est pas trompé.

— Merci. J'aimerais pouvoir en dire autant de vous.

Il fit un pas en avant vers sa prisonnière, qui se raidit en attendant une gifle, mais un grondement de moteurs, dehors, ainsi que la lueur de phares contre les stores, arrêta net Bannon. Lui et plusieurs de ses hommes se précipitèrent vers la fenêtre.

Il regarda les deux véhicules qu'il attendait rouler lentement dans la rue. À mi-chemin, il vit la jeep de Denton s'arrêter tandis que la Blazer continuait. À une certaine distance de la ligne défensive formée par les véhicules de Bannon, la Blazer s'arrêta en dérapant sur le côté, et Belasko sortit. Bannon vit qu'il avait un fusil d'assaut à l'épaule, équipé de ce qui lui sembla être un lance-roquettes. Ainsi, l'homme était venu pour se battre. Il avait compris la nature du marché.

— Alors, comme ça, il accepte les règles du jeu des mauvais garçons, commenta Peterson en ricanant.

Bannon lui sourit.

— Voyons maintenant à quel point il est teigneux !

Laissant Wilkins dans la Blazer, Bolan sortit la caisse d'armes piquée à Bannon de l'arrière du véhicule, puis la déposa au milieu de la rue. L'ancien flic et l'Indien étaient postés à côté de la jeep de Denton, leurs armes à la main. Le LAW était toujours à l'intérieur du

véhicule, prêt à l'emploi. Bolan espérait que les deux hommes n'auraient pas besoin d'utiliser leurs armes. Avant de quitter le motel, il leur avait une nouvelle fois fait promettre de ne rien dire ni faire, même s'il ne croyait plus vraiment à la possibilité d'une conclusion pacifique de son échange avec Bannon. Les choses allaient tourner mal, très mal, il pouvait le sentir jusque dans la fraîcheur venue des montagnes qui emplissait l'air autour de lui. S'il voulait récupérer la femme de Denton et la fille de Joe, il n'avait pas d'autre moyen que d'affronter Bannon. Ce serait un bras de fer psychologique, une petite guerre des nerfs ; et tout ce qu'il pouvait offrir en échange des deux femmes, c'était lui-même, avec l'espoir que Bannon mordrait à l'hameçon.

Le guerrier alla faire sortir Wilkins de la Blazer.

— Restez tranquille, lui dit-il, et vous sortirez vivant de cette nuit. Essayez de vous enfuir, et vous découvrirez ce qu'est vraiment la souffrance.

Bolan fit descendre le M-16 de son épaule. Alors qu'il examinait les alentours, il se rendit compte combien le décor ne lui plaisait pas. Sur son flanc gauche, noyés dans les ombres du trottoir, il repéra quelques-uns des hommes qu'il avait affrontés la nuit précédente. La plupart portaient des bandages, et tous étaient équipés de fusils d'assaut. En tout, il dénombra sept flingueurs, mais il se doutait qu'il y en avait probablement d'autres, éparpillés un peu partout dans la ville.

Du regard, il balaya les bâtiments, de part et d'autre de la rue. Il put détecter la présence d'une bonne trentaine de personnes, derrière des portes et des fenêtres. Impossible pour lui de déterminer s'il avait affaire à de simples spectateurs ou à d'éventuels combattants. Mais, à moins qu'ils ne viennent lui mettre des bâtons dans les roues, il espérait pouvoir les ignorer sans trop de mal.

Bolan porta toute son attention sur le tribunal. Seule une lumière brillait dans le bâtiment. Un instant plus tôt, il avait vu des silhouettes se dessiner derrière le store qui occultait la fenêtre éclairée, mais elles avaient à présent disparu.

Il n'y avait rien d'autre à faire qu'à rester immobile et être vigilant.

L'Exécuteur n'eut pas à attendre longtemps.

Les deux battants de l'imposante porte du tribunal s'ouvrirent soudain pour vomir Bannon et sa horde. Leurs grosses chaussures militaires retentirent sur les marches du perron, puis sur la Grand-Place de la ville.

Bolan jeta à Wilkins un rapide coup d'œil. Il paraissait terrifié.

Sensible à la tension tangible qui emplissait l'air, l'Exécuteur

observa l'ennemi se glisser entre les véhicules stationnés au milieu de la rue. Alors qu'ils se rapprochaient, leurs armes en main ou suspendues à l'épaule, Bolan put presque sentir l'appétit féroce de ces déments qui ne cherchaient qu'à semer la mort et la destruction.

Bolan repéra Bannon, qui tenait en main un Steyr, un fusil d'assaut autrichien à l'allure futuriste. Pour avoir pu se procurer une arme pareille, il fallait qu'il ait de solides relations. Cela conduisit l'Exécuteur à se demander qui étaient ces gens haut placés qui avaient livré leur âme à la cause tordue de Bannon, combien ils étaient, et jusqu'où les tentacules de la Main Droite de Dieu s'étendaient.

Le dénommé Peterson, qui tenait la femme de Denton et la fille de Little Joe, suivit Bannon alors qu'il se détachait des autres et s'arrêtait à une dizaine de mètres de Bolan. Le guerrier scruta les deux femmes et constata avec soulagement qu'elles semblaient calmes.

— Vous allez bien ? leur demanda-t-il.

Elles lui répondirent en hochant la tête.

Non seulement elles étaient aussi belles qu'il se l'était figuré, mais Bolan discerna en plus dans leur regard quelque chose qui lui fit comprendre qu'il avait affaire à des combattantes, des femmes qui ne se soumettraient pas à des crapules tels que Bannon.

— Tout se passe comme je l'avais dit, n'est-ce pas, Belasko ? lança soudain Bannon. Juste vous et moi.

Il inspira, expira, et un nuage de condensation s'éleva au-dessus de lui.

— Est-ce que vous sentez l'odeur de la mort ? Plutôt revigorant, pas vrai ? Avant tout, j'aimerais vous demander quelque chose, Belasko. Vous pensez vraiment que ces gens méritent de vivre ?

Alors que la voix de Bannon flottait jusqu'à lui dans la nuit, Bolan détailla le petit groupe qui se tenait devant lui. Au second plan, collé au barrage de voitures, il reconnut le shérif Maulin, avec deux hommes vêtus comme lui : uniforme brun, manteaux de peau et Stetson sur la tête. Ses adjoints, devina-t-il. Encore des flics qui avaient mal tourné.

Soudain, l'une des silhouettes armées aboya :

— Quand vous en aurez fini avec cette ordure, chef, vous nous donnerez quelques restes pour nous occuper ?

— Fermez-la ! rugit Bannon.

Sans crier gare, l'ancien agent du FBI posa le bout du canon de son Steyr dans l'oreille d'une des femmes. Elle ferma les yeux, mais ne tressaillit même pas. Elle s'était à l'évidence préparée à cet instant.

Bolan braqua aussitôt son M-16 sur Bannon.

— Ne faites pas ça ! lança-t-il.

En réponse, deux douzaines de fusils le prirent pour cible.

— Laissez-les partir, dit-il. En échange, je vous livre quelqu'un d'intéressant. Moi.

Bannon se mit à rire.

— Vraiment ? Eh bien, dans ce cas...

Bolan sentit son doigt se presser sur la détente du M-16 alors qu'un affreux sourire restait figé sur le visage du pourri.

Bannon ramena le fusil d'assaut à son côté, puis fit un signe de tête à Peterson.

— Laissez la fille de l'Indien partir.

Peterson relâcha son otage, qui ne bougea pas pendant un long et dangereux moment. Elle regarda la femme de Denton, comme pour lui signifier qu'elle ne voulait pas s'en aller sans elle. Elle avait du cran, songea Bolan. En même temps, il l'encouragea de la main à ne pas traîner. Enfin, elle s'écarta de Peterson.

— Ne vous arrêtez pas, lui glissa Bolan entre ses dents serrées alors qu'elle passait à sa hauteur.

Son regard resta fixé sur Bannon.

La jeune femme lui obéit. Un instant plus tard, le guerrier entendit un bref échange de paroles entre Little Joe et sa fille, l'Indien lui disant d'aller rejoindre la jeep et d'y rester. Une interminable seconde s'écoula, et l'Exécuteur perçut le son de la portière qui se fermait.

Le plus dur restait à faire. Décider ce malade mental à perdre une autre carte.

— O.K., héros, fit Bannon. Et maintenant, si on en venait à ma caisse ?

— Venez la prendre. Mon offre tient toujours. Wilkins et moi contre la femme de Denton.

Bannon se tourna vers les quelques habitants d'Honor, venus là en spectateurs.

— Si vous voulez vous rendre utile, aboya-t-il, allez chercher cette caisse et rapportez-la-moi.

Bolan saisit tout de suite l'implication de cet ordre. Bannon introduisait de nouveaux pions sur l'échiquier. Leur rôle, soupçonnait-il, irait bien au-delà du simple fait de récupérer la caisse et son précieux contenu.

Sans doute les intéressés partageaient-ils ses soupçons, car aucun ne bougea.

— Maintenant ! rugit Bannon.

L'ordre eut l'effet d'un coup de fouet, et les silhouettes se mirent en mouvement vers la caisse. Bolan sentit leurs regards le sonder. Mais ils obéissaient aux ordres de Bannon, comme ses laquais. Le guerrier restait prêt à descendre son vis-à-vis s'ils s'avisait de lever une arme vers lui. Le rouquin que Little Joe avait plumé au billard, et qui s'était retrouvé avec son propre couteau dans la cuisse, boitilla devant Bannon, braquant son fusil sur l'Exécuteur tandis que les autres soulevaient la caisse et la rapportaient.

— Ouvrez-la ! ordonna celui-ci.

Ils obéirent. Là encore, Bolan se tenait prêt à creuser un gros trou dans le front de Bannon si quelqu'un se rendait compte qu'un des LAWS manquait à l'appel.

Mais le danger passa vite, après que Bannon eut jeté un rapide coup d'œil dans la caisse et qu'il eut manifesté sa satisfaction. Les autres transportèrent la caisse vers un des véhicules.

— Maintenant, Belasko, je veux Wilkins.

— Laissez d'abord partir la femme de Denton.

L'expression du fou de Dieu se durcit, et il se dirigea vers les quelques habitants du coin présents. Bolan se tendit, suspectant que le leader de la Main Droite de Dieu était sur le point d'introduire une nouvelle dimension dans son plan. Alors que les locaux se rapprochaient, Bolan l'entendit dire :

— Vous voulez être un des nôtres, n'est-ce pas, Smith ? Eh bien, voilà une occasion...

Il agrippa le gros rouquin par le bras et l'attira à lui.

— La seule façon de s'en sortir, dans la vie, est de se tenir bien droit et d'affronter l'adversité. Vous êtes prêt à me montrer ce que vous avez dans les tripes ?

Smith acquiesça et tourna un regard chargé d'une haine palpable vers Bolan.

— Vous êtes prêt à donner votre vie pour le mouvement ? dit Bannon d'une voix rauque dans l'oreille de Smith, les yeux fixés sur Bolan. Répondez !

Smith confirma d'un nouveau signe de tête. Bien qu'il n'ait pas saisi tous les mots de Bannon, Bolan était à peu près certain que le rouquin allait être sacrifié.

Bannon eut un sourire étrange.

— O.K., Belasko ! lança-t-il. Je libère la femme de Denton. Vous avez promis de vous rendre, mais je ne vous ai toujours pas vu déposer les armes...

— Laissez-la d'abord partir.

— J'ai votre parole d'homme d'honneur ?

— Laissez filer la femme, Bannon.

— Vous ne me faites pas confiance ?

Bolan était à deux doigts de presser la détente, et de balancer une dose mortelle de plomb entre les yeux de Bannon.

— Dès qu'elle sera à l'écart. Vous n'aurez rien, sinon. Vous me tuerez peut-être, ou peut-être pas. Mais quoi qu'il arrive, je peux vous garantir que je vous collerai d'abord une balle dans la tête.

Un fragment de seconde passa durant lequel tout sembla sur le point de basculer dans le sang. Le seul bruit que Bolan entendait c'était la respiration oppressée de Wilkins.

— Libérez la squaw de Denton ! ordonna son chef à Peterson.

Le guerrier n'aimait pas ça. Quelque chose dans l'expression et la voix de Bannon l'avertit que la situation était sur le point d'exploser.

Peterson poussa Mme Thundersong vers Bolan.

— Maintenant, posez votre arme, Belasko, marmonna Bannon en se rapprochant peu à peu de Smith.

Bolan n'esquissa pas le moindre mouvement.

— Vous commencez vraiment à m'agacer ! hurla son vis-à-vis, hystérique. Je vous ai dit de poser votre arme et de vous ramener, vous et Wilkins.

— Quand la femme de Denton sera à l'abri.

— C'est fait ! Maintenant, posez votre foutu flingue !

Bolan se glissa devant Mme Thundersong, sachant qu'il avait passé le cap le plus important.

— Passez derrière ma voiture, chuchota-t-il.

La femme se glissa derrière lui et alla sans à-coup jusqu'à la Blazer.

Une rage terrible emplit les yeux de Bannon.

— Vous croyez vraiment que vous pouvez vous foutre de ma gueule comme ça ? Vous le croyez vraiment ?

Les choses s'étaient passées exactement comme Bolan l'avait espéré. Sachant que le moment était venu, bougeant à la vitesse de l'éclair, l'Exécuteur se jeta derrière la Blazer un battement de cœur avant que Bannon ne repousse Smith et fasse cracher son Steyr.

La seule cible disponible était Wilkins, qui prit de plein fouet l'essaim de projectiles destiné à Bolan.

Combattant avec toute la rage qu'il avait contenue jusque-là, Bolan arrosa la ligne de flingueurs, puis se coucha pour s'abriter

quand les soldats de Bannon lâchèrent une barrière de feu en retour.

Du coin de l'œil, l'Exécuteur vit la traînée de feu d'un missile qui passait au-dessus de sa tête.

La rue fut illuminée comme en plein jour lorsque le projectile du LAW explosa au beau milieu de la ligne de véhicules, dans un tonnerre de fin du monde.

Il avait gagné la partie de poker menteur. Maintenant restait à gagner la guerre, ce qui serait beaucoup plus difficile.

CHAPITRE XII

Bolan avait d'innombrables fois risqué sa vie au combat, alors que tout semblait contre lui, poussé par sa volonté féroce de survivre et de poursuivre sa juste guerre.

L'Exécuteur était persuadé qu'il y avait encore dans le monde des gens qui méritaient qu'on se batte pour eux, qu'on les sauve et même, s'il fallait en arriver là, qu'on meure pour eux. Cette conviction l'emplit d'un regain de force et de rage.

La première salve de l'ennemi s'abattit avec une terrifiante violence sur la Blazer, coïncant Bolan durant un instant. Alors que le verre explosait au-dessus de sa tête, que des dizaines de balles couinaient et ricochaient avec des étincelles sur le goudron, le guerrier sut qu'il n'avait que quelques secondes pour agir avant qu'un projectile perdu les atteigne, lui ou Mme Thundersong, ou qu'une étincelle mette le feu au réservoir de la voiture. Un rapide coup d'œil par-dessus son épaule lui permit de voir que Denton et Little Joe pilonnaient rageusement les positions ennemies, avec les feux combinés du fusil d'assaut et du SPAS-12.

Bolan prit la femme de Denton par le bras.

— Restez derrière moi. Quand je vous dirai de courir, foncez, restez baissée et sortez de la place. N'allez pas rejoindre votre mari, courez !

Abritant la femme derrière lui, le guerrier gagna rapidement l'arrière de la Blazer, sur l'avant de laquelle le feu de l'ennemi se concentrait. Il prit une courte inspiration et cria :

— Maintenant !

L'Exécuteur contourna le véhicule par l'avant, le doigt bloqué sur la détente du M-16, s'efforçant de descendre le premier flingueur qui se montrerait derrière les décombres des voitures en flammes. Il aperçut des corps éparpillés devant les véhicules, qui bougeaient encore pour certains, et laissaient parfois échapper des cris de douleur. Mais Bolan ne s'intéressait qu'à ceux des flingueurs qui avaient pu trouver refuge derrière le rideau de feu, et parmi lesquels se trouvait peut-être Bannon. Le guerrier n'avait aucune certitude d'avoir eu ce pourri.

Un type avec la jambe bandée était couché dans une mare de sang, et Bolan l'entendit implorer la pitié de Dieu. Mais cette nuit, il n'y aurait de pitié pour personne, pas de rédemption pour l'ennemi, pas de salut pour la ville d'Honor.

Des hurlements hideux déchirèrent l'air alors que Bolan descendait trois nouvelles cibles d'une longue rafale balayante. Il décida de frapper un grand coup au cœur de l'ennemi. Il mit en action le M-203 et frappa les véhicules encore intacts.

Ajoutant au chaos et à la confusion, la terrible grenade de 40 mm déchiqueta trois voitures, dans une explosion assourdissante qui projeta des fragments de ferraille et de chair humaine dans toutes les directions. Mais comme la première fois, la Main Droite de Dieu revint très vite à l'assaut, pistant Bolan avec une fureur qui révélait la détermination de ces hommes dans leur cause perverse.

Une tempête de balles s'abattit sur le guerrier, mais il avait déjà trouvé refuge en un brutal roulé-boulé derrière une camionnette. Il ajusta les silhouettes mouvantes qu'il devinait derrière les flammes, et vit bientôt un flingueur tourner et s'effondrer.

Du regard, il chercha Mme Thundersong et constata qu'elle s'était conformée à ses instructions et allait atteindre la limite des lumières de la place pour se fondre dans le noir. Mais Bolan découvrit aussi que Denton avait résolu de venir au-devant de sa femme et de l'aider. L'ancien flic contourna la jeep, lâcha le feu de son AR-18 sur l'ennemi, tout en hurlant à sa femme de se coucher. Des balles rageuses mordirent la chaussée tout autour de lui.

Très vite, Bolan rechargea le M-203, avant d'envoyer un nouveau message de terreur dans les rangs de l'ennemi. L'explosion fit taire les flingues des soldats de Bannon pendant un court moment, dont il profita pour rentrer un nouveau chargeur de trente cartouches dans le M-16. Il se montra et arrosa encore la ligne de véhicules, obligeant certains de ses adversaires à aller chercher un autre abri pour échapper à son offensive. Cela suffit à Denton pour rejoindre sa femme, l'agripper par le bras et l'entraîner vers le bas de la rue.

Alors que le guerrier venait de balancer son ultime balle de 5.56 mm pour concentrer l'attention de l'ennemi sur lui, il aperçut une haute silhouette se détacher sur un côté de la ligne de feu. À la lueur intense des flammes, Bolan reconnut les traits de Bannon. Quelque chose de métallique étincela dans les mains de l'homme, et il ne fallut qu'un fragment de seconde à Bolan pour reconnaître le MM-1.

— Tirez-vous de là ! hurla-t-il à Little Joe, qui gardait sa position en pilonnant avec le SPAS-12.

Bolan expédia une nouvelle grenade vers la ligne de véhicules.

Peu après, alors qu'il était déjà en mouvement pour trouver un nouvel abri, un halètement sinistre fendit l'air, derrière lui. Il se jeta contre une porte, qui céda sous le choc, et plongea dans l'obscurité d'un bâtiment, un instant avant que la camionnette derrière laquelle il se trouvait soit soufflée et projetée à travers le trottoir. Le châssis retomba sur l'auvent d'une boutique, qui s'effondra dans une avalanche de feu, de morceaux de ferraille et de verre, tandis que la carcasse incandescente de la camionnette venait percuter la façade du petit immeuble. Sachant que sa vie était en jeu, l'Exécuteur courut aussi vite qu'il le put, traversant un hall pour rejoindre la porte de derrière, à l'autre extrémité. Il se jeta de tout son long sur le sol au moment où une nouvelle série d'explosions envoyait une boule de feu hurlante à ses trousses.

Une bouffée de rage aveugle avait terrassé Bannon quand il avait compris que Belasko lui avait tenu tête. L'agent fédéral avait campé avec fermeté sur ses positions, il avait obtenu ce qu'il voulait, et rien que pour cela Bannon lui devait du respect... Au même instant, il lui avait semblé que le monde explosait, et les trois – Wilkins, Belasko et la femme – s'étaient fondus en un magma confus d'entités sans visages : Belasko qui agrippait la femme, puis sortait avec elle de la ligne de feu, Wilkins qui se tenait paralysé devant la Blazer, les soldats qui attendaient son ordre de tirer. Consumé par la rage de tuer, Bannon avait alors concentré sa haine sur la seule cible disponible – Wilkins.

L'enfer, alors, s'était déchaîné. Comme une première explosion dévastait une partie de sa ligne défensive, Bannon avait dû se rendre à l'évidence : Belasko s'était montré plus malin que lui. Il avait gardé un des LAWs, que l'Indien venait d'utiliser.

Pour Bannon, néanmoins, la guerre était loin d'être finie. Quand la première rafale de Belasko avait laminé son bouclier humain, Bannon s'était mis précipitamment à l'abri. Par chance, l'explosion de la première roquette s'était produite à l'extrémité du flanc droit des véhicules, épargnant le gros de ses troupes. Alors que la panique s'installait, il avait dû œuvrer activement et rapidement pour reprendre l'initiative, et ses soldats avaient répondu à l'appel.

Lorsqu'une seconde, puis une troisième explosion avaient ébranlé la nuit, et que Bannon s'était aperçu qu'il était toujours vivant, il en avait conclu que Dieu ne pouvait être que de son côté.

Alors que trois missiles destructeurs étaient venus semer la mort dans ses rangs, Bannon pouvait encore compter sur de nombreux flingues, qui se vidaient avec une détermination sauvage sur l'ennemi.

Mais il n'en attendait pas moins de ses troupes. Comme il scrutait le champ de bataille, devant lui, à travers les flammes et les tourbillons de fumée, Bannon avait pu distinguer Mme Thundersong qui se précipitait dans les bras de son mari. Et une fois encore, il avait senti la bile de l'échec monter en lui. Il avait alors résolu de prendre les choses au sérieux. Il avait sorti le MM-1 de sa caisse, soulagé que celle-ci ait été épargnée par les explosions et les débris de métal qui avaient volé de toute part. Avec quatre LAWs à sa disposition, il avait de quoi faire beaucoup de dégâts dans Honor, avant de prendre la fuite avec ses hommes.

Se déplaçant derrière le mur de flammes et de fumée, évitant les balles de Belasko et de ses alliés, Bannon arma le MM-1, puis pulvérisa la camionnette derrière laquelle se dissimulait l'agent avec un missile de 28 mm. L'explosion, d'une violence inouïe, projeta le véhicule contre le petit immeuble. Quelques secondes plus tôt, Bannon avait vu Belasko se jeter contre la porte d'entrée du magasin qui se trouvait au rez-de-chaussée. Une boutique de bricolage. Un endroit plein de produits chimiques. C'était parfait, songea Bannon. Non seulement il allait en finir avec Belasko, mais il allait en plus déclencher un gigantesque incendie qui ravagerait la ville.

Les mâchoires crispées, plein de rage, Bannon expédia trois projectiles dans le magasin. Une monstrueuse boule de feu désintégra l'immeuble, et un champignon de fumée noire, tout aussi monstrueux, s'éleva vers le ciel. Bannon resta comme paralysé durant un long moment. C'était un spectacle magnifique, impressionnant : ce flamboiement grandiose qui montait à l'assaut des cieux, ces doigts de feu qui fendaient l'air à toute allure, afin de se répandre partout, le crépitement des flammes qui sonnait comme une musique diabolique. Rien ni personne ne pouvait survivre à un tel cataclysme.

Recouvrant ses esprits, il découvrit que la panique s'était emparée des habitants. Il les vit jaillir de chez eux et se diriger vers leurs véhicules, certains prenant même la fuite à pied. Bannon, lui, conservait un calme qui le surprenait. Honor brûlerait jusqu'à ses fondations. Même si quelqu'un prévenait les pompiers, ou alertait la police d'État, cela ne servirait à rien.

Avec le MM-1 à son côté, le leader de la Main Droite de Dieu se livra à un rapide examen de ses jeeps et de ses camionnettes. Il trouva cinq véhicules intacts, y compris celui qui contenait le gros de sa réserve de roquettes. Il commença à aboyer ses ordres. D'abord il commanda à Peterson de prendre une dizaine d'hommes avec lui, de faire sortir les véhicules en état de marche de la ville et de l'attendre. Il donna ensuite l'ordre à six de ses soldats de former deux trinômes et d'aller inspecter l'arrière du bâtiment qu'il venait de détruire, à

présent la proie des flammes, et de tirer sur tout ce qui bougeait.

Alors que les six hommes allaient exécuter ces ordres, Bannon s'intéressa aux morts et aux mourants. Au premier coup d'œil, il estima qu'au moins huit des siens avaient trouvé la mort lors du premier assaut. L'un d'eux avait été catapulté contre la statue du pionnier et était étendu près des marches du tribunal, les membres disloqués. L'impact de son corps avait brisé une partie de la statue, laissant des éclats de pierre à la base.

— Bon sang, Bannon, je... je vous l'avais dit... Je vous avais... prévenu...

Maulin. Bannon trouva le shérif au beau milieu d'une mare de sang, une main plaquée au niveau de l'épaule. Ses deux adjoints étaient eux aussi vivants, mais dans un sale état, et ils gémissaient, vautrés sur la chaussée.

Bannon n'avait pas de temps à consacrer aux blessés.

Alors que le rugissement des moteurs envahissait la nuit et que les véhicules s'ébranlaient, il sortit de son holster un pistolet Detonics et balança deux balles de .45 ACP dans le crâne du shérif. Il se tourna vers ses deux adjoints et leur prodigua le même traitement définitif. C'était dommage, pensa-t-il. Les deux hommes étaient de jeunes gars de valeur mais, blessés, ils n'étaient plus que des fardeaux.

Le fracas des détonations résonnait encore dans ses oreilles quand Bannon remarqua les gyrophares juste au bout de Main Street.

La police d'État.

Excité par la perspective de livrer bataille à la loi officielle, Bannon s'éloigna du carnage et des flammes. Il croisa des voitures et des 4x4 qui descendaient la rue, avec à leur bord des habitants d'Honor paniqués, qui cherchaient à fuir. Bannon repéra aussi son bouclier humain, Smith, qui prenait le large, et il lui perfora l'arrière du crâne avec une balle de .45. Alors qu'il avait compté six voitures de patrouille qui s'engouffraient dans la ville, il remarqua que Peterson et les véhicules prévus pour l'évacuation s'étaient arrêtés.

— Attendez ! cria-t-il à Peterson. Que tous ceux qui ne conduisent pas descendent et viennent avec moi. Nous partirons tous ensemble une fois que nous aurons déblayé le passage.

Les soldats surgirent des véhicules, rentrant des chargeurs pleins dans leurs fusils d'assaut. Bannon cria à deux des hommes de prendre chacun un LAW dans la caisse, derrière lui, et de se mettre en position.

Puis le leader découvrit que Wilkins n'était pas mort.

Du coin de l'œil, il le vit qui essayait de se redresser contre la Blazer. Son manteau et sa chemise étaient en lambeaux, mais il n'y

avait aucune trace de sang. Wilkins portait un gilet pare-balles.

Se dirigeant vers le traître, Bannon lui décocha un sourire grimaçant, leva le canon de son Detonics avant de lui tirer deux balles en pleine tête, à bout portant.

Puis, comme touché par une grâce divine, il rangea le Detonics dans son holster, leva le MM-1 et marcha vers la police d'État.

Stan Denton et sa femme coururent jusqu'à ce qu'ils aient presque atteint les limites de la ville. Quand il se retourna pour regarder en arrière, Denton vit Little Joe à bord de sa voiture, qui conduisait sa fille loin du combat.

Denton entendit alors les explosions, assourdissantes. Il posa les yeux à l'endroit où il avait vu disparaître Belasko. La douleur et le regret lui nouèrent douloureusement la gorge. Pourtant, il refusait de croire que l'homme qui avait sauvé la vie de sa femme et celle de la fille de Little Joe était mort.

Il fit rentrer un chargeur de trente cartouches dans son arme.

— Reste ici, dit-il à sa femme.

Mme Thundersong lui agrippa le bras.

— N'y va pas, l'implora-t-elle. Ils te tueront. Il n'y a plus rien à faire, de toute façon.

Les yeux pleins d'une détermination farouche, Denton adoucit sa voix autant qu'il put pour répondre à sa femme.

— Reste ici et attends-moi. Je serai bientôt de retour.

— Si cet homme se trouvait dans l'immeuble qui a explosé, il est mort.

— On n'en sait rien. S'il est vivant, il a besoin de mon aide.

Un instant, Denton pensa que sa femme allait protester encore. Mais elle le lâcha et hocha la tête. Dans ses yeux, l'ancien flic vit l'éclat d'une lueur de respect, et sur son visage il put lire la marque de la gratitude qu'elle éprouvait pour l'homme qui était venu affronter Bannon. Même si elle craignait le pire, Denton savait qu'elle comprenait.

Et il espérait aussi qu'elle comprenait le besoin qu'il éprouvait de voir Bannon et les autres morts. Sans cela, jamais plus ils ne connaîtraient la paix.

Après avoir mis sa femme à l'abri dans une ruelle sombre, il se mit en mouvement. Il repéra Little Joe courant sur le trottoir, sous les arcades, après avoir abandonné la jeep. L'Indien était armé de son SPAS-12, prêt à faucher tout ce qui se dresserait sur son chemin.

Denton le vit lui adresser un signe de la main, le pouce dressé. Il connaissait si bien Little Joe qu'il put presque entendre les mots que son ami avait l'habitude d'employer quand il se trouvait le dos au mur : « C'est un bon jour pour mourir. » Ainsi, lui aussi, ayant mis sa fille à l'abri, venait au secours de Belasko !

Quand Denton vit les silhouettes de Bannon et de ses hommes sortir du mur de feu qui s'élevait à l'extrémité de la ville, il se dit que Little Joe et lui avaient sans doute mieux à faire que d'aller affronter ces fous. Mais ils devaient bien ça à Mike Belasko. Et s'il était mort, ils devaient le faire pour honorer la mémoire de l'homme qui avait sauvé les deux femmes.

CHAPITRE XIII

Mack Bolan se reçut durement sur le revêtement de l'allée qui se trouvait derrière le bâtiment en flammes. Après avoir été projeté à travers la porte du fond comme un missile humain, poursuivi par de terrifiantes langues de feu, il lui fallut de longues secondes pour se remettre, et d'autres encore pour que la sonnerie qui teintait dans ses oreilles s'atténue un peu et qu'il entende les rafales d'armes automatiques, de l'autre côté de la rue.

Encore sonné, il engagea un chargeur plein dans son M-16 et se dirigea en titubant vers le tribunal.

À l'angle de la poste, le guerrier s'accroupit, son arme contre l'épaule. Il repéra Bannon. Il s'apprêtait à viser le leader de la Main Droite de Dieu, quand le crépitement de fusils automatiques l'obligea à se plaquer contre le mur. Trop concentré sur Bannon, il avait presque oublié les autres flingueurs, qui se trouvaient derrière leur chef ou sur le flanc droit des véhicules dévastés. Durant d'interminables secondes, Bolan se trouva bloqué par un infernal tir de barrage.

Avec un chargeur de neuf cartouches dans son SPAS-12, Little Joe était sur le point d'accomplir ce qu'il avait rêvé de faire pendant plus de trois ans. L'heure était venue pour lui et Denton de rendre une partie de ce qu'ils avaient enduré. Pour Little Joe, nul n'était innocent à Honor. Sans doute certains de ses habitants ne l'avaient-ils pas maltraité directement, mais il avait vu leur expression, saisi le murmure de leur consentement tandis qu'on le malmenait, ou lorsqu'on avait menacé sa fille ou la femme de Denton. Il avait ravalé sa colère en attendant le jour où il la laisserait exploser. Et ce jour était arrivé. S'il ne tirerait pas sur un citoyen d'Honor désarmé, il savait que Bannon et ses flingueurs auraient moins de scrupules, et il se pliait à cette fatalité. Selon lui, un homme était ou bon ou mauvais, et à un moment ou à un autre, au cours de sa vie, il devait choisir son bord. Ne pas choisir était aux yeux de l'Indien le pire des péchés. D'une certaine manière, il éprouvait presque du respect pour ceux qui se ralliaient au camp du mal, car eux au moins avaient des principes, aussi condamnables soient-ils. Demeurer entre le bien et le mal faisait

d'un homme un moins que rien. Et la plupart des habitants d'Honor étaient précisément cela pour Little Joe : rien.

Après avoir dressé le pouce vers Denton, qui se trouvait de l'autre côté de la rue, il descendit le trottoir avec la même détermination que ses ancêtres lorsqu'ils partaient à la guerre. Ce qui importait le plus, la sécurité de sa fille et de la femme de Denton, était réglé. Tout ce qu'il restait à faire, à présent, c'était abattre l'ennemi ou mourir en guerrier. Depuis la perte de sa femme, emportée par un cancer cinq ans plus tôt, Little Joe avait l'impression qu'il avait connu chaque jour une mort lente, alors qu'il cherchait l'oubli dans les bouteilles de whiskey, le jeu ou l'affrontement avec les gens du coin, qui le haïssaient simplement pour être ce qu'il était, un Indien. Mourir au combat serait une fin honorable.

Mike Belasko avait prouvé qu'il était un ami et un guerrier. La pensée que l'homme qui avait tout fait pour récupérer sa fille avait pu périr dans l'explosion était comme un couteau plongé dans le cœur de Little Joe. Mais cela entretenait aussi le feu qui le brûlait.

Devant lui, il vit les soldats de la haine sortir des flammes, armés jusqu'aux dents.

Derrière lui, la loi s'engouffrait dans la ville.

Little Joe voyait aussi les bons citoyens d'Honor s'enfuir avec terreur d'immeubles en flammes ou aller se réfugier dans leurs véhicules. Les spectateurs étaient devenus des cibles potentielles pour la rage et la haine de Bannon, ou des boucliers humains, selon ses besoins. Dans la panique, de nombreuses voitures s'étaient accrochées, et certains avaient jugé plus prudent de filer à pied. Des femmes hurlaient dans la rue, des hommes criaient face au cataclysme destructeur qui s'abattait sur leur ville. Dans ce chaos, Little Joe dut attendre pour repérer sa cible.

Et bientôt, une nouvelle vague de violence déferla.

De l'autre côté de la rue, il aperçut Denton, embusqué derrière un pick-up Chevy, qui tirait sans relâche avec son fusil d'assaut. Une de ses rafales lamina un des hommes de Bannon.

Alors que le leader de la Main Droite de Dieu et deux de ses soldats lâchaient un barrage de roquettes sur la police d'État qui venait de rejoindre le champ de bataille, Little Joe commença à pilonner l'ennemi avec son SPAS-12. Un des flingueurs se trouva dans la trajectoire de sa rage meurtrière, et la violence de l'impact l'envoya à travers le pare-brise d'une antique Thunderbird.

Bientôt, le camp adverse parut prendre conscience de la présence de Little Joe, sur le trottoir, mais l'Indien continua de semer la mort. Du coin de l'œil, il vit quelques-uns des flingueurs de Bannon

concentrer leur feu sur une silhouette embusquée à l'angle de la poste. L'Indien eut un léger sourire.

Belasko était vivant.

L'instant d'après, alors qu'il explosait le pare-brise d'un des véhicules de Bannon, Little Joe eut l'impression qu'un feu intense, insupportable, se répandait avec une violence inouïe à travers chaque terminaison nerveuse de son corps, et il fut propulsé à travers la vitrine d'un magasin.

Sans raison apparente, deux des flingueurs qui balayaient sans relâche la position de Bolan furent soudain fauchés et couchés au sol. Risquant un nouveau coup d'œil dans la rue, Bolan découvrit pourquoi.

Tel un ange rédempteur, Little Joe roula sur le trottoir. À la lumière des flammes, l'Exécuteur put voir que le poncho de l'Indien était souillé de sang.

Accompagné par le bégaiement incessant des armes, Bolan resta baissé alors qu'il courait vers une carcasse de voiture en flammes, droit devant lui. Le doigt bloqué sur la détente du M-16, le guerrier abattit deux flingueurs, puis il avança dans les nuages de fumée noire. Avec son avant-dernière grenade de 40 mm logée dans le M-203, il était résolu à contrarier la fuite de Bannon.

Car l'ennemi semblait entamer sa retraite.

Une détonation à retardement, à proximité de l'épave derrière laquelle Bolan s'était momentanément abrité, le projeta sur le côté et stoppa net sa progression. Il heurta durement l'asphalte alors que des débris tombaient avec fracas sur le sol, non loin de lui. Se redressant sur un genou, Bolan visa un des véhicules à bord duquel les soldats ennemis embarquaient.

La gomme hurla sur le goudron, Bolan laissa le 4x4 rouler sur quelques mètres, puis il pressa la détente du M-203. Le projectile percuta sa cible à bout portant. Bolan ignorait si Bannon se trouvait à bord du véhicule, mais au moins sut-il qu'il venait encore d'éliminer quelques adversaires quand la jeep fut pulvérisée.

S'éloignant rapidement des innombrables rubans de feu qui ondulaient avec frénésie tout autour de lui, l'Exécuteur fouilla la ville du regard. Au loin, sur sa droite, il repéra une silhouette qui faisait feu sur les véhicules en fuite avec un fusil d'assaut. Tous ses sens en alerte, Bolan descendit la rue et identifia Denton.

Les feux conjugués du AR-18 et du SPAS-12 arrosèrent un autre des véhicules de Bannon. Une langue de feu lécha la camionnette

quand le réservoir s'enflamma, avant qu'une terrible explosion propulse le véhicule vers l'avant et l'envoie s'écraser contre la façade d'un immeuble. Les flammes prirent aussitôt d'assaut ce bâtiment jusque-là épargné par leur fureur destructrice.

Alors que le guerrier continuait de descendre la rue, une silhouette au visage ensanglanté jaillit de l'ombre, l'arme levée. Le guerrier épingla l'homme d'une courte rafale et il continua sa progression, les yeux illuminés par l'immense incendie qui ravageait la paisible petite ville d'Honor.

CHAPITRE XIV

Sans l'adrénaline qui circulait dans ses veines, sans sa conviction intense que l'affrontement était loin d'être fini, Mack Bolan aurait été assommé par le carnage qu'il découvrait.

Des cadavres, des fragments de verre et des débris fumants étaient éparpillés un peu partout. D'épais nuages de fumée noire tournoyaient dans l'air à travers toute la ville, avalés par les foyers rageurs allumés ici et là. Les habitants d'Honor, hommes et femmes, se bousculaient dans ce qui restait de leur ville ; chacun consolait ses proches et ses amis. Bolan surprit des coups d'œil dans sa direction, accusateurs, chargés de peur ou de haine, et d'accusation, tandis que d'autres juraient tout bas.

Little Joe arriva en boitillant derrière le guerrier, qui posa sur lui un regard inquiet.

L'Indien n'arborait pas son habituel sourire, mais faisait la grimace. Son visage était un masque sanglant de coupures et d'écorchures.

— La balle est ressortie au niveau de l'épaule, expliqua-t-il. J'en ai aussi pris une dans la jambe. Et après ma culbute à travers une vitrine, mon physique de jeune premier risque d'en prendre un coup. Mais je survivrai.

Heureux avant tout que ses alliés et leurs familles s'en soient sortis, Bolan hocha la tête, alors que Denton, sa femme et la fille de Little Joe les rejoignaient.

Bolan alla inspecter les carcasses de voitures, toujours en flammes pour certaines, et il ne trouva que des morts et des blessés. L'anéantissement d'Honor était presque complet. Alors qu'il s'approchait du cimetière embrasé des véhicules de la police d'État, il entendit des gémissements s'élever des décombres. Approfondissant ses recherches, il tomba sur les corps mutilés d'au moins cinq flics, et découvrit le capitaine Dawson, ainsi qu'un autre officier, vautrés dans une mare de sang. Salement amochés par des balles ou des éclats, ils se cramponnaient tous deux à la vie.

Bolan s'approcha d'abord de Dawson et s'agenouilla à côté de lui.

Le capitaine lutta pour fixer son regard sur le guerrier.

— Vous aviez raison, Belasko. Vous saviez que ça finirait comme ça, pas vrai ?

La consolation était maigre pour Bolan. Il y avait la vie de deux flics en jeu, qui avaient un besoin urgent de soins médicaux.

— J'ai une radio dans ma jeep, capitaine, dit Denton en rejoignant Bolan.

Derrière lui, les trois autres apparurent.

— Vous connaissez la routine, murmura Dawson.

— Demandez d'abord une assistance médicale, conseilla Bolan à Denton.

— D'accord. Ensuite, je demanderai à ce que toutes les unités disponibles dans l'État se lancent aux troussees de Bannon.

— Vous l'avez vu partir ? demanda Bolan.

— J'ai pulvérisé le pare-brise de son véhicule, mais j'ai vu ce salaud sortir de la bagnole. Cette enflure a même trouvé le moyen de m'adresser un petit sourire.

— Est-ce qu'il y a des parcelles de terrain suffisamment dégagées près d'ici pour permettre à des avions d'atterrir ou de décoller ?

Denton réfléchit un instant.

— Je ne vois qu'un endroit...

— Passez votre appel radio, puis dites-moi exactement où cet endroit se trouve. J'ai besoin de votre jeep.

— Je vous accompagne !

Bolan surprit le regard implorant que Mme Thundersong posait sur son mari.

— Non, dit le guerrier. Vous en avez assez fait comme ça. On a besoin de vous, ici.

Denton parut sur le point de protester, puis il hocha la tête et se dirigea sans un mot vers la jeep.

Sa femme se tourna alors vers Bolan.

— Je ne sais pas qui vous êtes ni pourquoi vous êtes venu ici, ni même pourquoi vous avez risqué votre vie pour nous sauver, mais je vous remercie. Nous ne vous oublierons pas.

— Que vous soyez tous vivants me suffit.

Dawson fit entendre un nouveau gémissement.

— Bon sang, Belasko, tirez-vous d'ici et allez me flinguer ces ordures ! Je dirai à Denton de prévenir mes hommes de ce que vous faites. Je vous confie la suite des opérations. Vous... vous m'entendez ?

Les yeux de Bolan se rivèrent au regard emplí de douleur de Dawson, et il hocha la tête.

Sachant que Bannon roulait déjà en direction de sa flotte de jets, le guerrier gagna rapidement l'extrémité de la ville. Il ne disposait plus que de deux grenades de 40 mm pour son M-203, et il savait qu'il aurait besoin d'une force de feu bien plus importante.

L'Exécuteur se fraya un chemin parmi les décombres qui jonchaient les abords du tribunal, espérant qu'il trouverait ce qu'il cherchait. Au milieu du carnage, Bolan découvrit deux hommes en uniformes bruns et un autre avec une étoile épinglée sur la poitrine, qui devait être Maulin. On leur avait explosé la tête à bout portant. La signature était évidente : Bannon.

Bolan finit par repérer ce qu'il était venu chercher. Ramassant les deux roquettes LAW oubliées là, il rejoignit en hâte l'autre bout de la rue principale d'Honor.

À mi-chemin, il entendit un habitant lui brailler :

— Et nous ? Et notre ville ?

Bolan se contenta de lui jeter un rapide coup d'œil, sans cesser de marcher, tandis qu'il accélérait le pas vers la jeep de Denton.

*
* *

Le visage exposé au vent glacé qui s'engouffrait à travers le pare-brise explosé de sa jeep, Bannon replaça l'émetteur de la radio. Il se tourna vers Peterson.

— Ils ont atterri, annonça-t-il. Je vais mettre dix hommes à l'entrée du chemin. Ils devront se battre jusqu'au dernier jusqu'à ce que nous ayons décollé.

Les mâchoires crispées, les yeux brillants de rage, Peterson respirait de façon bruyante tandis qu'il pilotait la jeep Cherokee, avalant les kilomètres sur la route sombre.

— Bon sang, Bannon ! Tous ces morts qu'on laisse derrière nous... De braves types...

Son chef, qui était occupé à recharger le MM-1, le fixa avec dureté.

— Qu'est-ce que vous racontez, Peterson ? Qu'est-ce qui vous gêne ? Que des flics tuent d'autres flics ?

— Non, pas ça ! fit Peterson en donnant un coup de poing sur le volant. Cet agent, je suis sûr qu'il s'en est tiré. Et on va l'avoir au cul, c'est sûr. Sans lui, on serait déjà devant la grille de la Maison Blanche à l'heure qu'il est.

— Mais nous y serons bientôt. La guerre est loin d'être terminée... Vous êtes toujours avec moi, n'est-ce pas ?

— Je suis avec vous.

Bannon jeta un coup d'œil derrière lui. Trois véhicules pleins de soldats qui avaient survécu au carnage les suivaient toujours. Il ne voulait même pas savoir combien d'hommes il avait perdus ou laissés blessés derrière lui. D'une manière ou d'une autre, la situation lui avait échappé, mais il n'y avait plus moyen de revenir en arrière, à présent, ni évidemment d'envisager la capitulation. La seule chose à faire était de poursuivre le plan.

— Nous serons partis d'ici dans moins de vingt minutes, affirma-t-il. Notre mission tient toujours. Je vais devoir modifier quelques détails tactiques, mais nous y arriverons.

— Bien sûr qu'on va y arriver ! maugréa Peterson. On n'est pas allés si loin pour se planter maintenant.

Soudain, loin devant, Bannon repéra les lumières clignotantes d'un barrage routier.

Peterson jura.

— Approchez-vous à environ cinquante mètres d'eux, lui ordonna son patron. Maintenant, ralentissez.

D'une main, il agrippa le MM-1 et de l'autre la poignée de sa portière.

Il sentit le véhicule ralentir et vit les flics avec leurs armes déjà levées qui allaient s'abriter derrière les voitures.

La vie de ces policiers allait changer pour toujours, songea Bannon. Ce que lui s'appropriait à faire était bien plus important que la vie de n'importe quel homme, qu'il soit d'un côté ou de l'autre de la loi.

Quand Peterson fut à une cinquantaine de mètres du barrage de véhicules, Bannon sauta de la jeep et commença à faire feu avec le MM-1.

Bolan bondit hors de la voiture et se rua vers les voitures de patrouille détruites et illuminées par les flammes.

Des corps étaient éparpillés un peu partout sur la route. On n'avait donné aucune chance à ces pauvres types, équipés d'armes qui ne leur avaient été d'aucune utilité face au puissant lance-roquettes dont disposait Bannon. Il apparut au guerrier que l'ancien agent du FBI les avait purement et simplement effacés de son chemin avec son MM-1. Puis, la voie libre, il avait continué sa route, comme si de rien n'était, comme si la vie de ces hommes n'était qu'une péripétie, un

contretemps vite surmonté.

Derrière lui, quatre voitures de patrouille freinèrent dans de longs dérapages avant de s'arrêter près de la jeep.

Un des flics jura quand il découvrit les corps.

Bolan se tourna lentement pour regarder les policiers. Il nota qu'ils étaient armés de fusils d'assaut M-16.

— Ce salaud est un homme mort ! aboya un jeune flic aux cheveux blonds.

Alors que deux de ses collègues allaient fouiller les carcasses des voitures en feu, Bolan remonta à bord de la jeep, faisant signe aux autres de le suivre.

Consultant la carte grossière que Denton avait rapidement tracée à son intention avant qu'il ne quitte Honor, Bolan estima qu'ils devaient se trouver à moins de deux kilomètres du terrain d'aviation improvisé.

Il s'aperçut toutefois que l'ennemi était beaucoup plus près quand il repéra des silhouettes en armes sur le côté de la route, en face de l'entrée d'un chemin, à quelques centaines de mètres.

Appuyant sur la pédale de frein, il s'éjecta et pressa la détente du M-203 alors que la ligne de silhouettes se brisait et que des éclairs jaillissaient des canons.

Il fit de nouveau feu, précipitant des hommes et des fragments de métal dans le ciel et dans les bois.

Mais les salauds avaient la peau dure, comprit Bolan, quand les flingueurs de Bannon émergèrent des flammes et de la fumée, leurs fusils d'assaut pointés dans sa direction.

L'Exécuteur dut vider un chargeur entier dans l'entrée du chemin, avant de rejoindre en courant son véhicule et de s'enfoncer dans les ténèbres. Les policiers de l'État n'avaient même pas eu le temps d'intervenir.

Alors qu'il s'apprêtait à embarquer à bord de son jet, Bannon se figea en reconnaissant un son qui lui était devenu bien trop familier au cours des deux dernières heures. Le jacasement implacable des armes automatiques lui confirma que les hommes postés à l'entrée du sentier essayaient une attaque. Et quand il aperçut une boule de feu s'élever au-dessus de la cime des arbres, il comprit que Belasko était vivant.

Il se précipita dans la cabine de pilotage de l'avion, criant au pilote de décoller au plus vite. Tout autour de lui, la panique se lisait sur le visage de ses hommes. À leur expression, il était évident qu'ils auraient préféré sortir et se battre, plutôt que de prendre le risque

d'être abattus en vol.

Une poignée de secondes plus tard, l'appareil s'ébranla, et le chef de la meute scruta le terrain plongé dans l'obscurité. Si Belasko arrivait maintenant, équipé d'un lance-roquettes...

Il effaça la pensée de son esprit alors que le jet commençait à rouler sur l'herbe grasse.

Dans la cabine, une peur intense régnait, si présente que Bannon eut l'impression qu'un étou oppressant se resserrait sur lui.

Bolan traversa le terrain aussi vite que le permettait le sol accidenté, en direction de la file de jets qui roulaient à la queue-leu-leu sur la piste improvisée. Fonçant à faire exploser le moteur, il s'efforça de réduire la distance qui le séparait de l'armada volante de Bannon.

Quand le premier appareil décolla, Bolan se trouvait à moins de trois cents mètres. Il pila net et jaillit du véhicule, un LAW dans chaque main.

Il ajusta une première cible et pressa la détente du lance-roquettes.

Il suivit la ligne de feu qui zigzaguait dans l'air, et le missile fit exploser le jet de tête en plein ciel. Les deux appareils qui le suivaient se détachèrent de la boule de feu qui, comme suspendue dans le ciel, faisait penser à un soleil. Dans un fracas assourdissant, ils poursuivirent leur ascension vers les montagnes et, très vite, ils furent hors de portée de la seconde roquette de Bolan.

Celui-ci utilisa le second lance-roquettes pour abattre le quatrième jet alors qu'il décollait. Il sembla à Bolan qu'un flash interminable et éblouissant éclairait toute la zone.

Durant de longs moments, alors qu'une demi-douzaine de voitures de patrouille arrivait, toutes sirènes hurlantes, derrière le guerrier, une supernova miniature brûla sur le terrain, donnant à Bolan la mesure des ravages qu'il avait faits. Incapables de se détourner de leur route, les deux derniers jets se transformèrent en de monstrueux oiseaux de ferraille incandescents quand les décombres de l'appareil qu'avait abattu l'Exécuteur s'écrasèrent sur leurs armatures légères. Une suite d'explosions terribles les pulvérisa à travers le champ.

Impuissant, Bolan regardait les deux jets voler au-dessus des montagnes et disparaître à l'est.

CHAPITRE XV

L'Exécuteur se trouvait à bord d'une voiture banalisée au côté de l'agent Chambers. Il scruta un instant l'obscurité, du côté ouest de Pennsylvania Avenue, puis consulta sa montre. Il était 4 h 35 du matin.

C'était la quatrième nuit d'affilée que Bolan passait à faire le guet en compagnie de Chambers, équipé comme lui d'un M-16 et de son lance-roquettes M-203. D'autres voitures banalisées ainsi que des fourgons pleins d'agents du FBI et du *Justice Department* armés jusqu'aux dents étaient stationnés dans Pennsylvania Avenue, devant la Maison Blanche, ou patrouillaient dans les artères avoisinantes.

Dans les quatre jours qui avaient suivi le déferlement de violence à Honor, les spécialistes n'avaient pu fournir aucune preuve à Bolan que Bannon se trouvait à bord d'un des jets abattus. L'Exécuteur, de toute façon, était persuadé que Bannon était vivant. Quelque part, rongé par leur frein, le meneur de la Main Droite de Dieu et ses soldats étaient prêts. Bolan le sentait : cette nuit était la bonne.

Le guerrier surveillait les environs. Tout était calme et silencieux autour de la Maison Blanche. Le Président s'y trouvait toujours ; après avoir été prévenu par Hal Brognola des dangers auxquels il s'exposait, il avait résolu de rester. La sécurité, à l'intérieur et autour du palais présidentiel, avait été renforcée par une armée d'hommes des Services Secrets, et l'espace aérien protégé, au-dessus du bâtiment, avait été étendu. Si Bolan n'imaginait pas que Bannon pousserait sa folie suicidaire jusqu'à balancer ses jets sur la Maison Blanche, il s'attendait à tout de la part d'un des hommes les plus déterminés qu'il ait eu à affronter.

Ce qui s'était passé dans le Colorado avait été largement couvert par tous les médias, mais le Justice Department était parvenu à bloquer tous les éléments permettant de soupçonner les projets de Bannon à Washington. Même sans avoir participé aux innombrables briefings et débriefings dans les murs du ministère de la justice, Bolan savait que le plan consistait tout simplement à attendre Bannon. Au bout de quatre jours d'une reconnaissance aérienne intense menée par l'Air Force et la CIA, les appareils de la Main Droite de Dieu étaient demeurés invisibles. Les forces de police de divers États voisins –

Virginie, Virginie de l'Ouest, Caroline du Nord et du Sud, Maryland et Pennsylvanie – avaient été mises en alerte. La conviction de Bolan était que l'armée de Bannon s'était établie dans un État autre que celui prévu à l'origine, la Virginie, et que son chef s'apprêtait à emprunter les voies routières pour rejoindre le décor de son grand show.

Bolan sentit le regard de Chambers peser sur lui. Il savait que l'agent commençait à s'impatienter. Il attendait que quelque chose se passe.

— Il va venir, dit simplement Bolan.

— S'il ne se montre pas ce soir, une partie du dispositif de sécurité risque d'être levée. Les gens du Président ont fait savoir qu'il avait de plus en plus l'impression d'être prisonnier. Ils prennent la menace au sérieux, je crois, mais certains commencent à s'inquiéter à propos de la presse. Si les Américains découvrent que même la Maison Blanche est susceptible d'être attaquée...

Chambers ne termina pas sa phrase, mais Bolan savait exactement ce que l'agent voulait dire.

— Je voulais vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour moi au Colorado, déclara-t-il.

Un sourire las étira les lèvres de Chambers.

— Pour vous avoir épargné de la publicité ? En fait, c'est Brognola qu'il faut remercier. Je suis juste désolé de ne pas avoir pu empêcher la police d'État de vous suivre jusqu'à Honor. Peut-être qu'on n'aurait pas eu à déplorer plus d'une douzaine de morts dans leurs rangs. Quand ils se sont pointés au fast-food, ils étaient plutôt en colère. Au fait, vous m'aviez demandé de prendre des nouvelles du capitaine Dawson... Il s'en sortira.

La nouvelle fit un réel plaisir à Bolan. Malgré tout, trop d'hommes de valeur étaient morts à cause de Bannon.

Soudain, le guerrier entendit plusieurs coups de tonnerre lointains. La radio grésilla, et une voix frénétique avertit Chambers que des explosions venaient juste de se produire au pied du Capitole et quelque part dans Constitution Avenue.

Il y eut alors d'autres grondements menaçants dans le lointain.

Et puis, Bolan les vit.

Quatre véhicules, deux camionnettes et deux jeep, surgies des ténèbres, de l'ouest de Pennsylvania Avenue. Ils devaient être là, tout près, planqués dans un immeuble bien protégé, depuis longtemps déjà. Comment avaient-ils échappé à la fouille systématique du périmètre de protection tenait de l'impossible et pourtant...

Bolan bondit hors de la voiture et mit son M-16 en action aussitôt

que l'ennemi, surpris, stoppa à cinquante mètres des grilles.

La Maison Blanche était prise d'assaut, rien que ça ! Mais l'Exécuteur n'en attendait pas moins de Bannon...

Sans leur accorder la moindre chance, Bolan, Chambers et deux douzaines de commandos descendirent les soldats de la Main Droite de Dieu à coups de lance-roquettes aussitôt qu'ils sortirent de leurs véhicules.

Le M-203 de Bolan balança deux bombes infernales de 40 mm sur deux des véhicules ennemis, qu'il pulvérisa, projetant des débris de ferraille jusque dans le jardin de la Maison Blanche.

Durant d'interminables minutes, la nuit fut déchirée par le vacarme incessant des armes et des cris d'agonie.

L'Exécuteur se rapprocha du cœur de la bataille. Son M-16 lançait des éclairs, vomissait des balles, et coucha ses cibles sur la chaussée, tandis que d'autres flingueurs étaient épinglés aux portes par les incessantes vagues de plomb délivrées par les agents du FBI.

Pourtant, l'ennemi parvint à faire partir deux roquettes. Tel avait été le but de Bannon depuis le début, Bolan le savait : laisser une marque, graver son nom dans l'histoire. Alors qu'il traversait la rue, précédé par des sillons de balles vengeresses, le guerrier vit les roquettes des soldats de la haine zébrer l'air à travers la pelouse qui s'étendait devant la Maison Blanche. Un formidable souffle faucha une ligne de silhouettes qui couraient vers les portes. Des agents des Services Secrets s'élancèrent en direction du palais présidentiel. Un autre missile vola en zigzag vers les bâtiments, mais il manqua son coup et fila au-dessus du toit du deuxième étage, pour disparaître en direction du Mall. Dans la seconde suivante, on entendit une lointaine explosion.

Alors, à la lumière d'une voiture en flammes, le regard du guerrier se fixa sur un visage de haine qui lui était devenu très familier.

Son MM-1 à la main, Bannon se tenait sur la chaussée alors que les balles hurlaient autour de lui, décimant ses soldats.

Bolan pressa la détente de son M-16. Mais déjà, Bannon filait vers une de ses camionnettes. L'essaim de balles de 5.56 mm réussit pourtant à le mordre au côté, et il fut couché à terre.

Indestructible, il lutta pour se redresser.

Alors, le guerrier s'arrêta au milieu de Pennsylvania Avenue, à moins de cinq mètres de son ennemi.

Autour de l'Exécuteur, des ombres tournoyaient et s'effondraient sous un feu meurtrier, alors que les agents fédéraux traquaient les derniers soldats survivants de la Main Droite de Dieu.

Ses vêtements imprégnés de sang, Bannon agrippa son MM-1 sans quitter du regard son ennemi.

— On ne fait pas de prisonnier, hein, Belasko ?

— Effectivement. Je respecte tes règles, pourri : pas de prisonnier.

Avec la certitude que le monde serait désormais un meilleur endroit où vivre, l'Exécuteur actionna le M-203 et fit retentir dans la nuit un ultime grondement de mort.

Restait à nettoyer la gangrène qui avait permis à la Main Droite de Dieu de prospérer comme un cancer, mais ça c'était le problème de Hal. Bolan, lui, partait pour quelques jours de vacances et quant à Belasko, il n'avait jamais existé.